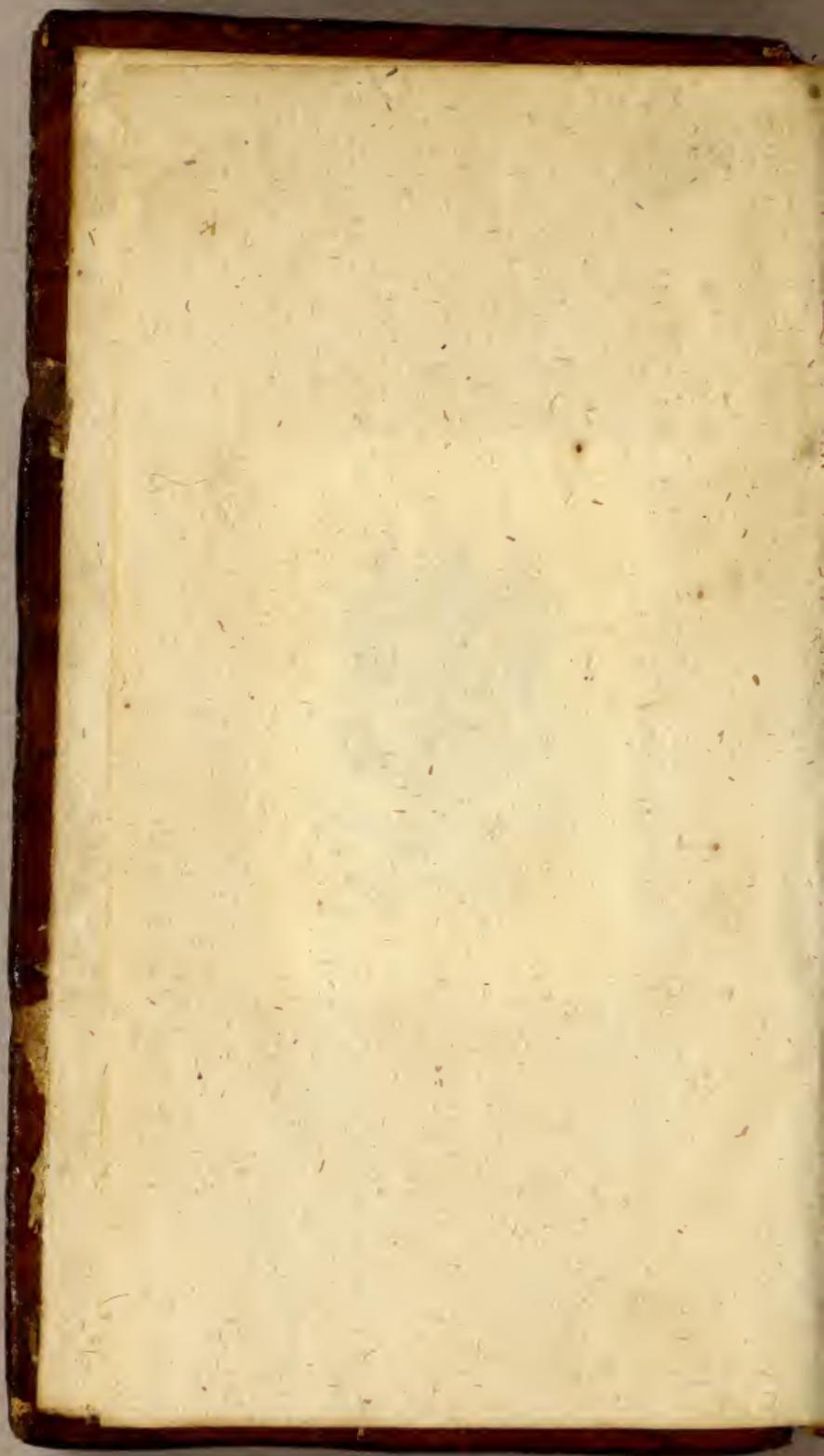






John Carter Brown
Library
Brown University

1100



VOYAGE

DE LA

TERRE AUSTRALE

PAR MR. SADEUR.

AVEC SES AVANTURES
dans la découverte de ce pays jus-
ques icy inconnu & les particularités
du séjour qu'il y fit pendant trente-
cinq ans & son retour.

CONTENANT

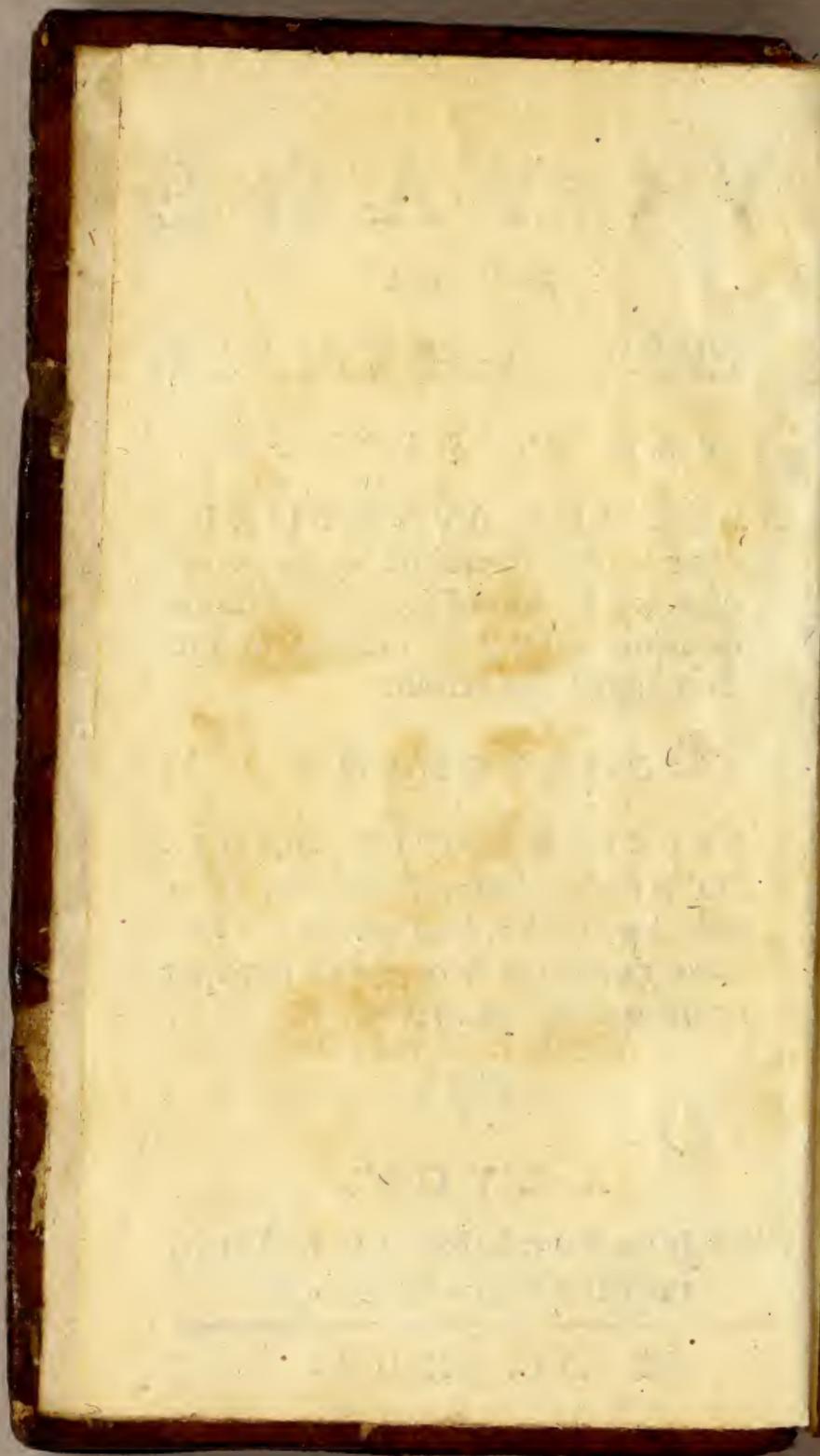
LES COUTUMES ET LES MOEURS
*Des Australiens, leurs Religions, leurs Exer-
cices, leurs études, leurs guerres, les ani-
maux particuliers de ce pays & toutes les
raretés curieuses qui s'y trouvent.*



A LYON,

chez JEAN-BAPT. & NICOLAS DE VILLE,
rue Merciere, à la Science.

M. D C. X C V.





AV LECTEUR.



*'*Homme ne porte aucun caractère plus naturel, que le desir de penetrer dans ce qu'on estime difficile, & de comprendre ce qui paroît à plusieurs inaccessible. Il est né avec cette passion, & il en donne autant de preuves, qu'il entreprend de nouveaux desseins. Il veut même monter dans les Cieux : & non content de raisonner & discourir des qualitez des étoiles, il s'éforce d'approfondir dans les secrets de la Divinité. Cette consideration oblige plusieurs personnes de s'étonner, quand ils font reflexion, qu'on ne cesse depuis quatre ou cinq cens ans de proposer une terre Australe inconnue : sans qu'aucun jusqu'ici ait fait paroître son cou-

AV LECTEUR.

rage & ses soins, pour la rendre connue.

Il est vray que Magellan a conservé quelque tems la gloire de l'avoir découverte, l'an 1520. sous le nom de terre del fuego : mais les Hollandois lui ont enlevé cét honneur, en nous assurant qu'il n'avoit veu que certaines Isles, qui sont plustôt des dépendances de l'Amerique, que des suites de la Terre Australe. Plusieurs croyent que le sieur de Gonnevillle François pourroit avec justice s'attribuer cét avantage, puis qu'ayant équipé un vaisseau à Honfleur, & levé l'Ancre le 12. Juin de l'an 1603, il arriva heureusement au Cap de bon Esperance : où perdant sa route à cause d'une furieuse tempête, il fut jetté sur une mer inconnüe, & ensuite contre des côtes Australes : où ayant demeuré six mois, il prit la resolution de retourner en France : & en
amena

AV LECTEUR.

amena un jeune homme qu'il qualifioit fils d'un Roy de ces Quartiers.

C'est ce qu'il dit : mais comme il ne marque aucune particularité de l'assiette, ni de l'étendue de ce pays : on ne peut asseoir aucun jugement solide sur sa relation. Marc Paul Venetien fit davantage long-temps auparavant, si nous voulons nous arrester à son rapport ; puis qu'il découvrit à l'opposite de la Grande Iava la Province de Bocach qu'il qualifie pleine de richesses ; le Royaume de Maletur abondant en épiceries ; l'Isle de Pctan remplie d'arbres aromatiques, & une autre Isle qu'il nomma petite Iava. Mais les Hollandois, qui ont un commerce ordinaire en la Grande Iava, nous assurent que toute cette découverte n'est que de plusieurs Isles, & non du Continent de la terre Australe. Cela est d'autant plus recevable que Fernandes Galego

AV LECTEUR.

écrit, qu'ayant parcouru toute cette vaste mer, depuis le détroit de Magellan jusqu'aux Moluques; il trouva une belle suite d'Isles, qu'il en conta jusques à mille & soixante & dix.

Tous ces débats & toutes ces oppositions de personnes d'ailleurs fort celebres, donnent beaucoup de poids à la proposition de Monsieur de Ranty en son Introduceur à la Cosmographie, que personne n'a sceu jusqu'ici ce que c'estoit que la terre Australe, ni même si elle estoit habitée.

Il est vrai que comparant la relation de Fernandez de Quir Portugais, avec la description qui doit suivre, on est obligé d'avoüer que, si quelqu'un en est approché, cet honneur lui est deu privativement à tous ses devanciers.

Nous trouvons dans sa huitième Requête à sa Majesté Catholique, que dans les découvertes qu'il fit l'an 1610. il

vid

AV LECTEUR.

vid des pays dans la terre Australe, qui surpassent l'Espagne en fertilité : où les habitans sont en grand nombre, d'une humeur gaye, affable & aimable, d'un naturel plein de reconnoissance, d'un port grave, d'un corps plus gros & plus long que les nôtres, d'une santé ferme & de longue vie, d'une adresse admirable à faire quantité d'ouvrages, & particulièrement des parterres, des barques & des draps. Louys Paëz de Torrès estoit Admiral de la même flotte, & il confirma le rapport de Quir au Conseil d'Espagne, ajoutant que ces contrées sont d'un air si sain & si conforme au temperament de l'homme : qu'on y couche à platte terre sans aucune incommodité, & que ses soldats & lui-même y dormoient indifferement au Soleil & à la Lune avec plaisir ; que les fruits y sont si nourrissans & si excellens, qu'ils suffisent seuls à la

AV LECTEUR.

nourriture ; qu'on y boit d'une liqueur plus agreable que nos vins ; qu'on ne scait ce que c'est que l'usage des habits, que les sciences naturelles y sont en grande estime. Voila le racourci des rapports de ces deux personnages, dont la memoire ne peut estre que glorieuse : & la suite fera voir que, s'ils n'ont pas parcouru ces vastes pays, ils en ont approché de fort près. Ce n'est cependant qu'un leger crayon, qui altere plus qu'il ne satisfait : puis qu'ils ne particularisent rien.

Le beau jour de ces ombrages étoit reservé au regne de Louys le Redouté & le triomphant, afin que si deux terres fermes ne suffisoient pas à ses Conquêtes, il ait l'avantage d'en connoître une troisième mieux située & incomparablement plus réglée que les autres. On disputera peut estre du pays à qui nous avons l'obligation de ces riches lumieres :

AV LECTEUR.

es, & l'Espagne pretendra se les attribuer : parce que nôtre Auteur doit son education au Portugal. Mais puisque le fruit appartient à l'arbre qui l'a porté, & que son pere & sa mere ont été François : nous pouvons assurer que c'est à l'Avantage qui appartient à la France.

Et certes les connoissances si rares & si éclatantes qu'il nous donne, ne doivent avoir aucune autre origine, qu'une Nation qui éclatte plus que jamais sur toute la terre. J'avois que si je ne m'étois trouvé à Livorgne l'an 1661. au temps de son débarquement, ses memoires seroient tombez en des mains étrangères, qui lui auroient ravi sans doute cette gloire. Mais le bonheur, qui l'accompagne toujours, aussi bien que la generosité, ne pouvant souffrir cette injustice, me conduisit d'une façon assez particuliere, pour empêcher cet inconvenient.

AV LECTEUR.

J'estois sur le port, quand le vaisseau qui l'avoit apporté de Madagascar y mouilla l'ancre. On débarqua avec quelque précipitation, comme c'est l'ordinaire après de si longs voyages: ce qui fit que nôtre Auteur affoibli sans doute des incommoditez que cause un chemin de trois ou quatre mille lieues, passant sur la planche, glissa & tomba dans l'eau, avec une petite valise qu'il portoit. Ce bon homme se noyoit malheureusement au port, sans qu'on fit aucune diligence pour le sauver. J'y courus touché de pitié, & je trouvai le moyen de lui rendre une perche, à la faveur de laquelle il évita le naufrage. Etant sorti de l'eau, & m'ayant témoigné beaucoup de reconnoissance, plustost par ses gestes que par ses paroles, il me fit connoître qu'il étoit dénué de tout secours en ce monde, & qu'il voudroit avoir le tems de me faire le recit de sa fortune.

AV LECTEUR.

Fortune. La douceur de son visage, & la bonne grace de ses façons de faire me donnerent de la tendresse pour lui : & bien que ie fusse Etranger, je le conduisis en mon logis, & fis ce que doit un Chrétien en cette occasion. A peine eut il changé d'habit & pris quelque nourriture, que deux Mariniers m'abordèrent & me demanderent quinze pistoles, tant pour son port que pour sa subsistance depuis Madagascar. Je voulus les satisfaire dz paroles : mais comme je n'avançois rien, j'allai trouver le Capitaine du vaisseau, qui me receut avec quelque courtoisie, à cause qu'il estoit François, & qui eut pitié de ce pauvre Voyageur, m'assurant qu'il lui avoit donné beaucoup de lumiere de la terre Australe pendant le voyage. Etant de retour au logis, j'apperceus que ce bon vieillard étoit baigné dans ses larmes ; & je fis mon possible pour le

A V LECTEUR.

consoler. Il me repeta plusieurs fois, qu'il croyoit que j'étois son Ange, & que Dieu m'avoit envoyé pour le secourir. Je le priai instamment de s'acquiescer de ses promesses, & il entra en discours de ses aventures avec une naïveté que j'admirois. Il parla presque deux heures entières en Latin: & je prenois tant de satisfaction à l'entendre: que le temps ne me paroissoit rien. Je vis cependant qu'il se lassoit, & préférant sa santé à mon contentement, je souhaitois qu'il interrompit son histoire. Je voudrois, ajouta-t'il, pouvoir achever maintenant ce que je desire vous communiquer. Je ne crois pas que nous puissions trouver d'autres occasions. Je sens bien que je suis enfin au bout de ma fusée, & en verité je trouve qu'elle a été bien longue & bien pénible. Je tâtai son pouls, & j'y recon-

AV LECTEUR.

us beaucoup d'alteration, ce qui m'obligea de le faire cesser de parler, & de le prier de prendre du repos. Le jour suivant, je connus qu'il estoit effectivement malade, & ayant fait venir un Medecin, il lui ordonna une seignée, qu'il ne voulut point accepter, disant, que c'estoit un remede inutile, & qu'il estoit à la fin de sa vie. La fièvre redoublant sur le soir, il fit ce que doit faire un Chrétien pour se preparer au grand voyage de l'eternité. Le lendemain qui estoit le 25. de Mars & le jour de l'Incarnation du Fils de Dieu, il m'appella vers les trois heures du matin, & me dit qu'il étoit sur le point de quitter ce Monde; il me remercia fort affectueusement de mes soins: & m'ayant prié d'ouvrir sa valise, j'y trouvai une espee de livre fait de feuilles, long de demi pied, large de six doigts, & épais de deux: c'estoit un

AV LECTEUR.

recueil de ses aventures écrit en Latin, partie à Crin dans la terre Australe, partie à Madagascar. Il y avoit encore quatre petits rouleaux chacun de deux aunes de longueur, & d'un pied de largeur, d'un ouvrage fort delicat, & qui auroit eu du lustre si l'eau ne l'eut pas terni.

C'est ce qu'il m'offrit de fort bonne grace en la presence de nôtre hôte, me priant à même temps d'avoir le soin de le satisfaire, & de faire les frais de sa sepulture. A peine eut-il achevé ce discours, qu'il me presenta la main: & comme il me la serroit d'une façon extraordinaire, j'apperceus qu'il rendoit les derniers soupirs. On ne tarda pas d'avertir le Gouverneur qu'un Etranger étoit mort, & qu'il avoit laissé des pieces rares & precieuses en mourant. J'eus donc obligé de les lui porter: & comme il menaçoit de les faire confisquer

AV LECTEUR.

Quer pour son Altesse, je les quittai à
reserve du livre qui me coûta la dé-
ense du Deffunt. Je l'ai eu, bien qu'à
ec beaucoup de peine, à cause des ta-
ches que l'eau de la mer y avoient cau-
es: & je l'ai gardé 15. ans entiers com-
e un thresor inestimable. Enfin je me
is déterminé de le donner au Public:
arce qu'en découvrant une infinité de
rais de la divine Sageffe, il nous oblige
en admirer la conduite, & donne de
a confusion à ceux qui se disent Chrê-
iens, & assistez tres-particulièrement
de la grace, vivent pis que des Bêtes:
endant que des Payens fondez seule-
ment sur des lumieres naturelles, font
aroître plus de vertus, que les plus Re-
ormez ne font profession d'en garder.
e scay bien que ceux qui veulent mesu-
er la Toute puissance avec les bornes
de leurs imaginations, ne regarderont
ette piece que comme une fiction faite

AV LECTEUR.

à plaisir : mais il n'est pas juste de flater leur vanité, en épargnant des veritez qui doivent edifier toute l'Europe. Il ne faut avoir qu'une legere teinture de la raison, pour être persuadé que n'y ayant rien d'impossible en toute cette piece, on est au moins obligé de suspendre son jugement, sur ce qui est en effet. Au reste je me suis attaché à la suite du Discours de nostre Auteur, autant que sa phrase l'a pû permettre. J'en ay seulement détaché la pluspart des matieres purement Philosophiques, afin de rendre son Histoire plus pure & plus divertissante. Ce n'est pas que je pretende les refuser au public ; mais je me suis imaginé que si j'en faisois un traité particulier, on jugeroit mieux des grandes lumieres dont jouissent les Australiens, par rapport aux tenebres dont nos esprits sont enveloppez.

TABLE



T A B L E 221
DES CHAPITRES 1001
DE CE LIVRE. 1051

- Ch. 1. **D**E la naissance de Sadeur, & de son éducation. 101
- Ch. 2. Du voyage de Sadeur au Royaume de Congo. 102
- Ch. 3. Des accidens qui conduisirent Sadeur en la terre Australe. 103
- Ch. 4. Description de la terre Australe, la Carte Geographique de la terre Australe. 104
- Ch. 5. De la constitution des Australiens & de leur Coûtumes. 105
- Ch. 6. De la Religion des Australiës. 106

-  Ch. 7. *Des sentimens des Australiens sur cette vie.*
 155 Ch. 8. *Des Exercices des Australiens.*
 Ch. 9. *De la Langue Australienne & des études de ce pays.*
 170 Ch. 10. *Des animaux de la terre Australe.*
 149 Ch. 11. *Des raretez utiles à l'Europe qui se trouvent dans le pays Australe.*
 1: 205 →
 Ch. 12. *Des Guerres ordinaires des Australiens.*

 231 Ch. 13. *Du retour de Sadeur jusques à l'Isle de Madagascar.*
 → 
 257 Ch. 14. *Du sejour de Sadeur en l'Isle de Madagascar.*







CHAPITRE I.

de la naissance de Sadeur, & de son Education.



omme il m'est impossible de faire reflexion sur toutes les aventures de ma vie, sans admirer la divine Conduite de ces creatures : l'ai crû que j'en devois faire un recueil, & en marquer toutes les particularitez plus considerables. Et bien que je ne connoisse aucun moyen d'en pouvoir edifier mon país, puis que je ne vois aucune apparence d'y retourner: je trouve à propos de les reduire par écrit pour ma satisfaction particuliere, afin de les repasser plus souvent par ma memoire : pour benir mon adorable Constructeur, & lui rendre de continuelles actions de graces.

J'ai receu un memoire d'un P. Iesuite

2 LA TERRE AVSTRALE
de Lisbonne en portugal, lors que j'allois à Villafranca qui contient ma naissance & ses suites, comme je vais le décrire.

Mon pere s'appelloit Iaques Sadeur & ma mere Guillemette Ottin, l'un & l'autre de Châtillon sur Bar du ressort de Rhetel en Champagne province de France. Mon pere connoissoit plusieurs secrets dans les Mathematiques, plustôt de nature, que par étude ou par l'assistance de quelque Maître.

Il excelloit particulièrement aux inventions pour faciliter le transport des gros fardeaux. Monsieur De Vanre, qui avoit alors quelque intendance sur la Marine l'ayant connu, l'attira à Bourdeau, & de Bourdeau aux Indes occidentales avec des promesses qui eurent autant d'effet, qu'il le crut necessaire à son service.

Ma mere qui l'avoit suivi, le pressa de retourner apres neuf ou dix mois de séjour au port Royal, & s'étant embarquée le 25. Avril 1603. Elle me mit au monde 15. jours apres son embarquement.

ent. Monsieur De Sare qui étoit Ca-
 itaine du vaisseau, voulut être mon Par-
 in : & on trouva à propos de me nom-
 er Nicolas, parce que j'estois né sur
 s eaux, où ce saint est particulièrement
 voqué. J'ay donc esté conçu dans
 Amérique, & je suis né sur l'Océan,
 eusage trop assuré de ce que je devois
 re vn jour. Le voyage fut heureux
 ans toutes les routes qu'on estime dan-
 ereuses : jusques à ce que voyant les
 ères d'Aquitaine, vne tempête impre-
 eüe secoüa si furieusement le vaisseau :
 elle le jettât contre les côtes d'Espa-
 ne, & le fit echouer proche le Cap de
 e terre en la province de Gallice, a-
 ec la perte de mon pere & de ma mere.
 e même memoire porte comme ma
 ere voyant que le navire faisoit eau de
 orte part, me leva de mon berceau, &
 embrassant d'vne extreme tendresse, dit
 ec deux ruisseaux de larmes : *ah, mon cher*
enfant, t'ay-je fait sur les eaux, pour te voir
ussi tost être englouti des memes eaux : au
oins auray je la consolation de perir avec
 y. Elle n'avoit point achevé cette

4 TERRE AVSTRALE

plainte, qu'un flot plus impetueux que les autres enfonçant le vaisseau, la jeta assez loin de mon pere. Ce fut en cette extremité qu'un chacun connut qu'on n'estime rien de plus cher que la conservation de sa vie. Il n'y eut que mes parents qui me preferant à leurs propres personnes, s'exposerent au danger evident de perir pour tâcher de me conserver. L'amour de ma mere fit qu'elle ne me quitta point, & que me levant sans cesse de ses bras sur les eaux, elle en fut enfin suffoquée. Le courage que mon pere fit paroître en cette occasion fut assez particulier: puis que s'oubliant de soy-même, au lieu de se porter vers le bord comme les autres, il vint à nous à la mercy des ondes: & embrassant ma mere, qui me soulevoit encore, nous tira à la rive & nous mit sur le sable. Mais soit qu'il épuisa entierement ses forces en cette action: soit qu'il crût que nous fussions sans vie, il tomba evanoui en me tenant entre ses bras. Bien que tous les Particuliers fussent alors fort embarassez. Il n'y en eut pas un qui ne considerat ce
specta-

CONNVE.

spectacle, & qui n'en fut étonné, plusieurs
 même coururent pour nous soulager.
 Comme on reconnut que j'avois enco-
 ré du souffle, on m'arracha des bras de
 mon pere, & on m'étendit auprès du
 feu que les habitans avoient allumé par
 compassion. On ne trouva aucune mar-
 que de vie en ma mere: & l'ayant exposé
 quelque temps au feu, on fut persuadé
 qu'elle ne demandoit plus que la terre.
 Ceux qui avoient plus particulièrement
 connu mon pere, le deploroient avec
 des cris qui tiroient les larmes des natu-
 res du pays. *O homme d'éternelle memoir-
 e! disoient les vns, ô cœur trop genereux!
 est-il que tu meurs pour avoir voulu sau-
 ver la vie à ta famille! Ah, disoient les
 autres, a-t'on jamais ouï parler d'une pa-
 reille tragedie? une mere s'expose pour son
 pere: un pere s'expose pour la mere: &
 ces courages se terminent à ne voir que
 la mort.* Je ne sc̄ais si tant de cris rendi-
 rent quelque sentiment à ce bon hom-
 me: mais on apperçut qu'il ouvrit dou-
 cement les yeux, & on ouït qu'il dit d'v-
 oix foible & languissante, *où es-tu*

6 TERRE AVSTRALE

chere Amie? Ce discours qui n'estoit point attendu, surprit l'assemblée : & comme on ne luy répondit pas assez promptement, il âjouta, *mourons donc tous trois ensemble.* Ce sont les dernières paroles qu'il prononça, apres quoy il ferma les yeux à cette vie. On dit qu'il s'étoit signalé en plusieurs choses dans ce voyage : mais il tira l'admiration de tout le monde en cette extremité. Pendant qu'il pouffoit les derniers soupirs ; je donnay plusieurs marques de vie : & on m'a dit que quelques vns de la compagnie auoyent eu peine de me voir sans indignation. *Pauvre rejetton,* disoient-ils, *que peux-tu devenir ? peux-tu avoir quelque bonheur en ce monde, étant la cause si funeste de la mort de ceux qui t'ont donné la vie.* Quelques vns pensoient que je ne pouvois survivre, parce que mon pere m'avoit demandé en mourant. Mais ce n'estoit que des paroles, qui n'avoient point d'autre fondement qu'une vaine imagination. Je ne faisois que commencer une tragedie, qui dure déjà depuis cinquante cinq ans, avec tant & de si étrange

catastrophes , qu'on ne les sçauoit croire , quand je les pourrois toutes raconter. La chaleur du feu me donna assez de vigueur pour me plaindre , & pleurer d'un accent qui fit connoître que j'étois hors des prises de la mort.

Vn naturel du pays sauoit suffisamment de François pour entendre ce qui se passoit : & le souvenir qu'il auoit d'un unique qui luy étoit mort depuis peu , à qui je ressemblois en quelque chose, l'obligea de me demander. On representa à Monsieur de Sare que cette occasion étoit tres favorable , & qu'il ne la pouvoit refuser sans s'embarasser & me mettre en vn danger evident. Il m'accorda donc plustôt par la necessité qui le contraignoit , que par aucune autre consideration. Cet homme me prit d'abord en la place de son fils , & sa femme ayant ouï le recit de ce qui s'étoit passé, m'embrassa & me receut d'une extreme tendresse. Monsieur de Sare & quelques vns des plus qualifiez du vaisseau , connoissant qu'ils étoient assez proches de S. Jacques , prirent la resolution de le visi-

8. TERRE AVSTRALE

ter : & ils y trouverent par bon-heur des marchands de connoissance pour s'équiper, & avoir le moyen de retourner honnêtement à Oleron. Il ne tarda guaire apres son arrivée à faire le détail de ses aventures, & à décrire le naufrage qu'il avoit échappé. Mais sa femme fut quelque tems sans y faire reflexion : parce que la joye de revoir son mary delivré des dangers d'un si long & d'un si facheux voyage, divertissoit alors toutes les tendresses qu'elle fit paroître ensuite pour ma personne. Elle pria son mary quelque tems apres de luy repeter l'histoire de son naufrage : & elle ne pouvoit cesser d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes parens, qui les avoit reduit à vne mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation pour ma chetive personne : elle me prit en telle affection, sur tout apres avoir appris que son mary étoit mon parrein, qu'elle le pressoit continuellement de trouver les moyens de me ravoit. Il s'embarqua donc environ vingt deux mois apres son retour, & il vint en quinze jours à Camarinas:

marinas : où il me trouva en tres bonne disposition ; aagé environ de 30. mois, chery également du pere & de la mere que je croyois mes parens. Ayant fait ouverture des raisons de sa venuë , & du dessein qu'il avoit de les satisfaire du tems qu'ils m'avoient gardé : ces bonnes gens s'offencerent fort , & se determinerent de ne me pas quitter. Monsieur de Sare alleguoit son droit de parrein, & l'espagnol insistoit sur la donation & sur la possession. La cause fut agitée devant la Justice de Camarinas qui l'ayant décidé en faveur de mes nourriciers, Monsieur de Sare plus soldat, qu'homme de lettres se resolut, de peur d'avoir fait vn voyage à la confusion, de m'enlever, & de fuir à la faveur du vent qui étoit alors favorable. Il entra brusquement avec vn valet dans la maison : & n'y voyant qu'une servante qui me tenoit, il m'arracha de ses bras , & gagna la barque qui étoit disposée à faire voiles.

La crainte jointe à l'emotion suivie de mes cris, me reduisit à pâmer, & me causa vne fievre qui devoit être mortelle.

10 TERRE AVSTRALE.

Mon nourricier averty & justement irrité de cet attentat, courut avec quelques vns de ses amis au port, où étant & voyant que nous étions hors d'attaque, ils firent vne décharge qui donna occasion à vn vaisseau portugais qui alloit au Sud de decharger vne volée de canons, avec tant de fatalité qu'un boulet fracassa la planche de fleur d'eau de nôtre vaisseau, & le coula à fond, non sans regret de causer la mort à des personnes qu'ils ne connoissoient pas. Ceux de la rade voyant cet accident fuirent: & les Portugais envoyerent deux Chalouppes pour tâcher de sauver ceux qui perissoient.

Toute leur diligence profita seulement de la vie d'un valet qui savoit mieux nager que les autres: & comme je flottois sur les eaux à la faveur de la paille du berceau où j'étois, il arriva aussi que je fus recueillis. Je fremis d'écrire ce qu'on ne scauroit lire sans me considerer pis qu'un vipereau: puis qu'il semble que je ne vivois que pour causer la mort à ceux qui travailloient davantage à me conserver la vie. Les portugais craignant un
juste

CONNVE.

DE

juste reproche d'un crime si deregler, se mirent promptement en pleine mer : & trouvant que j'avois encore de la vie bien que fort alteree, ils eurent pitié de moy, & me donnerent au soin d'une matrone portugaise, qui se trouva dans le vaisseau. Elle témoigna beaucoup de desir de me servir jusqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'étois des deux sexes, je veux dire, Hermaphrodite. Depuis cette connoissance cette femme conceut tant d'aversion de ma personne qu'à peine pouvoit elle me regarder : & comme ma fievre s'augmentoit beaucoup, ma mort étoit inevitable sans les soins particuliers du valet de Monsieur de Saxe. On pourroit croire que Dieu ne l'avoit conservé que pour me soulager, si j'avois été utile de quelque façon à son service. Etant arrivé à Leiria, il me portoit de porte en porte: & me recommandoit avec autant de tendresse, que si j'eusse été son enfant. Les portugais bien aises de s'être dechargez de nous pour plusieurs raisons, partirent à l'insceu de cet homme, qui étant averti qu'il trouveroit

12 TERRE AVSTRALE

plus d'assistance au grand Hospital de Lisbonne que dans Leiria , se resolut de m'y porter. Il fut receu avec d'autant plus d'humanité , qu'on le reconnut François : mais à peine fut il en repos, qu'il se sentit saisi d'une fievremortelle , qui l'emporta au septième entre les bras d'un Iesuïte, auquel il communiqua toutes les particularitez que j'ay rapportées, & dont il me donna vn memoire 15. ans apres, comme j'ay dit. Le pauvre mourant au lieu de regretter son malheur , & de me detester comme en étant la cause : ne cessoit de me recommander à ceux qui l'assistoyent, avec plus d'empressement, que si je luy eusse appartenu.

L'ay sceu que les P. Iesuïtes avertis de tous les maux dont j'avois été occasion jusques là , firent vne consulte fort serieuse de ce que je devois être; & que le resultat fut, qu'il falloit avoir vn soin particulier de connêtre mes inclinations, & de se comporter selon icelles. A peine eus je attint l'âge de cinq ans , qu'ils en connurent assez pour juger assurément que je n'avois aucun mauvais penchant:

chant : & qu'il falloit plûtoſt attribuer
au hazard qu'à ma nature , les deſordres
qui avoient ſuivy de ma naiſſance. On
ſçavoit que j'aimois la vie devote , & que ſi
mon eſprit étoit cultivé , il ne promet-
toit rien de mediocre. Ils me préſente-
rent à la comteſſe de Villa-franca en ma
quatrième année , apres luy avoir fait le
recit de mes tristes aventures. Cette Da-
me qu'on pouvoit avec juſtice compa-
rer aux plus illuſtres de toutes celles qui
l'ont précédée , me receut avec tant de
bonté : qu'elle voulût qu'on me trai-
tât & qu'on m'euſeignât comme le Com-
te ſon fils âgé alors de neuf ans. Bien-
tôt je portaiſſe les couleurs pendant 8.
ans, je n'avois autre obligation que cel-
le de luy tenir compagnie en ſes études :
Et j'appriſ avec luy les langues Latine,
Grecque, Françoisiſe , Italiennne, & les
Principes de l'Africainne ; la Geometrie,
l'Algebre, la Geographie, la Philoſophie & l'Hi-
ſtoire d'Eſpagne avec la Chronologie.
La Comteſſe qui me témoignoit les mê-
mes affectioſns, que ſi j'avois été de ſes
ſerviteurs , apprenant que je ſervois beau-

14 TERRE AVSTRALE

coup aux progrès du Comte, voulut que je quittasse les couleurs entrant en Philosophie: & l'ayant achevée, on trouva bon de disposer le Comte à des theses publiques dans l'université de Coimbra: où je fus obligé de haranguer à son honneur, & de donner ouverture à la dispute. Je fus plus de quinze jours auparavant nôtre depart tellement agité & bouleversé en mon esprit, que je deslechois visiblement. Tantôt le sang me glaçoit, comme si on me devoit bien-tost supplicier, & le cœur me palpitait comme si j'eusse été sur le bord d'un precipice: tantôt on me voyoit pâlir & incontinent après rougir. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette suite d'accidens, c'est que tout le monde croyoit qu'ils n'étoient causez que de la crainte que j'avois de paroître en public. Je ne dis rien des songes, des spectres & de mille cas semblables qui me menaçoient sans cesse d'une extreme desolation. Comme je scûs que le Comte étoit resolu d'aller par mer: tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui étoient ar-

rivez.

rivez sur l'eau à ma considération, se représenta si fortement en ma mémoire, que je croyois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer en sa compagnie & entre sa perte assurée. Je fis donc en sorte qu'on m'accordât que je ferois le voyage par terre avec vne partie de son train. Mais que les precautions servent de peu, pour combattre nostre destin ? Ce que je cherchois avec plus d'empressement pour eviter le mal dont j'étois menacé, fut justement ce qui me le rendit inevitable. Je faisois tant d'Adieu quelque jours auparavant mon départ, qu'on m'estimoit ridicule : & la Comtesse me voyant pleurer à ses pieds, me traita de foible & d'effeminé. Le Comte avec qui j'étois familier comme avec mon frere, me dit vn jour, *Sadeur, nous voulez vous quitter? vous n'êtes plus vous mêmes: qu'est-ce qui vous tourmente? Je crois que vous roulez quelque dessein particulier dans vostre esprit; la crainte de paroître en public n'est pas capable de vous agiter d'une telle force, que vous perdiez le sens commun.* Monsieur, luy dis-je, si

*Dien me fait la grace de retourner : j'auray
sujet d'avoier la foiblesse de mon esprit :
mais accordez moy cette faveur de suspēdre
vostre Jugement jusqu'au retour. Certe
réponse donna tant de surprise à ce jeune
Seigneur : qu'il protesta , ou de ne me
point quitter , ou que je ne ferois point
le voyage. Pour le voyage , repondis je,
comme il s'agit de vostre honneur , je le fe-
ray, ou je mourray à la peine : pour vous
accompagner sur l'eau , s'il n'étoit question
que de ma vie , je l'abandonnerois avec
plaisir : mais de souffrir que la vôtre soit
exposée , je serois homme à trouver quelque
extremité violente , plustôt que de vous o-
beyr. Ce discours joint à l'affection qu'il
avoit pour moy, fit qu'il ne dit plus rien,
& nous partîmes le jour suivant. Il faut
se souvenir que Philippe second roy de
Castille ayant pris possession du royau-
me de Portugal l'an mille cinq cens
quatre vingt & vn, éleva plusieurs Famil-
les pour soutenir cette illustre Conque-
ste avec plus de facilité. L'une de celles
qu'il rēdit plus puissantes fut la Seigneu-
rie de Villa-franca, non sans la jalousie de
plus*

plusieurs qui s'estimoient autant & plus qu'elle. Comme il est plus facile de conquérir des terres que des cœurs, plusieurs Portugais demeurèrent si attachez à la famille de Bragance : qu'ils ne cherchoient que le moyen de secouër le joug des Castillans, & de couronner le Duc de cette maison. Bien que le pays fut entièrement soumis à l'obéissance des Rois d'Espagne, les revoites secrètes des particuliers estoient fort frequentes : & la Mer n'estoit pas sans Ecumeurs, qui faisoient voir en toutes les récontres, qu'ils avoient de l'aversion pour la domination espagnole, & qu'ils ne pouvoient supporter ses creatures. On sceut l'embarquement du comte, qui fut le 15. May de l'an 1623. & deux vaisseaux partisans de Bragance se resolurent de l'enlever. Ils attaquèrent à cet effet deux voiles qui l'escortoient, vers les côtes de Tomar : mais elles soutinrent leur choc avec tant de vigueur : que l'attaque ne fut qu'à leur confusion, & à la gloire du comte. Je suivois de loin avec le train qui étoit par terre : & je n'apperçeus aucune chose

de ce qui s'estoit passé : jusques à ce que ces injustes ennemis nous distinguant par les couleurs éclatantes du Comte, mirent à terre vne trentaine de mousquetaires qui firent leur decharges d'une embuscade, & tuerent vn Page, deux Valets & ma monture. Le reste estant incapable de se defendre prit la fuite au grand galop, & ces inhumains pis que loups carnaciers, m'ayant tiré avec beaucoup de precipitation dans leurs vaisseaux, gagnerent la plene Mer.

CHAPITRE II.

*Du voyage de Monsieur Sadeur au
Royaume de Congo.*

IL est bien vray de dire que c'est à l'homme de proposer, & qu'il n'appartient qu'à Dieu de disposer. Je croyois qu'allant par terre, j'éviterois les dangers de la mer: & la mer s'il faut ainsi dire, me vint trouver sur la terre, & me reduisit à tous les malheurs que je m'efforçois de fuir.

nir. Les Pyrates ne furent pas long-
 ems en pleine mer, qu'elle s'enfla terri-
 lement & devint si orageuse : que le
 Maîtres pilotes desespererent de pouvoir
 échapper. Le Mats de nostre vaisseau ne
 arda point à estre brisé, le gouvernail se
 endit, & le navire faisoit eau de toute
 part. Nous demeurâmes pres de 24. heu-
 res bouleversez à la mercy des vagues, ti-
 rant jour & nuit à six grandes pompes :
 usqu'à ce qu'estant accablez du travail,
 eau gagna enfin le dessus, & coula le
 navire à fôd. Je me trouvoy par je ne sçais
 quelle rencontre, proche de la porte de
 la chambre du Capitaine qui se souleva,
 & commença à flotter. Comme je peris-
 ois, je m'y attachay plutôt par vn ef-
 fort naturel, que par aucun raisonne-
 ment ou par quelque conduite. Je ne
 puis dire le tems que je restay de la
 porte, parce que j'étois troublé, & sans
 aucun jugement. Seulement, diray-je,
 que je fus apperceu à la faveur de la lune,
 l'vn vaisseau qui vogueoit vers le Sud, &
 qui détacha vne chaloupe pour recon-
 nêtre ce que ie pouvois être. Étant as-

feurez que i'étois vn homme qui peris-
 soit, on me tira & porta au vaisseau. A
 peine fus-je rentré en moy mesme, qu'on
 me prit pour vn portugais, & on ne tar-
 da pas à connoître qu'on m'avoit veu à
 Lisbonne, & que i'étois au service de
 la maison de Villafranca. Le capitaine
 du vaisseau ordonna qu'on eut vn soin
 particulier de ma personne, parce qu'il
 avoit beaucoup d'obligation à cette il-
 lustre Famille. Je ne fus pas long-tems
 sans recouvrer vne plene santé, & aussi
 tôt ie coniu-ray la compagnie de se de-
 charger de moy à quel prix que ce fut. Je
 fis le recit de toutes les disgraces qui
 m'étoient arrivées sur les eaux : & ie
 n'omis rien pour faire comprendre que
 cet element m'étoit extremement fatal.
 Mais plus ie trouvois de raisons pour les
 obliger ; plus ie me rendois ridicul au-
 pres d'eux. Je crus donc que ie devois
 m'abandonner entierement à la divine
 providence, & à toutes les suites de son
 adorable disposition, sans insister d'avan-
 tage. Le capitaine me dit que les respects
 qu'il conservoit pour la maison, où il
 m'avoit

avoit toujours veu, l'obligeoient de
le garder iufqu'à ce qu'il pût me rendre à
Comteffe, âioûtant qu'il eftimoit cette
encontre plus heureufe, que toutes les
autres fortunes qu'il pouvoit faire dans
fon voyage. Le connus auffi tôt, que
c'étoit vne flote portugaise compofée
de quatre vaiſſeaux marchands, qui al-
loient aux Indes Orientales, de laquelle
le premier ſecretaire ſe trouvant fort
indifpoſé, on me pria d'exercer ſa char-
ge. Le vent nous fut ſi favorable, qu'ils
croyoient hautement que j'avois apporté
du bon-heur à leur deſſein. Nous arri-
vames pleins de vie & de ſanté à la Li-
gne le 15. Iuillet, & au royaume de Con-
go le 1. de Septemb. où nous mouillames
à l'ancre le 6. à Maninga. Il n'y avoit à
plaindre que la maladie de noſtre Secre-
taire, qui s'augmentoit de plus en plus: &
le medecin iugea qu'il falloit luy donner
quelque repos ſur terre, où qu'il n'y avoit
aucune apparence de le pouvoir guerir.
Tous les capitaines & les pilotes iuge-
rent à même tems, qu'il ne falloit pas
s'expoſer à doubler le cap de bon Eſpe-

22 TERRE AVSTRALE

rance pendant les approches de l'Equinoxe: ce qui fit qu'on arrêta de demeurer en ce port iusqu'au mois de Decembre tant pour l'amour du malade, que pour eviter le danger.

Nous rencontrames trois Portugais à Maninga qui entendoient la langue du pays, & qui nous depeignoient tant de raretez de ce Royaume: que nous ne pouvions assez les admirer. C'étoit vn vray paradis terrestre qu'ils décrivoient remply de tous les âvantages que l'esprit humain peut souhaiter pour la santé, pour les commoditez & pour les plaisirs de la vie, sans aucune necessité de cultiver la terre: en quoy elle est bien differente de la nostre qui est souvent ingrate après mille travaux: & touïours exposée aux rigueurs des vents & des excez de chaleur.

L'inclination naturelle que j'ay touïours cōservée de connoître les raretez de la nature, faisoit que ie recevois vn plaisir tres sensible, & à meme tems me pressoit d'aller, & de venir pour voir en effet ce que ie ne croyois que sur la foy d'au-

truy.

uy. Voicy vn abbrege des remarques
que ie fis alors.

Ce pays n'est pas habité    moitié près
comme le Portugal : & ie ne sçais, si on
voit l'attribuer au peu d'inclination
qu'on y remarque pour la generation: où
la difficulté qu'on y voit d'engendrer.
Les hommes y sont entierement nuds, si
ce n'est depuis quelques années, qu'il
en trouve qui commencent à l'imita-
tion des Europeens à couvrir ce qu'on
appelle honteux. Il est constant que l'a-
bondance de leur contr  e les rend negli-
gents, paresseux, simples. & stupides. A-
pres les avoir quelque tems considerez,
je fus forcé de confesser que nostre natu-
re devoit paresseuse, quand elle ne
demandoit de rien : & que l'oisiveté la
rendoit brute & comme insensible. Je
conclus aussi que c'estoit vne necessité
que l'homme f  t exercé, qu'il pretendit
& qu'il aspirat sous peine de devenir
pierre : & qu'aussi tôt qu'il ne deman-
doit plus rien, il devoit immobile &
sans action. La terre de ces quartiers sur-
tout entre les rivières du Zair & de Ca

24 TERRE AVSTRALE

riza produit des fruits en abondance sans qu'on se mette en peine de la labourer. Et ces fruits sont si delicats & si nourrifans: qu'ils contentent & rassasient pleinement ceux qui en mangent. L'eau même de certaines fontaines, a ie ne sçais quoy de deliciaux & de succulent qui satisfait en la beuvant. Nous y fimes vn sejour assez considerable: mais sans aucune dépense, tant parce que le peuple méprise le gain, que parce que la campagne nous fournissoit avec abondance tout ce que nous souhaitions. Les maisons sont si fort negligées en ce pays, qu'on n'y entre presque point. Comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut desirer, on se porte mieux de coucher dehors que dedans vn logis. On ne sçait pas même se servir de liçt: & à la reserve de quelques matelats pour les moins robustes, il n'est personne qui ne dorme sur la platte terre. Toutes ces considerations me faisoient concevoir vn peuple, qui n'étant point obligé de travailler, vit avec quelque iustice dans vne oysiveté qui le rend pesant, negligent, endor-

my,

ny, dedaigneux, & sans perfection: puis
que la perfection demande de l'exercice,
du travail & de la peine. Et ainsi bien
loin que la beatitude consiste à posseder
ce qu'on desire, quand même on ne de-
sireroit rien que de bon: nous devons être
asseurez qu'un homme qui ne sou-
haite plus rien en ce monde, devient stu-
pide, & ne merite plus de vivre, puis-
qu'il est incapable d'agir.

Nostre Capitaine m'accorda, & à trois
de la compagnie de monter par le Zair
jusques au lac du même nom: & quand ie
pourrois raconter les divertissemens &
la satisfaction que nous receûmes en ce
voyage, on ne me sçauroit croire. Voicy
une partie des remarques plus considera-
bles que ie fis alors, autant que ma me-
moire peut me les fournir. Nous arriva-
mes en 24. iours à l'emboûchure du lac,
nous le parcourûmes en dix, & nous
nous rendimes à la flotte en 20. Le fleu-
ve Zair n'est pas rapide: & comme nous
avions quatre puissans rameurs, nous
pouvions faire sans peine les 15. & 18.
lieuës par iour. Il est constant cepen-

26 TERRE AVSTRALE

dant que nous n'en fimes iamais plus
 & en allant, d'où ie conclus que les Car-
 tes Geographiques manquent notabl-
 ment d'éloigner le lac Zair de 300. lieuës
 de la mer. Ce qui nous obligeoit à de
 petites iournées estoit la continuatio
 des curiositez qui se presentoient sans
 cesse à nos yeux en fruits, fleurs, pois-
 sons, & animaux privez. Nous ne pour-
 vions presque remarquer vn endroit dans
 de vastes prairies de soixante & quatre
 vingt lieuës de longueur, qui ne fut en-
 richy d'vne tapisserie merueilleuse de
 fleurs, qui passeroient pour rares dans les
 parterres les plus accomplis de l'Europe.
 Je ne pouvois voir fouler aux pieds tant
 de miracles de nature, sans indignation:
 mais la grande quantité estoient cause
 qu'on n'en faisoit pas plus d'estime que
 de nos marguerites champêtres.

A peine y a il vn arbre qui ne soit
 fruitier, & qui ne porte quelque fruits
 que nous iugions précieux, pour estre, in-
 comparables à tous ceux que nous con-
 noissions. Et la nature les a tellement ac-
 modez à la portée des habitans qu'on
 les

s peut cueillir sans incommodité & sans danger. Nous ne vivions d'aucune autre nourriture que de celle la, & nous recevions tant de contentement que nous ne desirions rien davantage. Notre Maistre pilote Sebastiano de Lezomme d'une grande experience, voyant que nous nous étonnions de ce qu'on alloit jusques aux Indes pour en transporter des delicatesses & des curiositez qui n'approchoient pas de celles que nous experimentions en ce pays: nous vus qu'il estoit de ces fruits comme des oranges bien cuites & bien assaisonnées, qui ne peuvent se conserver quatre iours avec leur goût ordinaire. Son discours nous obligea d'en faire l'experience, & ieus qu'en effet on ne les pouvoit garder long tems sans corruption. Il est vray qu'en les mangeant, on connoit qu'ils sont parfaitement cuis, nourrissans & conformes à l'estomach: bien loin des autres qui nuisent touïours plus qu'ils ne profitent, & qui causent au moins autant d'amertume au cœur, que de douleur à la bouche.

C'est

28 TERRE AVSTRALE

C'est ce qui fait qu'ils peuvent se conserver à cause de leur crudité qui combat la chaleur naturelle : au lieu que ceux de Manicongo estant parfaitement cuis se corrompent aussi tôt qu'on tarde à s'en servir. C'est à quoy la nature a pourveu de telle sorte, qu'il en meurit tous les iours en suffisance, & les arbres y sont toujours chargez de fleurs, de boutons & de fruits, dont les vns sont verds, les autres sont meurissans & les autres propres à être mangez.

Entre la grande quantité de poissons que ie remarquay dans le Zair, i'en vis de deux sortes qui me surprirent. Je pourrois nommer les vns Amphibies, puis qu'ils approchent en quelque chose de nos gros chiens barbets : & que sortant assez facilement de l'eau, ils sautent presque comme des renards, avec cette difference que leurs patés sont larges comme les pieds de nos canards, & celles de devant sont deux ou trois fois plus courtes que celles de derriere. Ils ont tant d'inclination pour l'homme, qu'ils le cherchent, & s'offrent à luy comme

autant

autant de victimes. Il arrive même quelquefois qu'ils sautent dans les bateaux, & qu'ils viennent aux pieds des matelots pour les caresser à la façon des chiens. C'est ce que ie vis de mes yeux, & ie voulus mal à vn Rameur qui en asomma vn à mes pieds. Les naturels du pays les appelle Cadseick, & leur chair doit ressembler à nos loutres d'Espagne.

Les autres poissons que i' admiray sont volans & nous pourrions les appeller les paons marins ; mais beaucoup plus beaux & d'une couleur plus éclatante que les terrestres. C'est raremēt qu'ils nagent au fond de l'eau : on les voit presque toujours à fleur. Leurs plumes paroissent veritablement comme des écailles de poissons : mais avec vne diversité de verd, de bleu, de iaune & de rouge tacheté qui ravit ceux qui les considèrent. Ceux que ie vis hors de l'eau me paroissoient comme de grandes Aigles, avec deux ailes, chacune de cinq à six pieds au moins. On auroit facilement pensé qu'ils affectoient de se faire voir, &

30 TERRE AVSTRALE

admirer : tantost ils caracolloyent à l'en-
tour du bateau , tantost ils se repositoient
vis à vis de ceux qui les contemploient
se tournant & contournant de toutes les
façons, avec vne queuë qui éblouïssoit
nos yeux.

Les rivages étoient pleins de plusieurs
sortes d'animaux , mais les plus com-
muns & les plus charmans ressembloient
à nos moutons de Leyria ; excepté que
nous en voyons presque de toutes les
couleurs, ie veux dire, d'un rouge, d'un
vert, d'un iaune , & d'un bleu si éclat-
tant que nostre pourpre & nostre soye la
mieux préparée n'en approche pas. Je
m'informay pourquoy on ne faisoit au-
cune emplete de tant de si brillantes rare-
tez : & on me dit que ce tein naturel se
dissipoit avec la vie de ces animaux.

Etant arrivez au lac nous employames
dix iours à le parcourir , & connûmes
que sa longueur étoit environ de 60.
lieuës & sa largeur de 40. Nous vîmes
la sortie du Niger qui est belle, assez spa-
cieuse & assez profonde pour porter un
vaisseau : mais elle ne tarde pas de se per-
dre

re dans les montagnes de Beain. Nous
ous arrêta mes sur le Nil qui ne cede
ien au Niger en son commencement, &
il continuë avec la gravité dont il sort,
& avance environ trois lieuës : il n'est
aucune difficulté de descendre dans la
mer Mediterranée: & consequemment la
communication des deux mers est tres
belle & tres commode par cet endroit.

Je m'informay avec beaucoup de soin
où étoient les Crocodrilles, que les hi-
toriens mettent en grande quantité en
ces quartiers. Mais on ne connût pas
même ce que ie voulois dire: ce qui me fit
croire que ce n'étoit que des contes faits
à plaisir pour épouvanter les simples, &
doner lieu aux orateurs de former des cō-
paraisons selon leurs desseins. S'il est
vray de dire qu'il est permis à ceux qui
ont fait de longs voyages, d'en faire
accroire aux autres qui ne connoissent
que le lieu de leur naissance; il est enco-
re plus vray d'asseurer qu'ils se prevalent
tant de cette licence, qu'ils n'affectent
presque que des fictions. La raison est
qu'il arrive souvent qu'on fait de tres

32 TERRE AVSTRALE

grands chemins sans voir autre chose que quelques ports, où on ne repose qu'un moment, & où les facheuses incommoditez que causent mille tracas, donnent tant d'ennuis & de lassitudes: qu'on ne pense qu'à prendre quelque soulagement. Cependant comme on est persuadé qu'il faut dire quelque nouveauté, quand on vient de loin: plus les esprits sont subtils, plus ils en inventent. Et comme il n'est personne qui puisse leur contredire: on reçoit avec plaisir & on debite avec empressement leurs inventions, comme des veritez auxquelles on n'oseroit repugner sans passer pour temeraire.

Nous passames en suite dans vne petite Isle qui est au milieu du lac, qui appartient au Roy de Zassaler, qui se dit aussi Roy du lac. Les naturels la nomment Zassla, & le Roy y tient vne forteresse qu'on estime beaucoup en ce pays: bien qu'à la verité ce soit tres peu de chose en comparaison de nos forts de l'Europe. C'est la plaine qui est vn vray suiet d'admiration & on n'y peut rien desirer

desiter que quelque temperature des senteurs aromatiques, qui donnent trop fortement au cerveau. Les fruits y sont si beaux, si delicats, & avec tant de profusion : que la beauté jointe à la quantité nous causoit de l'ennuy. Mais ce qui suspendit nos esprits, & ce dont je n'avois pas encore ouï parler, c'est vne source que nous trovames plus douce que nostre hypocras: & qui réjouit & fortifie plus que nostre vin d'Espagne. Nous raisonnames assez long tems d'où pouvoit provenir vne si agreable liqueur : & nous conclûmes que comme tout étoit embaumé dessus cette campagne, l'interieur le devoit être aussi : & que si l'on trouvoit des sources de tres mauvais goût, c'étoit vne suite necessaire qu'on en peût trouver de tres douces & de tres agreables. Nous en bevions avec vn plaisir que je ne puis expliquer, & vn chacun souhaitoit de pouvoir établir sa demeure en ce lieu: lors qu'un naturel du pays vint avec empressement nous faire comprendre que cette boisson causoit la mort à ceux qui

en beuvoient avec quelque excès. Nous ne fûmes pas long-tems à éprouver la verité de son dire : Car nous devinmes si fort assoupis: qu'il fallut que nous nous couchassions sur la place, où nous demeurames endormis plus de quinze heures. Ce sommeil cependant n'eut aucun mauvais effet, & nous nous levames tous autant & plus alaigres que nous n'étions auparavant. Les vns attribuoient ce long repos à la trop grande quantité des odeurs qui avoient rempli & appesanti nos cerveaux: & les autres croyoient que cette delicieuse boisson que nous avions prise, en avoit été la cause.

De cette Isle nous voulumes voir la source de la riviere de Cuama, que nous trouvames étroite & incapable de porter aucun bateau. Peu de tems apres nous découvrimes les sources du lac, & nous contames plus de 200. ruisseaux, qui tombent des montagnes qui regardent le midy, & que les Espagnols ont appellé *montagne de la Lune*; parce que Vasco de Gama doublant le premier le Cap de Bonne Esperance l'an 1497, pour decouvrir les

les Indes Orientales, voyant que la Lune qui étoit du côté de ces montagnes, pareissoit comme si elle en eut touché les pointes, leur donna ce nom. Les naturels les nomment montagnes d'Ors, c'est à dire, d'eau, à cause de l'abondance des eaux qui en decoulent continuellement.

Ceux qui confondent, ou qui mêlent le lac Zembre avec le Zair, parlent sur des rapports fort defectueux. On nous assure qu'il étoit de l'autre côté de ces montagnes à cinquante lieues & plus, de distance du Zair.

La plupart des Historiens placent quantité de monstres en ces quartiers : mais c'est sans autre fondement que le recit de ceux qui les ont inventez. Toutes nos enquêtes ne servirent qu'à trouver l'origine d'une nation voisine, que les Europeens appellent *Caffres*, & les naturels *Tordi*. Nous appîmes donc qu'un homme du pays ayant élevé une petite Tigresse, devint si familier avec cette bête, qu'il l'aima charnellement & commit le crime infame avec elle, d'où suivit un homme monstre qui a donné

36 TERRE AVSTRALE

l'ogine à ces Sauvages qu'on ne peut humaniser. Une preuve invincible de cette histoire, c'est que leurs faces & leurs pieds ont de grands rapports avec les Tigres: & leurs corps mêmes ne sont pas exems de plusieurs taches pareilles à celles de ces animaux.

Nous retournames par la riviere de Cariza, & demeurames vingt jours sur la route avec les mêmes divertissemens que nous avions receus sur le fleuve Zair. Excepté que tout ce que nous admirions en venant, nous étant devenu commun, excitoit moins nos admirations qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent Sadeur en la terre Australe.

A Vissi tost que nous fûmes de retour, on fit voiles avec vn vent & une mer autant favorables que nous les pouvions souhaiter. Nous arrivâmes en
hui&

huiet jours au cap de Bonne esperance, où nous ne voulumes pas seiourner de peur de perdre l'occasion du bon tems qui est fort rare en cet endroit. Nous étions parvenus à la veüë du port d'Annabolo de l'Isle de Madagascar, lors qu'une bonnace entiere nous arrêta plus de quarante six heures en la même place. Après cette bonnace vn vent d'Est agita si puissamment la mer contre sa coûtume, & nous poussa avec tant d'impetuosité, qu'il brisa tous nos cordages & nous jetta à plus de mille lieuës du côté de l'Oüest. Plusieurs virent quelques Isles à la droite vers le Nord, & les prirent pour celles qu'on nomme *de la Trinité*. Ce fut là qu'un rocher à fleur d'eau fendit nôtre vaisseau en deux parties, & que nô⁹ nous trouuames aussi tôt tant Pilotes que Capitaines & Mariniers & tous les autres exposez à la merci du plus impitoyable de tous les elements. Je n'ay iamais pû savoir ce que devinrent les autres navires, ny qu'elle fut la fortune de mes compagnons de naufrage : parce que nous étions dans vne nuit fort obscure, &

que je ne pris garde qu'aux moyens de pouvoir me sauver. Mon autre naufrage m'avoit donné & de l'experience & de la confiance. J'avois cherché une planche legere à manier, & avois disposé pendant les dangers de la tempête tous les moyens les plus propres pour échapper. Je diray à ma confusion qu'étant éloigné des prises de la mort, j'ay toujours fait paroistre beaucoup d'indifferencé pour la vie. Mais les dangers evidens se presentant, je n'ay jamais été capable d'aucune autre pensée que de celle de pouvoir être sauve. Je flottay plusieurs heures à la faveur de mon appuy, avec une agitation & un bouleversement qu'on ne sauroit s'imaginer sans fremir: tantôt l'impetuosité des ondes m'enfonçoit, tantôt la pesanteur des flots me renversoit: & ma nature eut assez de forces pour supporter toutes ces detresses, jusqu'à ce qu'ayant perdu & sens & connoissance, je ne fais bonnement ny ce que je devins, ny par quel moyen je fus preservé. Ce dont je me souviens est, qu'ouvrant les yeux, &

ren-

entrant aucunement en moy-même, je
trouvay du calme à la mer : j'apperceus
une Isle fort proche ; & je sentis mes
mains si colées à mon ais, qu'à peine
pûs je les détacher : & les doigts m'en font
ces courbes sans aucun moyen de
pouvoir les redresser. La veüe de cette
Isle m'encouragea beaucoup, & enfin
estant venu à bord, je me trainay sous un
arbre avec plus de regret de me voir en-
core en vie, que de consolation, consi-
derant que ie ne pouvois plus viure que
pour languir & être plus long tems à
mourir. Je trouuay sous cet arbre deux
fruits de la grosseur & presque de la cou-
leur de nos grenades, avec cette diffé-
rence, que le suc me parut plus delicat,
plus substantiel & plus nourrissant. Ay-
ant mangé le ptemier, mon cœur se for-
tifi & se réioüit : & en mangeant le se-
cond, ie me trouuay avec une nouvelle
vigueur. Mais comme i'étois tellement
brisé, que i'auois une peine extreme de
me soutenir, ie m'étendis & m'endor-
mis d'un si profond sommeil, que ie fus
au moins 24. heures sans me réveiller. A

40 TERRE AVSTRALE

pres ce sommeil, ie fus fort dispos : mes habits se trouuerent secs , & le beau Soleil qui m'éclairoit, m'anima d'un certain courage qui me faisoit esperer. Ie rencôtray deux autres fruits que ie mangeay , & m'étant appliqué à chercher l'elevation du Soleil, ie iugeay que je pouuois estre au 33. degré de Latitude Australe : mais ie ne pûs rien connoitre de la longitude. Apres quelque repos, ie me resolus d'auancer dans cette Isle pour decouvrir les habitans qu'elle pouuoit auoir. Ie voyois effectiuement quelques apparences de chemins , mais ils conduisoient dans des broussailles fort espaisles, & on n'y pouuoit passer sans se baisser, ce qui me donnoit d'étranges pensées. Ayant rencontré un arbre d'une hauteur plus considerable que les autres, ie crus qu'en y montant, ie pourrois appercevoir quelque chose. Mais comme ie montois, i'ouïs un grand bruit & vis à même tems deux prodigieuses bêtes volantes qui vindrent fondre sur cet arbre , & qui m'obligerent de descendre beaucoup plus viste que ie ne montois.

Ie

Je prie le Lecteur de ne pas s'étonner de
 le nom de bêtes que ie donne à des oy-
 seaux : leur grosseur démesurée me sur-
 prit, & ie parle comme ie pensois alors.
 Je me iettay d'une extreme vitesse sous
 des arbrisseaux voisins, attendant avec
 une grande suspension d'esprit ce qui de-
 voit suivre. Je ne fus pas long-tems sans
 ouïr des cris si prodigieux & si effroya-
 bles, que ie croyois à tout moment me
 voir dévoré. Enfin ie rentray aucune-
 ment en moy-même, & faisant reflexion
 sur la misere où ie me voyois réduit, ie
 conclus qu'il valoit mieux perir bien
 tôt, que de chercher de languir davan-
 tage. *Après tout, disois ie, c'est une ne-
 cessité que je perisse d'une façon ou d'une
 autre, & je ne puis éviter un danger que
 pour retomber dans un plus grand. Je
 tournay donc mes yeux vers le Ciel d'un
 cœur serré & contrit, disant. Seigneur,
 ie vous remercie de ce que vous avez dai-
 gné me faire connoître que vous êtes le
 Maître de ma vie, comme vous en êtes
 l'Authent. Je sais aussi, mon Dieu qu'il est
 tres-juste que je vous glorifie de la façon qui*

42 TERRE AVSTRALE

vous est plus agreable, & que les faveurs que j'ay receuës jusqu'ici de vostre divine conduite surpassent tout ce qu'on en peut penser. Il est vray, mon Sauveur, que je ne puis & ne dois sans temerité en attendre ni en esperer davantage: & en verité l'état où ie suis reduit, fait que je suis persuadé que la faveur la plus signalée que je puisse recevoir de vôtre paternelle bonté, est de ne point tarder de mourir. Misericorde, mon Redempteur, Misericorde, à cette pauvre creature que vous avez daigné creer & racheter de vostre sang precieux, & accordez moy que les extremitez où je suis reduit, soyent le chemin de la felicité que vous m'avez voulu meriter.

Ma priere étant achevée, ie me levay avec toute la resolution de mourir: & la pensée que mon pere & ma mere étoient morts sur le bord de la mer, fit que ie m'avançay de ce côté aupres de ma planche. A peine fus ie sorti de ma place, que ie fus suivy d'un si grand nombre d'animaux, qu'il me fut impossible de les distinguer. J'avois cependant l'esprit fort tranquil & le jugement aussi en-
 ties

qu'on peut l'avoir en pareille occasion. Il me semble que ie vis certaines especes de chevaux, mais avec des têtes pointuës & des pattes qui finissoient en aigles : ie ne puis dire, si c'étoit ces bêtes qui étoient venuës fondre sur l'arbre où j'étois. Je crois cependant qu'elles étoient emplumées, & qu'elles avoient des ailles. Je vis certaines especes de nos chiens, & plusieurs autres sortes d'animaux qui n'ont rien de semblable dans l'Europe, d'un air, selon qu'ils me paroissent, fort gay & comme étonnez de voir ce qu'ils n'avoient sans doute jamais veu. Je leur dis en langue Castillane *Dieu vous garde mes amies*. Et à même temps elles firent un bruit qui étoit, se me sembloit de ioye & d'alegresse. J'ay toutay, *vous m'êtes bien obligées, puis que juis venu de si loin pour vous divertir, & pour être vôtre victime*. Comme elles oubloient leurs cris, ie me resolus de rendre plustôt ma vie que de la donner avec lâcheté. Je pris ma planche, & fis quelque forme d'exercice, la tournant & retournant, ce qui les rendoit fort at-

44 TERRE AVSTRALE

tentives : iusques à ce que deux des plus grosses s'approchant pour me ioindre, i'en rencontray une & la frappay assez rudement pour l'obliger à retourner. Estant de retour leurs voix de réioüissance se changerent en hurlement : & apres s'estre retirées à quelque pas de là, ie fus faisis d'une extreme crainte par le redoublement des cris effroyables que i'entendois. Je recueillis promptement trois fruits de l'arbre dont i'ay parlé, & me iettay dans l'eau avec mon ais. Apres auoir nagé une distance assez raisonnable pour estre éloigné du danger : i'arrétay ma veüë sur l'Isle pendant quelque tems. Lors que tout à coup le même nombre de ces bêtes parut sur le bord de l'eau, dont une partie se mit promptement à la nage & me poursuivit avec tant de vigueur & tant de legereté qu'elles ne furent pas long-tems à m'approcher. Elles faisoient comme un grand u renversé en nageant. Comme ie vis que c'étoit une necessité que ie fusse attrappé ; ie me tournay contre elles, & leur presentay le bout de ma planche avec un succès

assez

ez heureux. A mesure qu'elles s'effor-
ciét d'en prédre & d'en mordre le bout,
elles la pouissoient & me faisoient avan-
cer autant qu'elles ; Ce train continua
jusqu'à ce que j'arrivay sur une espee
d'Isle à fleur d'eau, qui se trouva flotant
sur l'eau, & qui me porta avec assez de vitesse
pour ôter les moyens à mes ennemies de
me joindre. Elles suivoient cependant
avec un courage, ou plutôt avec une
rage qui s'augmentoit, à mesure qu'elles
me voyoient hors de leur prise. En-
fin mon Isle perdant son mouvement, elles
eurent le tems de me rapprocher. Je
ne savois ny où j'étois, ny ce qui m'a-
voit porté : lors que quatre de ces gros
animaux volants, venant au secours des
autres, fondirent sur moy. J'eus l'ad-
dressé de me couvrir de ma planche pour
éviter leur premiere attaque, qui fut si
rude que d'un coup de bec elles la
percerent. Ce fut alors que mon
Isle se dressant tout à coup d'une extreme
impetuosité me secoüa à plus de cin-
quante pas d'elle. Je crois que c'étoit
une espee de Baléne dont les Naturali-

46 TERRE AVSTRALE

stes ne font point de mention ; & que l'un de ces monstrueux oiseaux s'étant assis sur son dos avoit enfoncé ses grifes dans sa chair. Elle s'éleva se me semble, plus de cent coudées hors de l'eau avec un bruit si terrible, qu'il approchoit de nos tonnerres.

La secousse m'enfonça dans l'eau, & le bouleversement d'esprit où j'étois réduit, fit que ie ne puis dire ce qui se passa en ce rencontre. Mes doigts crochus furent cause que ie ne quittay point ma planche. Etant un peu rentré en moy-même, ie vis encore la bête qui sifflait & qui jettoit de l'eau par tant de pâes, ou de têtes : que j'en distinguois plus de cent, qui avoient à peu près la figure de nos grosses araignées du Portugal. Le poisson enfin entra dans la mer ; les oiseaux qui me poursuivoient s'étoient retirez, & la conclusion de toutes ces catastrophes fut, que ie restay seul au milieu des eaux sans pouvoir distinguer autre chose que les quatre maistresses parties du monde, à la faveur d'un agréable Soleil, qui étoit le seul spectateur de

cette

ette tragedie. On auroit veu alors un
auvre homme exposé à la mercy des
ades, sans autre secours que d'un mor-
eau de bois, & sans autre pensée que
elle du tems auquel il acheveroit de
mourir. On auroit veu un languissant
ecru de tant de fatigues & d'eau salée,
u'il falloit sans cesse avaler; qu'on ne
croiroit iamais qu'un homme fût capa-
le d'en tant souffrir. Enfin on auroit
eu un homme, nonobstant tant de pei-
es, d'un esprit fort rassis, soumis à la vo-
onté de Dieu & resigné parfaite-
ment à ses ordres. Bien que tous les
maux m'accablassent, & que ie ne visse
aucune apparence d'échapper, j'esperois
oujours, & ie ne pouvois me persuader
que ie deusse mourir dans cet amas de
morts qui m'environnoient. Je me sou-
ins de mes fruits, & i'en mangeay deux
vec appetit & courage. Apres les a-
oir mangez, ie me sentis tout abbatu de
sommeil, & ie fus obligé de me renuerter
ur ma planche la face contre le ciel pour
être en quelque façon hors du danger
d'être suffoqué des eaux. Voila l'état au;

48 TERRE AVSTRALE

quel ie fermay les yeux, & ie ne fais
tems que ie demeuray en cette posture
le m'éveillay excité, à ce que ie pense, par
les rayons qu'un Soleil fort éclatant dar
doit sur mon visage: & ie trouvoy que i'é
tois poussé d'un vent de Nordouëst avec
beaucoup de vitesse, bien que sans agi
tation considerable de la mer. Je sen
tis mon cœur si gay en mon réveil, &
mon esprit dans une si douce affiette:
que ie ne pûs m'empêcher de chanter &
d'entonner le Pseaume *Dominus illumina
tio mea & salus mea*, que ie chantay tout
du long avec un contentement interieur
qui faisoit que ie mêlois mes larmes de
ioye avec les eaux de la mer. Je m'esti
mois heureux d'être tout à mon Dieu, &
de ne dépendre que de sa providence.
L'employay pres de trois heures en cer
te meditation, avec un plaisir qui sur
passoit toutes les recreations que j'avois
iamais eües: apres quoi ie me trouvoy af
sez proche d'une terre, où le vent me
poussa sans de particulieres incommodi
tez. Mes doigts crochus étoient si collez
à ma planche qu'il me fût préque impos
sible

de les detacher pour monter sur la
e. Mes habits étoient si pesants de
u salée dont ils étoient penetrez : que
ois peine à les porter. Le grand
s que j'avois été agité & boulever-
oint aux eaux que j'avois avallées
it tellement chargé ma teste que ie
pouvois presque me soustenir. L'étois
nme un homme que l'excés du vin,
plusieurs tours ont étourdi & rendu
apable de faire un pas à propos. Toué
que ie pûs faire, fut de me trainer
uatre pas du bord, & de me coucher,
endant de la conduite de Dieu tout ce
elle avoit ordonné de sa pauvre Crea-
e. Je m'endormis aussi tôt : & mon sô-
eil, qui fut autant que ie pûs conter, de
. heures entieres, rétablit en quelque
aniere mon cerveau, & dessecha
es habits, que ie frotay pour les rendre
oins incommodés. Je me souvins que
vois encore un fruit de ceux dont j'ay
arlé, & l'ayant mangé, ie connus que ma
ibleffe n'étoit causée que d'un deffaut
e nourriture. J'avançay donc dans l'Is-
pour rencontrer quelque chose : &

50 TERRE AVSTRALE

apres deux cens pas, ou environ, ie trou-
vay plusieurs arbres, mais ie n'ap-
peus aucun fruit : soit qu'en effet ils
fussent privez, soit que la foiblesse
de ma veuë soit alterée m'empêchât de l'
voir. Je me prosternay la face contre
terre, & poussay ces mots du fond
de mon cœur. *Ab Seigneur, avez vous vou-
lu me conserver au milieu de tant de peril
sur les eaux, & me mettre sur la terre pour
y mourir de faim ! Seigneur, vôtre-volonté
soit faite, je mourray avec plaisir, pourveu
que je meurs selon vos ordres.* A peine
eus-je achevé ma priere, que me tour-
nant pour voir, où ie pourrois me cou-
cher & attendre la fin de ma chetive vie,
je vis deux fruits qui étoient couverts
de quelques feuilles. Je les pris comme
un present du ciel, & une marque as-
surée que Dieu ne vouloit pas que ie pe-
rissse. Apres en avoir mangé un, ie sentis
une certaine force qui m'accouragea d'a-
vancer chemin, & de considerer le lieu
où ie pouvois être, qui étoit environ au
trente cinquieme degré Australe. Je
voyois plusieurs signes qui me faisoient
croire

ire que la terre ferme n'étoit pas
ucoup éloignée : l'eau se trouvoit
douce, les vents souffloient du côté
ud, & ie les remarquois fort entre-
ppez : ie sentoie certaines vapeurs
aordinaies; en un mot, ie me fluttois
ie voyois quelque apparence de
s. A force d'avancer ie trouuay un
re chargé de gros fruits dont les
nches étoient abbaissées iusqu'à ter-
a place étoit tapissée d'un coloris de
erses fleurs tres belles & d'une sen-
r tres agreable. Aussi tôt que i'eus
ngé de ces fruits, ie tombay dans un
and assoupissement. Je dormois, ou
tôt j'étois abbatu de telle sorte, que
percevois & connoissois tout ce qui
passoit aux environs, sans en pouvoir
ce émeu ni touché.

L'oüis d'abord plusieurs voix con-
fes, qui me causoient un ie ne fais
el divertissement. Je vis en après
pt bêtes de la grosseur & de la
uleur de nos gros ours, à la reserve
ue chaque patte me paroissoit aussi
rosse que toute la bête. Il me sembloit

qu'elles s'approchoient de moy, & qu'elles se retiroient : ce se fit à diverses reprises. Enfin elles commencerent tout de bon à me devorer, & j'étois déjà tout en sang: lors que deux gros oyseaux de la forme de ceux dont j'ay parlé, vinrent fondre sur la place, & les obligerent à fuir dans des trouvoisins. Ces nouveaux venus firent de longues poursuites pour les attraper. Mais comme ils n'avançoient rien ils vinrent à moy; & apres quelque coups de grifes, l'un m'empoigna de ses deux serres & m'enleva. La ceinture de plusieurs doubles, dont j'étois ceint par le milieu du corps, me sauva la vie parce qu'elle empêcha que ie ne fusse percé jusqu'aux entrailles. Le sentiment m'étant revenu je souffris des peines difficiles à expliquer.

Après un assez long chemin ces animaux se posèrent sur un rocher: où mon porteur se déchargea pour charger son compagnon, qui m'empoigna à peu pres comme l'autre. La douleur qu'il me causa m'étant enfin insupportable, & me portant

nt dans une espee de furie , je me jet-
y brusquement à son col, & ie trouva
ez de forces dans mon desespoir pour
y arracher les yeux à belles dents, Son
euglement l'obligea à tomber dans
au , & à penser plutôt à me laisser,
a me ferrer davantage, & j'eus la liberté
me mettre sur son dos. Son cōpagnon
i avoit pris le devant pour fendre
ir, s'étant avisé que l'autre ne suivoit
s: & nous ayant veu sur l'eau, rebroussa
emin, & fōdit sur moy avec une impe-
osité incroyable. Il se percha sur mes
aules, & me lança des coups qui de-
ient être tous mortels, s'ils avoient
contré. J'avois touïours gardé un pe-
poignard à ma ceinture, que j'enfon-
y dans son ventre à force de sonder &
pousser. Car c'est chose étonnante
e ces oyseaux sont presque impenetra-
es, comme nous verrons ensuite : &
pourroit les comparer à nos tortuës
ause des deux écailles qui les environ-
nt & qui les deffendent. Pendant que
combattois contre ce second ennemi,
ptemier se glissa de dessous mes cuif-

ses & me quitta : cela fit que ie m'attachay si fortement à l'une des pattes de celui cy, que bien qu'il m'élevât fort haut, ie tins ferme de peur de perir. Il crioit terriblement, comme un animal qu'on assomme : apres s'être fort élevé il se precipitoit dans la mer : & à la faveur de cet élément, j'eus la liberté de me ieter à son col, & ensuite de monter sur son dos. Il hurloit en perdant son sang, & il me tourmentoit avec autant d'adresse, que plusieurs hommes de grand iugement l'auroient pû faire, ou pour me noyer ou du moins pour me contraindre à l'abandonner.

Il virevoltoit, voltrigeoit & se contournoit pour me secouër. Je n'avois alors autre pensée que de me tenir ferme pour empêcher l'effet de ses efforts : parce que ma planche étant perdue, qui étoit mon seul appuy & ma seule garde, ie ne voyois point de milieu entre perir & le quitter. Enfin il s'arrêta sur l'eau sans autre mouvement que celui d'un bœuf égorgé qui se meurt, confessant par son repos qu'il étoit vaincu. Ayant donc

donc quelque loisir de respirer , & de
écir mes playes, je ne seus distinguer nul-
le partie en tout mon corps, qui ne fût
marquée de quelque coup & couverte
de sang. Mes habits furent tous déchirez
sans qu'il m'en restât aucune piece. L'eau
de la mer bien que fort douce en cet en-
droit, avoit encore assez de sel pour me
causer des douleurs qui firent que je per-
dis tout sentiment.

Le sùs quelque tems après que quel-
ques Gardes de la mer virent vne partie
de ce combat ; & que quatre se détache-
rent sur vne petite chaloupe pour venir
reconître qui l'étois. Ils me cru-
rent sans vie, & me tirèrent dans leur ba-
teau, comme vn mort qui avoit expiré
dans sa victoire. Aussi tôt qu'ils recon-
nurent du mouvement en mon cœur, ils
mirent dans ma bouche, dans mon nez,
dans mes oreilles & dans les fondements
vne liqueur qui me fit bien tost ouvrir
les yeux, & voir mes bien faiseurs. Ils
me firent boire vne sorte d'eau qui me
dóna même en la beuvât de nouvelles for-
ces, & qui me réjouit le cœur. Ils me la-

verent le corps d'une eau odoriferante, ils oignirent mes playes, & les banderent fort proprement. M'ayant mis hors de danger, ils poursuivirent mes ennemis: & ayât tiré le dernier dâs le bateau ils le mirent à mes pieds. L'autre avoit encore du mouvement: & côme je leur eus expliqué par signes que je luy avois arraché les yeux, ils le poursuivirent, l'assommerent & le tirerent sur l'autre avec des marques de conjossances difficiles à expliquer. Ils retournerent à terre, d'où nous étions éloignez à peu près de trois heures: où étant, & m'ayant mis sur le bord, ils apporterent les deux oyseaux à mes pieds avec vne espee de titre en leur langue, qui portoit, *victoire miraculeuse du vainqueur.*

CHAPITRE IV.

Description de la terre Australe,

S'il est chose qui doit faire connêtre & admirer la divine providence, c'est l'histoire

l'histoire que je viens de décrire, où on aura peine à distinguer vn trait qui ne serve au dessein qu'elle avoit de me conduire en ce pays. Il falloit que la quantité des naufrages m'accoûtumassent à les pouvoir soutenir: les deux sexes m'étoient nécessaires sous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la suite; il falloit que je fusse tout nud, ou j'aurois été reconnu d'abord & assommé. Sans ce combat qui me signala & qui me mit en reputation, j'aurois été obligé de subir vn examen fort rigoureux, suivy de ma perte. En vn mot, plus on considerera toutes les circonstances de ce voyage & de mes perils, plus on y verra éclatter la conduite de Dieu, qui fait disposer de ses creatures pour les faire arriver infailliblement au but qu'elle s'est proposée, bien que par des chemins qui paroissent contraires.

La coûtume est entre ces hommes pour souffrir quelqu'un dans vn quartier, de savoir sa naissance, son pays, & son humeur: mais le combat qu'ils admiroient, fit que sans aucune enquête, je

58 TERRE AVSTRALE

fus admis dans le quartier voisin, & qu'un chacun me vint baiser les mains & les parties. Ils vouloient aussi m'élever sur leurs têtes, qui est la grande marque de la haute estime qu'ils font d'une personne : mais comme on connut que cela ne se pouvoit faire, sans m'incommoder, on omit cette ceremonie. Ma reception étant faite, ceux qui m'avoient découvert & soulagé, me porterent dans leur maison du Heb qu'on pourroit rendre en nôtre langue maison d'éducation. On avoit pourveu à ma place & à ma nourriture : avec un soin, une diligence & une honnêteté qui surpassent la civilité des plus spirituels Europeens. A peine fus-je arrivé, que deux cens jeunes Australiens me vinrent saluer d'une façon gaye & obligeante. Comme je me trouvoy mieux, la démengeaison que j'avois de parler, me fit souvenir de certains mots, que j'avois retenus de Congo, *rim lem* : c'est à dire, *je suis vôtre serviteur*, qu'ils entendirent comme si la force de parler m'étoit revenue, & comme si j'avois dit, *je suis du pays superieur*.
Cela

Cela fit qu'ils s'écrierent avec des signes de joye, *le clé, le clé, nôtre frere, nôtre frere.* On me presenta deux fruits d'un rouge d'écarlate entre-mêlé d'azur, j'en mangeay vn qui me rejoüit en me fortifiant. On me donna ensuite vne espee de bouise jaunâtre, qui tenoit environ vn bon verre, que je beus avec vn plaisir que je n'avois pas encore experimenté. L'étois en ce pays & entre ces nouveaux visages comme vn homme tombé des nuës : & j'avois peine à croire que je visse veritablement ce que je voyois. Je disois quelquefois en moy même que j'étois peut-être ou mort, ou du moins aliené d'esprit : & quand je prouvois par plusieurs raisons, que je vivois assurement, & que j'avois le sens bon ; je ne pouvois me persuader que je fusse en la même terre, ni avec des hommes de même nature qu'en Europe. Je fus guery & dispos en quinze jours : & j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres & m'expliquer. Voicy donc autant exactement que je l'ay pû comprendre par plusieurs relations;

60 TERRE AVSTRALE

& que je le puis décrire selon les meridiens de Ptolomée les limites de la terre Australe.

Elle commence au 340. meridien vers le cinquante deuzième degré d'élevation australe : & elle avance du côté de la Ligne en 40. meridiens jusques au 40. degré : toute cette terre se nomme Huff. La terre continuë dans cette elevation environ quinze degrez & on l'appellë Hubc. Depuis le 15. meridien la mer gagne & enfonce petit à petit en 25. meridiës jusques au 51. degré : & toute cette côte qui est occidentale s'appelle Hump. La mer fait là vn golphe fort considerable qu'on appelle Slab. La terre repouffe ensuite vers la Ligne, & en quatre meridiens, elle avance jusques au 42. degré & demi, & cette côte orientale se nomme Hued. La terre continuë dans cette elevation environ 36. meridiens, & on l'appelle Huod. Apres cette longue étendue de terre, la mer regagne & avance jusques au 49. degré en trois meridiens : & puis ayant fait vne espece de demi cercle en cinq meridiens, la terre

retourne

retourne & pousse jusques au trentième degré en six meridiens. La côte qui est sur l'occident, se nomme Hug : le fond du golphe Pug, & l'autre côte Pur. La terre continuë environ 34. meridiens presque dans la même élévation & c'est le pays de Sub. Apres quoy la mer s'enfle, & étant se semble devenuë plus puissante qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entierement sur la terre, & enfonce à peu près jusques au pole, la terre cedant peu à peu jusques au 160. meridien. On trouve sur cette côte les pays de Sug, Pulg, Mulg. Vers le 54. degré d'élévation on voit l'emboucheure du fleuve Sulm qui fait vn golphe fort considerable. C'est sur les bords de ce fleuve que demeure vn peuple qui approche fort des Europeens, & qui vit sous l'obeyssance de plusieurs Roys.

Voila ce que j'ay pû savoir de certain, des côtes de la terre Australe qui regarde la Ligne. Pour ses limites qui sont vers le pole, ce sont de prodigieuses montagnes beaucoup plus hautes & inaccessibles que les Pyrenées qui separent la

62 TERRE AVSTRALE

France de l'Espagne. On les nomme Iuads, & elles commencent vers le cinquantième degré, enfonçant insensiblement pendant soixante cinq meridiens iusques au soixantième degré : & puis remontant iusqu'au 48. & retournant ensuite iusqu'au cinquante-cinquième degré: apres quoy elles avancent iusques au 43. & se terminent en la mer.

Aux pieds de ces montagnes on distingue les pays suivans : le Curs qui s'étend depuis la montagne iusques au Huff: le Curs suit & puis le Gurs, le Durs, le Iurs, & le Sur qui se termine à la mer. Dans le milieu du pays entre les montagnes & les côtes Australes, on trouve le Hum, le Sum, le Burd, le Purd, le Rurs, le Furs, le Iurs & le Pulg qui aboutit à la mer. Somme de tous ces pays 27. terres tres considerables qui contiennent environ trois milles lieues de longueur & quatre à cinq cens de largeur.

La vallée qui est au delà des montagnes est quelquefois de 20. degrez de largeur, & quelquefois de dix seulement. Elle est partagée par deux fleuves fort étendus.

endus en leurs emboucheures, dont vn coule vers l'occident & s'appelle Sulms, & l'autre contre l'orient qui se nomme Sulm. La longueur de ce pays est environ de huit cens lieues, & sa largeur de six cens en certains endroits & communément de trois cens. Toute cette vaste terre se nomme Fund: & elle est sujette à douze ou treze Souverains qui se font ordinairement de cruelles guerres les vns contre les autres, & qui ne cherchent que les moyens de fondre dans les pays Australes.

Ce qui passe toute admiration, c'est que toute la terre Australe est sans montagne: & j'ay appris de tres bonne part que les Australiens les avoient toutes applanies. Il faut ajoûter à ce miracle de l'art ou de la nature, l'uniformité admirable de langues, de coûtumes, de bâtimens, & de culture de la terre qui se rencontre en ce grand pays. C'est assez d'en connoître vn quartier pour porter jugement de tous les autres. Ce qui provient du naturel de tous les particuliers qui sont nais avec cette inclination de ne

vouloir absolument rien plus que les autres ; & s'il arrivoit que quelqu'un eut quelque chose qui ne fut pas commun, il luy seroit impossible de s'en servir.

On conte quinze mille sezains dans cette prodigieuse étendue de pays. Chaque sezain contient seize quartiers sans conter le Hab & les quatre Hebs. On trouve vingt cinq maisons dans chaque quartier, & chaque maison a quatre separations, qui contiennent chacune quatre hommes. Il y a consequemment quatre cens maisons dans chaque sezain, & six mille quatre cens personnes : lesquels multipliant par quinze mille sezains, on trouvera le conte de tous les habitans de la terre Australe qui sont environ quatre vingt & seize millions, sans conter toute la ieunesse & tous les maîtres qui sont dans les Hebs qui font au moins en chacun huit cens personnes. Ainsi se trouvat soixante mille Hebs dans quinze mille sezains, on y conte quarante huit millions ou environ tant de jeunes gens que de maîtres qui les enseignent.

La grande maison du sezain qu'ils appellent

pellent Hab, c'est à dire, maison d'elevation est toute bâtie de pierres diaphanes & transparentes, que nous pourrions comparer à nôtre plus fin chrystal de roche : pourveu que nous y ajoutions certaines figures naturelles inestimables de bleu, de rouge, de verd & de jaune doré, qu'il renferme avec un mélange qui forme tantost des personnes humaines, tantost des paysages : quelquefois des soleils, & d'autrefois d'autres figures d'une vivacité, qu'on ne sauroit croire, quand je pourrois l'expliquer. Tout le bâtiment est sans aucun autre artifice, que de la taille tres polie de cette pierre, avec des reposoirs tout à l'entour, & seize grandes tables d'un rouge qui surpasse nôtre pourpre.

Il a quatre entrées fort considerables qui repondent aux quatre grands chemins sur lesquels il est situé. Tout le dehors est par degrez, d'une invention d'autant plus rare qu'elle paroît moins. On y peut monter jusques au sommet par mille degrez, apres lesquels on est sur vne espece de plateforme qui peut conte

nir aisément quarante personnes. Le pavé de cette superbe maison n'est pas beaucoup éloigné de nôtre laspe, pourveu que nous y concevions des couleurs plus vives, avec des veines d'un riche bleu & d'un jaune qui surpasse l'éclat de l'or. Personne n'y fait sa demeure ordinaire, mais chaque quartier doit par tour garnir tous les jours sa table pour douze personnes, afin que les passants y trouvent leur subsistance sans aucune difficulté. Elle est située au milieu du sezain; & elle a environ cent pas de diametre, & trois cents & treze pas de circuit.

La maison des quatre quartiers qu'ils appellent Heb, c'est à dire, maison d'éducation, est toute bâtie de la matiere dont le pavé du Hab est composé: à la réserve du dessus qui est de pierres transparentes pour l'éclairer & lui communiquer le jour. Le pavé a quelque rapport à nôtre marbre blanc, mais il est mêlé de plusieurs traces d'un rouge & d'un verd tres précieux. Ce beau bâtiment est partagé en quatre quartiers par deux murs croisez qui font comme qua-

de demi-diametres. Il est placé sur la
croisée des quatre quartiers ; il a cin-
quante pas de Diametre & environ cent
cinquante trois pas de circuit, le pas fai-
sant cinq pieds & demy à 13. poulces roy-
aux le pié. Chaque separation est destinée
à la jeunesse du quartier qu'elle regarde :
& il y a au moins deux cens jeunes
hommes, qu'on élève avec un grand soin,
& avec les meres des petits, depuis qu'ils
ont conceu jusques à deux ans a-
pres la naissance de leurs fruits. Ce nom-
bre est divisé en cinq bandes : la premie-
re est occupée à se perfectionner aux
principes ; & elle a six Maîtres. La se-
conde est de ceux à qui on expose les
raisonnements communs des choses na-
turelles, & ils ont quatre Maîtres. La
troisieme de ceux à qui on permet de rai-
sonner, & ils ont deux Maîtres. La qua-
trieme de ceux qui peuvent opposer, &
ils ont un Maître ; la cinquieme de ceux
qui attendent d'être Lieutenants, c'est à
dire, de prendre la place d'un frere qui
se retire de ce monde, comme je dois
l'expliquer,

68 TERRE AVSTRALE.

La nourriture de tout ce peuple se tire de tous les particuliers de chaque quartier: qui portent regulierement lors qu'ils viennent à la conference du matin, ce qui est necessaire pour l'entretien de cette nombreuse famille.

Les maisons communes qu'ils nomment *Hiebs*, c'est à dire, demeures d'hommes, sont vingt cinq en chaque quartier, chacune de vingt cinq pas de diametre & de quatre vingt pas ou environ de circuit. Elles sont partagées comme les Hebs par deux maîtresses murailles, qui font quatre separations qui aboutissent chacune à un departement; elles sont toutes bâties du marbre blanc du pavé des Hebs, exceptées les lieux des fenêtres qui sont du Chrystal des Habs pour donner du jour. Chaque separation est habitée par quatre personnes qu'ils nomment *clé* que nous rendrions en nôtre langue *freres*. On ne voit rien dans ces bâtimens que quatre repositoires qui servent à leur repos, & sept ou huit formes de sieges.

Les departements qu'ils appellent
bueds

Luids, sont environ de trois cens pas de circuit, & de soixante & quinze de diametre. La figure en est parfaitement quarrée, & ils se partagent en douze belles allées, dont chacune fait le tour du département avec vne place quarrée au milieu, de six pas de diametre.

Les trois premiers & plus grãds rangs sont garnis d'arbres de cinq à cinq pas, qui portent des fruits qu'ils estiment moins delicats. Ils sont gros comme nos calebasses du Portugal, de sept ou huit poulces de diametre. La chair en est rouge comme celle des calvilles, & d'vn gout qui surpasse celui de nos viandes les plus delicates, mélé du jus d'orange le plus pur & le plus détaché d'amertume. Vn seul fruit est capable de rassasier quatre hommes, quand ils seroient grands mangeurs. Les cinq qui suivent sont plantées de petits arbres qui portent de petites bourses d'vn jaune charmant, remplies d'vn jus tres substantiel pour rafraichir, desalterer & réjouir. Le contenu d'vne bourse suffit pour étancher la soif, & l'ordinaire est d'en

vuidier trois en chaque repas.

Les quatre derniers rangs sont remplis de moindres aibriffeaux qui portent vn fruit de la grosseur des pommes renettes, d'vne couleur plus éclatante que nôtre pourpre, d'vn odeur charmante, & d'vn goût incomparable dans l'Europe. Sa propriété est d'exciter le sommeil à proportion qu'on en mange: aussi est ce la coûtume de n'en manger que le soir, & en mangeant vn, on est excité à dormir pour trois heures.

Ils creusent en chaque allée deux rayes d'vne mediocre profondeur, dans lesquelles ils entretiennent des racines qui produisent de trois sortes de fruits, dont les vns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux melons; les autres sont gros comme les bons chrétiens: mais d'vn bleu merveilleux; & les troisièmes approchent des petites courges d'Espagne. Mais la couleur & le gout en sont entierement differents.

Voila ce qui est également en vsage en toutes les parties de ce vaste pays, pour la sustentation des hommes. Ils
n'ont

ont ni four, ni marmite pour cuire aucune viande, ils ne sauent ce que c'est que cuisine & cuisenier. Leurs fruits les contentent avec des avantages si puissants qu'ils satisfont pleinement leurs vœux, sans offencer ou bleffer en façon quelconque leurs estomachs : & avec une plene vigueur qu'ils causent sans les charger, & sans leur causer aucune indigestion. Ce qui provient de ce qu'étant parfaitement cuis, ils n'ont nul reste de verdure.

On ne voit qu'un arbre dans le quartier du milieu qui est plus haut que les autres, & d'un fruit de la grosseur de nos olives : mais d'une couleur rougeâtre, on le nomme Balf, ou, arbre de Beauté. Si on en mange quatre, on devient gay par excès : en mangeant six, on s'endort pour 24. heures: Mais si on passe outre, on s'endort d'un dormir qui n'a point de reveil. Et ce dormir est précédé de tant de gayeté & de réjouissance : qu'à les voir, bien loin de juger qu'ils vont mourir, on diroit qu'ils vont jouir du plus grand bonheur du monde.

Ce n'est que rarement qu'ils chantent pendant leur vie , & jamais ils ne dansent : mais ce fruit les fait chanter & sauter jusqu'au tombeau.

Je ne dois pas omettre que tous les arbres dont j'ay parlé ont cet avantage qu'ils sont chargez en tout tems de fruits meurs , de fruits meurissans , de fleurs & de boutons. Nous avons un crayon de cette incomparable benediction en nos orangers : mais avec cette difference que les rigueurs de nos Hyvers, & les ardeurs de nos E'tez les alterent beaucoup ; au lieu qu'en ce pays , il est tres-difficile d'y pouvoir remarquer aucune distinction.

De ce que j'ai dit , il est aisé de juger que ce grand pays est plat , sans forêts, sans marais , sans desert , & également habité par tout. Il est cependant facile de concevoir qu'il a de la pente contre la Ligne, & qu'on monte insensiblement du côté du Pole: mais la montée en quatre & cinq cens lieuës n'en fait qu'environ trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des monts
luads:

ads : & les Australiens savent si adroitement les conduire qu'elles environnent tous les feizains, tous les quartiers, tous les départemens : & ils la font entrer dedans, quand & comme il leur vient ; ce qui contribué beaucoup à la fertilité de la terre.

La pente susexpliquée de cette terre australe ne se voit pas seulement au regard du Continent : mais encore dans la mer qui est si basse l'espace de plus de trois lieües, qu'à peine peut elle porter un bateau. Elle n'a pas sur les bords une profondeur, & apres vne pente, elle ne fait pas vn pié, & ainsi à proportion. De là suit qu'à la reserve de quelques veines qui ne sont connües qu'à ceux du pays, il est impossible d'approcher de cette terre du côté de la mer.

Cette même pente fait que toute cette prodigieuse terre est directement tournée au Soleil, pour en recevoir les influences avec tant d'avantage, qu'elle est presque par tout également fertile. On diroit facilement que les montagnes qui sont opposées à son Pole, n'ont été

74 TERRE AVSTRALE

élevées de la nature que pour la mettre à couvert de ses rigueurs, & pour lui donner toutes les eaux nécessaires & utiles à son abondance. Davantage ces affreux boulevards servent à arrêter les rayons du Soleil & à les réfléchir contre les extrémités de ce pays : C'est de là que provient ce bonheur incomparable, duquel les Septentrionaux sont privés, de n'avoir aucun excès de froidure en Hyver, ni trop de chaleur en Eté ou plutôt de n'avoir jamais ny Eté, ny Hyver.

Je ne doute pas que cette proposition ne doive surprendre les Geographes, qui ayant divisé la terre en deux parties égales par la Ligne, qu'ils nomment Equinoxiale : mettent autant de chaleur & de froid d'un côté que de l'autre, fondez sur ce principe que l'Hyver consiste en l'éloignement du Soleil, & l'Eté en ses approches.

Il y en a cependant qui ont corrigé cette erreur, & qui sans connoissance de la terre Australe, ont remarqué que si cette proposition avoit lieu : il faudroit que

de la Guinée, les Abyssins, & les Mo-
ques receussent toujourns beaucoup
de chaleur que le Portugal & l'Ita-
lie, parce que le Soleil n'en est jamais
si éloigné. Ce qui est contraire aux
experiences de tous ceux qui ont voya-
gé & demeuré en ces quartiers: qui as-
surent que le tems des chaleurs est au-
tant celui de la Canicule, & que les
grands froids sont plus ordinaires aux
montagnes du Verseau & des Poissons, qu'en
celles du Capricorne, bien que le Soleil
est alors plus éloigné. Il faut donc être
assuré que l'Eté est par toute la terre en
le même tems, & que l'Hyver est vniuer-
sellement par tout, bien qu'avec vne
grande difference, selon les différentes
situations des pays. Les approches du
Soleil y contribuent si peu, que si on y
prend garde, on sera obligé de conclu-
re qu'au tems même qu'il est plus pro-
che, on experimente qu'il est moins
chaud, que lors qu'il est plus éloigné.
On fait dans l'Europe que les chaleurs
de May & de Juin, ne ressemblent pas
celles de Juillet & d'Aoust: Les ar-

deurs de ces deux derniers mois le print
vent sans aucune contestation. On e
souvent gelé en Juin, lors que le Sole
est en sa plus grande élévation, & on e
rôti en Juillet quand il se retire. Il fa
donc autre chose que sa presence pou
être échauffé: & il arrive souvent, qu'e
son absence, la chaleur est plus grand
à savoir la nuit, qu'en sa presence. Quâ
le Soleil nous brûle, c'est à cause de l
compagnie où il se retrouve, & c'e
pour la même raison qu'il nous gele.

De ces principes evidents, il est ai
de conclurre de la situation de la terre
Australe. Au temps que le Soleil s'ap
proche de l'Europe, les étoiles arder
tes, qui l'accompagnent alors font qu
nous cause vne excessive chaleur; &
comme c'est en ce tems, qu'il s'éloign
de la terre Australe, son éloignement
diminuë son excez, & il n'échauffe qu'a
vec mediocrité. Au temps qu'il se reti
re de l'Europe, il se separe de ses com
pagnies brûlantes, d'où suit vn rigou
reux Hyver. Mais comme il s'approche
de la terre Australe, sa presence empê
ch

de la rigueur du froid : & son éloignement des signes ardents est cause que la chaleur est fort tempérée. En Eté, le soleil est trop éloigné pour la rôrir, & en Hyver, il est assez proche, pour échauffer suffisamment la terre afin de faire meurir les fruits. Cette disposition cause une espece d'Eté perpetuelle en ce pays, & fait que tout s'y perfectionne en tout temps : Bien qu'à la verité on experimente vers les mois de Juillet & d'Aoust vn air plus dessechant, & aux mois de Ianvier & de Fevrier, des fraicheurs plus considerables, & plus de diversité à meurir.

On ne fait ce que c'est que la pluye du ciel en ces quartiers, non plus qu'en Afrique : Les tonnerres ne s'y rencontrent jamais, & c'est fort rarement qu'on y voit quelques legeres nuées. On n'y voit ny mouches, ny chenilles, ny aucun insect, ils ne savent ce que c'est qu'araignée, que serpents & qu'autres bêtes venimeuses. En vn mot c'est vn pays de benediction qui contenant toutes les raretez & toutes les delicatesses.

78 TERRE AVSTRALE
ses imaginables, est exempt de toutes les
incommoditez qui nous environnent.

CHAPITRE V.

*De la constitution des Australiens &
de leurs Coûtumes.*

TOUS les Australiens ont les deux
sexes : & s'il arrive qu'un enfant
naisse avec un seul, ils l'etouffent com-
me un monstre. Leurs corps sont fer-
mes, dispos & fort actifs : d'une cou-
leur qui tire plus sur le rouge que sur le
vermeil : de la hauteur de huit pieds à l'or-
dinaire ; d'un visage mediocrement long,
d'un front large, avec des yeux à fleur
de tête : d'une bouche tres petite en-
vironnée de levres plus rouges que le
coral : d'un nez plus rond que long : d'u-
ne barbe & d'une chevelure touïours
noires, & qu'ils ne coupent jamais, par-
ce qu'elles croissent tres peu : d'un men-
ton fendu & recourbé : d'un cou delié,
avec des épaules grosses & elevées : des
tétou

ons ronds & evidens plus vermeils
 e rouges : leurs bras sont nerveux :
 leurs mains larges & longues à six doigts :
 poitrine fort élevée : le ventre plat :
 qui ne paroît que peu en leur grossef-
 : les hanches hautes : les cuisses lar-
 es , & les jambes longues avec les
 ieds à six doigts. Il s'en trouve en plu-
 eurs endroits qui portent sur les han-
 ches une espece de bras, menus à la veri-
 é : mais de la longueur des autres, qu'ils
 tendent à leur volonté, & avec lesquels
 ils serrent plus fortement qu'avec les or-
 dinaires.

La nudité de tout le corps leur est si
 naturel : qu'ils ne peuvent souffrir qu'on
 parle de les couvrir, sans se declarer en-
 nemy de la nature & contraire à la rai-
 son.

Ils sont obligez de presenter au moins
 un enfant au Heb : mais ils les produi-
 sent d'une façon si secreete, que c'est un
 crime entre eux de parler *de conjonction*
 de l'un avec l'autre à cet effet : & jamais
 je n'ay pu connétre comme la genera-
 tion s'y fait. Ils s'aiment tous d'un a-

80 TERRE AVSTRALE

mour cordial, & l'amour est égal pour tous. Je puis assurez qu'en trente ans qu'il y a que je suis parmi eux, je n'y ay remarqué ni querelle, ni difficulté telle qu'elle soit. Ils ne savent ce que veut dire le mien & le tien : tout est commun entre eux, avec une sincerité si entiere: que l'homme & la femme n'en peuvent avoir une plus parfaite parmi les Européens:

J'ay toujours été assez libre à dire mes sentiments : mais je le fus trop à expliquer plusieurs de mes étonnements, tantost à un frere & tantost à un autre : jusqu'à vouloir appuyer par raison les propositions que je tenois. Je parlois de leur nudité avec certains termes d'aversion ; je voulus caresser quelque frere, & l'exciter à ce que nous appellons plaisir. Je demandois avec un certain empressement, où étoient les peres des enfants qui venoient au monde : & je disois que je ne pouvois goûter le silence qu'on en faisoit. Ces discours & quelques semblables ne tarderent pas à me mettre en horreur entre les Australiens : & plusieurs

ficurs ayant conclu que j'étois un demi homme, disoient hautement qu'il falloit se defaire de moy. Ce qui seroit arrivé s'as l'assistâce & les bons avis d'un venerable viellard, Maître du troisième ordre d'as le Heb nommé *Suains*. l'ay feu que ce digne homme deffendit plusieurs fois ma cause aux Assemblées du Hab, parce qu'il avoit été tèmeoin oculaire du combat que j'ai décrit. Comme il vid que ie continuois en mes discours qui scandalisoient les freres, il me prit un iour en particulier & me dit d'un accent fort grave. *On ne doute plus que tu ne sois des monstres; ton esprit malin, & tes mauvaises parolles t'ont fait connétre, & detester des nôtres. Nous n'avons jamais veu un inventeur de crimes côme toy. On pense il y a long-tems, à se deffaire de toy: & n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été détruit peu de tems apres ton arrivée. Dis moy avec franchise si tu peux, qui tu es, & comment tu es venu icy.* L'epouvante que ces parolles me causerent, jointe à l'obligation que ie lui avois, fit que ie lui racontay ingenuément mon pays, & les avan-

tures qui m'avoient conduits en ces quartiers.

Le viellard témoignant avoir pitié de moi, m'assura que si ie pouvois être retenu en mes discours & en mes actions, on oublieroit le passé. Il âiouta qu'il vivroit encore deux ans pour me supporter, & que comme son lieutenant étoit ieune, il me choisiroit en sa place. *Je fais bien, dit-il, qu'étant arrivé dans un pays où tu vois plusieurs choses contraires à celles qu'on pratique au tien, tu as quelque raison d'être surpris & étonné. Mais comme c'est une coutume inviolable parmi nous de ne souffrir aucun demi homme, & que nous les reconnoissons par le sexe & par les actions : bien que tes deux sexes te sauvent, tes façons de faire te condamnent : & il faut que tu les corrige pour prolonger ta vie. Il n'est qu'un expedient que je te propose pour ta consolation, & que tu peux garder sans crainte : qui est que tu viennes avec liberté me découvrir tes doutes, & ie te donneray toute la satisfaction que tu pourras souhaiter : pourveu que tu sois discret, & que tu ne provoques plus les freres à te*

à te vouloir détruire. Je lui promis vne fidelité inviolable: ie m'engageay d'être tout sien, & lui protestay d'être sur mes gardes pour ne choquer iamais personne. Il accepta toutes mes propositions, & dit, qu'il me feroit mere autant de tems qu'il pourroit me supporter. *Sus donc pour commencer la candeur de nos entretiens, poursuivit il, tu sauras qu'ayant veu ton cōbat, je n'ay pû qu'à peine être persuadé que tu fusses des demi hommes, 1. parce que je connus que tu avois beaucoup de cœur. 2. Je te vis sans les pieces qui les couvrent. 3. Je vis que tu avois toutes les marques d'un homme entier. 4. L'apperceus un front large & un visage des nôtres. 5. Et j'ay ensuite remarqué que tu raisonnois en plusieurs choses. Ces raisons t'ont conservé, depuis que tu as découvert que tu étois malicieux. Découvre moy 1. comme on vit en ton pays. 2. Si tous sont hommes de corps & d'esprit, comme toy. 3. Si les superfluites que nous avons remarquées en plusieurs demi-hommes arrivez par accident en ces quartiers en sont bannies. 4. Si l'avarice & l'ambition que nous avons connues entre*

84 TERRE AVSTRALE

eux en sont excluses. 5. Enfin explique moy les façons de faire des riens, sans déguisement quelconque : c'est l'une des fidelitez que je te demande & que tu m'as promises.

l'étois persuadé en l'état où ie me voyois réduit, que dissimuler c'étoit m'exposer à la perte de ce viellard & de ma vie. Je crûs donc qu'il falloit lui répondre simplement, & sans lui donner aucun suiet de se deffier. Je lui fis le détail de mon pays selon les regles de la Geographie, ie lui fis cōprendre le grand continent que nous habitons, auquel on dōne les noms d'Asie, d'Europe & d'Afrique. Je m'étendis assez long tems sur les differentes especes des animaux de toute sorte qui remplissent nos quartiers; & cè bon homme n'admira rien plus que ce que nous méprisons davantage, les moucherons, les poux, les puces: ne pouvant comprendre comment de si petites pieces iouïssent de la vie & du mouvement arbitraire. Je lui fis le détail des diverses nourritures dont on se ser-voit: d'où il conclut par un raisonnement, que nos meilleurs medecins n'ont

pas

pas ignoré, qu'il étoit impossible, qu'on y vécut long-tems : parce que l'estomach étant obligé de ne garder aucune regle ni aucune habitude dans sa digestion : il arrive que le sang étant par nécessité sans liaison, l'animal ne sauroit vivre sans beaucoup d'alteration, & sans plusieurs maladies qui conduisent à la mort apres plusieurs maux. C'est ce que ie lui accorday & l'asseuray que c'étoit rarement, qu'une personne parmi les septentrionaux parvenoit à l'âge de quatre vints ans. Mais que la nature sembloit y pourvoir suffisamment par l'abondance de la generation, qui étoit telle, qu'un seul produisoit souvent les dix & douze enfans. Il passa legerement sur cette matiere poussé du desir qu'il avoit de m'entendre sur les autres. Je lui âvouay que les deux sexes en un même étoient si rates en nos quartiers, qu'ils passioient pour monstrueux. Pour le raisonnement, i'asseuray qu'il étoit cultivé en plusieurs personnes, & qu'on en faisoit des leçons publiques en quantité d'endroit. Alors il m'interrompit & dit, tu en avanças.

trop en trop peu: prens garde à ne te point couper, & à ne te point enlacer en des contradictions. Tu n'accorderas jamais l'usage du raisonnement avec l'exclusion des deux sexes: & ce que tu âjoutes, que plusieurs raisonnés entre vous, & qu'on y fait des leçons du raisonnement en plusieurs lieux, prouve que le raisonnement est banni de chez vous. Le premier fruit du raisonnement est de se connoître; & cette connoissance emporte par necessité deux choses: l'une, que pour faire un homme, il faut qu'il soit entier: l'autre, qu'il raisonne, ou du moins qu'il puisse raisonner librement & quand il luy plaît. Vous manquez au premier, puis que vos hommes sont tous imparfaits: vous manquez au second, puis que vous n'avez que peu de personnes qui puissent raisonner. Pourrois-tu contester ces réponses. Je lui répondis que c'étoit un principe du raisonnement d'appeller une chose parfaite, qui avoit tout ce qui étoit requis à son établissement: & que c'étoit faire un effet monstrueux, d'y vouloir âjouter tout ce qu'on peut s'imaginer. Par exemple: on ne peut
dire.

dire qu'un homme manque de perfection, parce qu'il n'est pas soleil : autrement on feroit une confusion dans la nature ; & il n'y auroit rien de parfait. Il faut donc connaître ce qui est requis pour établir la perfection d'un homme : & en étant tombé d'accord, on jugera sans doute de ceux qui sont defectueux, & de ceux qui sont parfaits.

Tu dis des merveilles. répliqua t'il, & tu fais assurément que l'homme comprend deux choses, un corps plus parfait, que ceux des autres animaux, & un esprit plus éclairé. La perfection du corps dit tout ce que le corps doit & peut contenir sans deformité : & celle de l'esprit fait une étendue de ses connoissances sur ce qui peut être connu, ou du moins une facilité de raisonner pour s'acheminer à les connaître. Or de grace, n'est-ce pas plus de perfection de contenir seul ce qui est requis pour perfectionner le corps d'un homme, que de le partager ? Pour faire un homme entier, il faut deux sexes : pourquoy donc veux-tu faire deux hommes pour m'en représenter un seul ? & n'avons nous pas droit de dire, que celui là est imparfait, qui n'en peut montrer que la moitié ?

Je dis que nous devons considerer l'homme comme les autres animaux au regard de son corps, & que comme un animal ne peut être appellé imparfait en son espece, parce qu'il n'a qu'un sexe: de même on ne peut raisonnablement dire que l'homme soit imparfait, en ce qu'il n'a pas les deux sexes. Au contraire la confusion des sexes dans une même personne, devoit plustot passer pour defectueuse & monstrueuse, que pour un degré de perfection. Ton raisonnement, répondit-il, vous suppose ce que nous vous croyons, à savoir des bêtes; & si on ne peut raisonnablement vous appeller telles, sans quelques limites, parce vous avez plusieurs marques d'humanité: comme vous partagez entre la bête & l'homme: le plus qu'on vous puisse accorder, pour ne point épargner la vérité, est de vous nommer des demi-hommes. Ce que tu dis que nous convenons avec la bête en ce que nous avons un même corps, est une erreur: & de distinguer l'esprit de l'homme de son corps comme on separeroit une piece d'une autre piece, c'est encore une erreur plus lourde. L'union de ces deux parties est telle que l'une est absor-

ble.

bée dans l'autre : & toutes les opérations imaginables ne tireront jamais une partie du corps de l'homme qui ne soit de l'homme, & qui ne le distingue de la bête: c'est à dire, qui ne soit tellement de l'homme qu'elle ne puisse être de la bête. Par consequent il faut convenir que l'homme est distingué de la bête par tout ce qui est de l'homme même, & qu'il n'a rien qui ne luy convienne privativement à la bête. Il vit que j'avois une grande demangeaison de parler, m'ayant donc fait signe de me satisfaire. Peut-on nier, dis-je, que l'homme convienne avec la bête en chair, en os, & en sens ? ne dit-on pas de l'un & de l'autre qu'il a de la chair, qu'il voit, qu'il entend, & ne l'experimente t'on pas autant de fois qu'on y fait reflexion ? ouï, répondit-il, on le nie formellement, & l'homme n'a rien de l'homme, qui puisse convenir à la bête. Toutes les conceptions chimeriques dont tu t'entretiens ne sont que des foiblesses de ton raisonnement, qui unit ce qui ne se peut joindre, & qui desunit souvent ce qui est inséparable. Par exemple, quand on dit que la chair en general convient également à

90 TERRE AVSTRALE

l'homme & à la bête, nous entendons que le mot de chair peut être appliqué à l'un & à l'autre, à cause de quelque analogie qui leur est commune. Mais un foible cerveau conçoit que la chair de l'un est la chair de l'autre: ce qui est une contradiction manifeste, puis qu'il est impossible qu'une chose ex- soit une autre, en quel sens qu'on la puisse prendre. Il faut donc convenir que la bête est bête, & a de la conformité avec une autre bête, en cela particulièrement que leurs sexes sont separez, & que les deux sexes doivent se joindre pour faire la production d'un semblable. Cette division d'operation ne peut faire une union si parfaite, qu'elle fasse vne identité: c'est pourquoy le produit ne peut être sans beaucoup de deffants: & la nature qui a besoin des deux ensemble pour produire, les oblige de se rechercher, faisant que l'un soit en langueur, autant de zems qu'il est absent de l'autre. Quant à nous, nous sommes hommes entiers, & n'est personne des nôtres qui ne monstre toutes les parties de nôtre nature avec toutes ses perfections: cela fait que nous vivons sans ces ardeurs animales des uns pour les autres.

res, & nous n'en pouvõs même oüir parler.
 Cela fait encor que nous pouvõs vivre seuls,
 comme n'ayant besoin de rien. Enfin cela
 fait que nous sommes contents & que nôtre
 amour n'a rien de charnel.

Je ne pouvois entendre les paroles de
 cet homme, sans me souvenir de ce que
 nôtre Theologie enseigne de la produ-
 ction de la seconde personne de la sain-
 te Trinité, & de tous les effets au de-
 hors de la Divinité. Je repassois sans ces-
 se ces grands principes de nôtre Philo-
 sophie, que *tant plus un être est parfait,*
tant moins a-t'il de besoin pour agir. Qu'il
 se pourroit faire qu'une creature imitât
 en cela son Createur, que d'agir seule en
 ses productions. Que la concurrence de
 deux pour agir & pour faire une même
 chose, ne pouvoit être sans de grands def-
 fects: parce qu'étant nécessaire que deux
 actions s'unissent en un même effet, à
 peine peuvent elles être parfaitement
 ensemble; & l'une suivant l'autre, ou
 ayant plus de force: il faut un combat,
 une attête & une liaison pour produire:
 ce qui ne peut être sans causer plusieurs

foibleſſes en ce qui eſt produit. Il vit aſſez par la ſuſpenſion de mon eſprit que je commençois à goûter les raiſons. C'eſt pourquoi changeant ou pluſtôt quittant les pretives, il me demanda, ſuppoſé les deux concurrents à la production d'un enfant, auquel il appartenoit de droit? Je répondis qu'il appartenoit à l'un & à l'autre par indivis: & j'alléguay l'exemple de pluſieurs animaux, qui ſont connétre par leurs ſoins reciproques, que leurs fruits leur appartiennent indiviſiblement. Mais il reietta non ſans indignation l'exemple des animaux: & ne voulut plus, ſi non que ie vouluſſe ceſſer la diſpute, que i'en uſaſſe davantage: parce que ie confirmois ce qu'il pretendoit prouver, que nôtre procedé tenoit plus de la bête que de l'homme, & que c'étoit avec iuſtice qu'ils ne nous regardoient que comme des demi hommes. Il âiouta que cet indivis ſouffroit de grandes difficultez, parce que les volontez des deux ne pouvoient être ſi réglées, que l'un ne ſouhaitât quelque fois une choſe & l'autre une autre; d'où naiſſoient

voient plusieurs débats. Je répondis qu'il y avoit beaucoup de subordination dans cette possession : & que la mere & l'enfant étoient assujettis au pere. Mais comme le mot de *pere* est inconnu entre les Australiens , & que même je fus obligé de le forger en quelque façon pour m'expliquer ; il me le fit repeter jusqu'à trois fois : & de peur de se méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conceu. Après quoi il fut entierement persuadé de la pensée commune des Australiens que nous ne pouvions être hommes. Il s'écria avec vne severité extraordinaire : *où est le jugement ? où est la raison ? où est l'homme ? où est l'homme ?* repeta-t'il jusques à trois fois. Je dis , que les loix du pays le portoient ainsi , & que ce n'étoit pas sans fondement : puis que la cause premiere devoit être preferée , & qu'on devoit considerer le pere de cette façon , en ce qu'il étoit le premier principe de la generation.

Parlons avec quelque ordre sur cette matiere , me dit-il. Tu as avancé , qu'ils agissoient ensemble pour engendrer : tu m'as

fait comprendre que l'action se passoit dans la mere. D'où est-ce donc que tu peux savoir que le pere agit premier que la mere? S'ils agissent ensemble, où est le premier? S'il y a de la primauté sur quel fondement l'attribuë-t-on au pere? Si tout se passe chez la mere, pourquoi l'exclu-t-on d'être premiere? Ne seroit ce pas avec plus de raison qu'on regarderoit ce pretendu pere comme vne condition étrangere, & que la mere dans laquelle se fait tout, & sans laquelle tout seroit impossible, seroit considérée comme la vraye cause? Mais dis moy, de grace, cette mere est elle si attachée à ce pere, qu'elle ne puisse concourir avec vn autre? le luy repartis avec vne grande candeur; qu'il n'en falloit point douter; & que c'étoit vn chemin par où plusieurs pouvoient passer avec autant de liberté que la mere en pouvoit donner.

C'est vne autre raison de l'extreme absurdité, où vous tombez, repliqua-t-il, ce premier principe pretendu sur quel fondement peut il soutenir son assurance d'être tel qu'on le veut croire? Il faut s'en rapporter au second, & ainsi le second devient

*le premier, & on ne luy sauroit refuser
cette qualité sans quatre ou cinq injustices.*

Ne doutez pas que je ne fusse fort surpris des discours de ce viellard : & bien que je ne puisse consentir à ses raisons qui renvertoient toutes nos loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille reflexions, & d'avouer qu'on traitoit avec trop de séverité vn sexe à qui toute la nature a tant d'obligations. Mes pensées ne fournissoient alors cent raisons pour appuyer ce vieux philosophie, & ie me voyois forcé de croire que ce grand empire, que le mâle avoit usurpé sur la femelle, étoit plûôt vne espece de tyrannie, que de conduite de justice.

La premiere partie de ma proposition étant vidée, nous entrames dans la seconde, qui étoit du raisonnement des Septentrionaux : mais il en parla comme par maniere d'acquis pensant m'avoir poussé à bout sur la premiere, que nous ne pouvions être hommes. *Ce qui n'avoit donné des doutes de ce que vous pouviez être, s'est éclairci, dit-il. Ce-*

pendant comme on ne peut nier, que tu n'ayes fait parêtre quelque chose d'extraordinaire : il faut que ie sache d'où cela peut provenir, soit pour ton courage, soit pour tes raisonnements ; soit pour ta naissance. Je l'asseuray que ce qu'il avoit veu en cette dernière action, étoit plutôt l'effet d'un desespoir, que d'un courage ordinaire; qu'on n'a point d'oyseau à combattre en nos quartiers : que les combats sont d'égaux à égaux avec des efforts, des adresses, & des boucheries fort cruelles.

Il en est au juste comme des Fondins, répartit-il ; & comme j'en fus demeuré d'accord, il ajoûta : Il est assez de tems que tu demeurés avec nous pour nous connoître, & pour être persuadé de nôtre conduite. Ce mot d'homme qui emporte par une suite nécessaire, la raison & l'humanité, nous oblige à l'union qui est telle, que nous ne savons pas même ce que c'est que division & discorde entre nous. Il faut donc que tu sois convaincu, où que nous sommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puis que vous êtes si élo-

signez de nos perfections. Je dis qu'on pouvoit nier que les diverses situations ne contribuassent beaucoup aux différentes inclinations de leurs habitans : d'où suivoit que les vns étoient moins bilieux, les autres plus actifs : les vns plus pesants, & les autres plus légers ; cause principale des divisions, des dissensions, des guerres, & de tous les maux qui s'ensuivent. Mais il rejetta fièrement cette proposition, soutenant que l'homme demeurant homme, doit toujours homme, c'est à dire, humain, raisonnable, debonnaire, sans passion : parce que c'est en ce point que consiste la nature de l'homme. Comme le Soleil ne peut être Soleil s'il n'éclaire, & l'eau ne peut être eau si elle ne soit humide : ainsi l'homme ne peut être homme, qu'il ne diffère des bêtes, en ce qu'elles sont pleines de passions & de deffauts : & l'homme en doit être exempt. La preuve infallible de ce n'est pas vn homme, & qu'il n'en au plus qu'une image vaine & trompeuse, se connoit lors qu'il est emporté,

querelleux, gourmand, luxurieux, ou autrement defectueux: parce que l'homme consiste en l'exemption de ces defauts, qui sont naturels à la beste laquelle approche plus ou moins de l'homme selon qu'elle est plus ou moins vicieuse.

J'avouë que ie ne pouvois entendre ce discours sans admiration. Quand j'aurois leu vn livre tres spirituel, ou que j'aurois ouï vn puissant Predicateur, je n'aurois pas été plus edifié que ie le fus alors: le me souvins de ce beau passage de l'Ecclesiaste, qui nous fait entendre que *le tour de l'homme consiste en la garde des Commandemens de Dieu*, sans laquelle l'homme n'est plus homme, mais seulement vne image trompeuse de l'homme.

M'ayant interrogé sur le raisonnement que ie faisois parêtre, je lui répondis qu'effectivement j'avois été cultivé dans les études, & qu'on n'avoit rien omis pour éclairer mon esprit. Sur quoy il demanda, si le soin n'étoit pas égal envers tous: & ayant connu qu'il étoit fort inégal, il conceut par ses conclusions

ordinaires que cette inégalité cauſoit naturellement pluſieurs diuiſions : d'où uoient les chagrins, les deſordres, les batus & les contentions ; parce que luy qui en fait moins, ſe voyant au deſus de celuy qui en fait davantage ſ'ene d'autant plus malheureux que la diſſance les fait ſemblables. *Quant à u,* ajouta t'il, *nous faiſons profeſſion d'être égaux en tout: nôtre gloire conſiſte à paraître les mêmes, & à être cultivez de même façon. Toute la différence que nous recherchons, eſt dans les exercices communs, & non de trouver quelque ſubtilité & quelque ſecreſ pour l'utilité commune. Il paſſa ſur ma naiſſance : ſur laquelle je ne m'entendis que fort peu, parce que j'ay ſcél déjà dit que bien loin de me donner quelque avantage ſur les autres, c'eſt plutôt vn effet d'vne nature deſaillante, que d'vne vertu particulière. Je connus qu'il entendoit par les ſuſſitez dont il parloit, les habits dont les Europeens ſont couverts : & ie l'afſuray qu'on avoit autant d'horreur de voir vne perſonne ſans habit en nos*

quartiers, qu'on en a de la voir avec
habits entre les Australiens. J'appre-
tay la coûtume, l'intemperie du pays,
la pudeur pour raisons : Il connut sa
difficulté, que la coûtume faisoit tant
d'effort sur nos esprits, qu'on croyoit
nécessaire, ce qu'on pratiquoit de naï-
sance : & qu'on ne le pouvoit changer
sans se faire vne violence aussi grande
que de se changer soy-même. J'ajoutai
que le pays des Européens souffroit de
rigueurs d'un froid insupportable, à des
corps qui étoient beaucoup plus deli-
cats que ceux des Australiens : qu'on en
trouvoit même qui en mouroit : & qu'il
étoit impossible d'y subsister sans cou-
verture. Enfin je dis que la foiblesse de
la nature de l'un & de l'autre sexe, faisoit
qu'on ne se pouvoit voir nud sans con-
fusion, & sans des émotions que la pu-
deur obligé de passer sous silence.

*Il y a de la suite en tout ce que tu avan-
ces, répondit-il, mais d'où cette coûtume
peut elle provenir ? Comment s'est il pu
faire que tout un monde embrassât ce qui
est si contraire à la nature ? Nous naissons*

que nous sommes, & on ne peut nous cou-
 rir sans croire que nous sommes indignes
 être veus. D'ajouter foy à la rigueur des
 isons que tu allegues, je ne puis & même
 ne dois pas. Si le pays est insupportable,
 en n'oblige celuy qui sait raisonner d'en
 ire sa patrie : & il faut être pis que bête
 ur faire séjour où on n'est accueilly que de
 aux, sur tout quand ils sont mortels. La
 ture faisant un animal, lui donne la li-
 rté du mouvement, pour chercher son
 en & fuir son mal. Quand donc il s'ôpi-
 atre de demeurer où il est menacé de tou-
 part, & où il faut qu'il soit en deffense
 ntinuelle pour se conserver, je perds le
 as, s'il lui en reste un degré. Pour ce qui
 de la foiblesse dont tu as parlé, il ne me
 ste rien à dire, puis que tu avouës avec
 nt de sincerité, ce que je pretends te fai-
 comprendre à force de raisons. Il faut
 ctivement une foiblesse qui vous abbaiss-
 au dessous des bêtes pour ne vous pouvoir
 garder sans les ardeurs dont tu as parlé.
 es bêtes se voyent, & cette veüe ne les al-
 re nullement : comment se peut-il faire
 e vous, qui vous croyez plus qu'elles, soyez

plus fragiles que les plus foibles. Ou bien estes vous assez peu oculatifs, pour ne pouvoir regarder au travers d'une couverture ce qui est dessous? La brute a plus de sentiment: & un chetif rideau n'empêchera jamais qu'elle ne suive sa pointe. A connoître les tiens parce que tu me découvres, ils ont de petites étincelles de raison: mais elles s'étouffent aussi tost qu'on pense en être éclairé. S'il est vray que leur pays est inhabitable sans fourrure, ils font comme ceux qui au lieu de s'éloigner d'un danger evident, raisonnent pour trouver mille preservatifs. S'il est vray que les habits les puissent conserver sages & sans chaleur, ils invitent les petits enfans qui ne connoissent plus un objet, aussi tost qu'il est voilé. La raison se porte au meilleur, elle penetre dans les profondeurs, & il n'est aucun arrêt qui puisse la retenir. Le raisonnement ne s'attache à la circonstance que lors qu'il ne peut éviter le principal. Quand le lieu de sa nature est mortel, il ne s'occupe pas à la recherche des lenitifs, mais au moyen de le fuir. Et s'il est persuadé de la poursuite d'un objet, une ombre ou un voile ne l'arrête

éte pas, mais l'impossible seul cause ses barrières. Pour moy je crois qu'il n'est que la difformité qui ait causé les habits dans vos quartiers, qui les ait cōservez, & qui les autorise; l'homme n'a rien de plus beau que l'homme même, & il n'est beau que par la beauté de ses parties. Aussi tost qu'on les cache, on declare qu'elles sont indignes d'être veuës. Enfin on ne me fera jamais comprendre qu'on puisse cacher avec justice, ce qu'on juge parfait & agreable.

L'écoutois cet homme plustôt comme un oracle que comme un philosophe: toutes les propositions qu'il formoit, me fournilloient des raisonnemens que j'estimois invincibles. Vray Dieu, disois-je, que tes lumieres de cet homme approchent des sentimens de nôtre foy, & qu'il est aisé de marier celles là avec ceux-ci. Nous sommes venus nus: & autant de tems que nous sommes demeurez ianocens, autant de tems nôtre nudité nous a esté agreable. Il n'est que le peché qui nous ait donné de l'horreur de nous même, & qui ayant saly nôtre ame devant Dieu, nous ait rendus insupportables. A voir ces gens, en

diroit facilement qu'Adam n'a pas peché
 en eux, & qu'ils sont ce que nous aurions
 été sans cette cheute fatale. Bien loin d'a-
 voir quelque pudeur ou quelque honte de
 parêtre nuds: ils en font leur principale
 gloire; & ils ne peuvent concevoir, com-
 ment on peut supporter la moindre couver-
 ture sans avouer de la deformité. Il en est
 parmy eux en tout leurs corps, quand il est
 question d'habit, comme de ceux qui ont
 quelque laideur au visage entre nous. Ils
 cachent cette partie avec soin, parce
 qu'ils sont honteux de parêtre defectu-
 eux. Les Australiens ne cachent rien, de
 peur d'être estimez sales & vilains en ce
 qu'ils pourroient cacher. Nous appor-
 tons pour excuser nôtre procedé, les é-
 motions & les ardeurs que causent les
 nuditez. Mais ie ne doute pas, si on y
 fait reflexion, que cette raison ne soit
 tres foible. C'est une propriété de nôtre
 nature de souhaiter, & de se porter avec
 chaleur à ce qu'elle ne voit pas, & de
 faire mépris de ce dont elle jouit avec li-
 berté. Vne homme marié verra la nudi-
 té de sa femme & couchera avec elle
 plu-

plusieurs nuits sans aucun mouvement: parce qu'il la voit souvent, au lieu qu'en voyant une autre, il sentira des mouvements auxquels il ne pourra résister sans violence. C'est un proverbe que les choses accoutumées ne causent point d'émotion: mais celles qui ne sont point en usage, surprennent, excitent & emportent. D'abord que ie me vis nud, je fus honteux, & demeuray quelque tems sans pouvoir regarder les autres avec innocence: mais enfin ie m'accoutumay & devins si indifferent: que ie n'y faisois pas même reflexion. Maintenant la seule pensée des habits me donne de la confusion, & ie ne les pourrois souffrir sans horreur. Puis que Dieu nous a faits nuds, c'est une preuve infallible que nous ne pouvons être couverts sans deffaut: & puis qu'il nous a donné les habits comme la marque de nôtre desobeïssance: nous ne les pouvons porter qu'en nous declarant criminels; ni les aimer, sans faire gloire de la marque de nôtre servitude, & de nôtre peché qui en est la cause.

Nous passâmes à la proposition de l'a-

varice, & ie connus tres-bien qu'il n'en connoissoit que le nom: parce que l'ayant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire, il me fit entendre une foiblesse d'esprit de faire des amas de choses curieuses & sans profit. Tous les Australiens ont en abondance ce qui est requis à leur entretien: ils ne savent ce que c'est qu'amasser, ni même de garder quelque chose pour le lendemain; d'ou vient que leur vie peut passer pour une véritable image de la beatitude naturelle, n'y ayant bonnement que la veuë du futur qui nous fasse malheureux.

Pour l'ambition, il en avoit quelque grossiere connoissance: mais elle se terminoit à concevoir des hommes au dessus des autres. Je lui dis qu'on étoit persuadé en nôtre pays, qu'une multitude ne pouvoit être sans ordre, qu'elle ne fût en confusion: & que l'ordre supposoit par necessité un premier, à qui les autres fussent obligez de se soumettre: Le viellard sans penetrer plus avant dans les diverses façons de superiorité qui sont parmy nous, prit suiet de m'expliquer

quer une doctrine dont ie conceus effectivement le sens, mais que ie saurois expliquer de la force qu'il la debita. Il me fit comprendre que c'étoit de la nature de l'homme de naître libre : qu'on ne pouvoit l'affuiettir sans le faire renôcer à soy même ; qu'en l'affuiettissant il devenoit pis que la bête, parce que la bête n'étant que pour le service de l'homme, la captivité lui est en quelque façon naturelle. Mais l'homme ne peut naître pour le service d'un autre homme, parce que la fin doit toujours être plus noble que son effet. Il s'étendit avec des propositions dignes d'admiration, pour me faire comprendre qu'affuiettir un homme à un autre homme, c'étoit l'affuiettir à sa propre nature, & le faire aucunement esclave de soy même : ce qui ne peut être sans contradiction, & sans une violence extreme. Il me prouva que l'essence de l'homme consistoit en sa liberté : & que la lui vouloir ôter sans le détruire, c'étoit le vouloir faire subsister sans son essence. Que s'il arrive qu'on le lie, & qu'on le captive, il perd bien le mou-

vement extérieur de sa liberté, mais l'intérieur ne diminue point. Comme la pierre ne perd rien de sa pesanteur, bien qu'on l'éleve ou qu'on la retienne : parce qu'elle pèse toujours, & retient toute sa gravité: puis qu'elle se porte en bas, aussi tost qu'on cesse de lui faire violence; de même l'homme ne souffre sa captivité, que parce qu'on le tourmente. Aussi tôt que la force cesse, il fait paraître ce qu'il est, & sa gloire est de mourir plutôt que d'être contraint. Ce n'est pas qu'il ne fasse souvent ce que d'autres desirent : mais il n'agit pas, parce qu'on lui dicte ou commande. Le mot de commandement lui est odieux: il fait ce que la raison lui dicte de faire : la raison c'est la loy, c'est la regle, c'est son unique guide. Il y a cette différence entre les vrais hommes, & entre les demi hommes, que toutes les pensées & toutes les volontez de ceux là étant parfaitement unies, sont les mêmes sans différence: c'est assez de les expliquer pour les faire embrasser sans opposition; comme les personnes raisonnables suivent avec plaisir

plaisir le vray chemin , aussi tôt qu'il est
marqué. Mais parce que les demi hom-
mes n'ont que des commencements de
connoissance , & de foibles lumieres : il
arrive par necessité que l'un pense une
chose, & l'autre une autre ; & que l'un a-
gré un chemin, pendant que l'autre le
suit avec des oppositions & des repu-
gnances presque continuelles. La preuve
en est claire , puis que celuy qui ne fait
qu'entrevoir , ne peut éviter les dangers
de se tromper & de prendre souvent l'un
pour l'autre.

Cette conference avoit déjà duré qua-
tre heures & plus ; & n'eut été que l'heu-
re d'une assemblée publique nous obli-
gea de l'interrompre : nous étions en
disposition de la faire beaucoup plus
longue. L'entray au Hab l'esprit tout
plein des raisonnements que j'avois
düy, admirant les connoissances & les
grandes lumieres dont ce peuple étoit
remply. La force des raisons de cet hom-
me suspendoit tous mes sens, & ie pas-
say le tems de cette congregation dans
une espeece d'étourdissement. Il me sem-

bloit que plusieurs écailles étoient tombées de mes yeux, & que ie voyois les choses tout d'un autre façon qu'auparavant. Je fus plus de huit iours comme forcé à faire des comparaisons continues de ce que nous étions par rapport à ce que ie voyois. Je ne pouvois que ie n'admiraſſe leur conduite oppoſée à nos deffauts: & i'étois honteux d'être obligé d'avouër en moy même que nous étions ſi éloignez de leurs perfections. *Hé, diſois-je, ſeroit-il vray que nous ne fuſſions pas tout à fait hommes? & lors que i'avois reietté cette penſée par les principes de nôtre foy: mais, âioutois-je, leurs maximes ſurpaſſent non ſeulement toutes nos actions, mais encore toute nôtre morale naturelle: on ne peut rien concevoir de plus raiſonnable, ny de plus exact, que ce qu'ils pratiquent ſans deffaut.* Cette union inviolable de tous, ſans qu'ils ſachent même ce que peut être la diviſion; ce détachement de tous les biens, ſans qu'ils connoiſſent, comment on peut les aimer; cette pureté inviolable entre eux, ſans qu'on puiſſe ſavoir

Comment ils produisent les enfans. En-
 en cette attache si étroite à la raison, qui
 es vnit tous, & les porte à tout ce qui est
 bon & nécessaire, sont des fruits de per-
 sonnes consommées en tout ce que nous
 pouvons concevoir naturellement de
 parfait: & si Dieu daignoit encore les é-
 clairer de la grace, ce seroit vn peuple
 qui seroit vn paradis en ce monde.

Mais lors que je venois à donner la li-
 berté à toutes nos imperfections de s'op-
 poser à tant de vertus: quand nos dis-
 tensions continuelles, nos querelles &
 nos boucheries effroyables de frere à
 frere se presentoient à mes yeux: quand
 cette soif insatiable d'en avoir à tout
 prix & à toute risqué paroissoit: lors que
 les desordres honteux de nos lubricitez
 me confondoient: enfin quand je me
 voyois obligé de confesser que la pas-
 sion nous conduisoit beaucoup plus que
 la raison; je l'avouë, j'admirois ce peu-
 ple, & je souhaitois que l'exemple d'un
 vray homme pût servir à confondre la
 vanité de plusieurs, qui faisant gloi-
 re d'être éclairez des lumieres surna-

turelles vivent comme des bêtes : pendant que ceux qui ne sont conduits que de l'humanité font parêtre tant d'exemples de vertu.

CHAPITRE VI.

De la Religion des Australiens.

C'Est le sujet le plus delicat & le plus caché qui soit parmy les Australiés, que celuy de la Religion. C'est vn crime inouÿ que d'en parler, soit par dispute, soit par forme d'éclaircissement. Il n'est que les meres qui leur donnant les premieres connoissances, leur inspirent celles du Haab, c'est à dire, de l'Incomprehensible. On le suppose, & on l'honore par tout avec tous les respects imaginables : mais on éleve la jeunesse à l'adorer sans en parler, & on la persuade qu'elle ne sauroit discourir de ses perfections sans l'offenser. D'où suit qu'on pourroit dire que leur grande Religion est de ne point parler de Religion.

Comme

Comme j'ay toujours conservé de
 grands respects pour la Religion, j'ay
 vécu fort long tems avec beaucoup d'in-
 quietudes de n'y voir aucune ceremo-
 nie, & de n'y entendre aucun discours
 de Dieu. Je découvris mes peines à mon
 vieu Philosophe: qui m'ayant ouy, me
 tira par la main, me conduisit dans vne
 allée, & me dit de fort bonne grace:
*Seroit-il bien possible, que vous fussiez plus
 hommes en la connoissance du Haab qu'en
 vos autres actions: Ouvre moy ton cœur,
 & je ne te celeray rien de mes conceptions.*
 Je fus ravy d'avoir rencontré vne occa-
 sion si favorable pour donner des lu-
 mieres de ma croyance: & je me flat-
 tois que Dieu peut être m'avoit conduit
 en ce pays pour se servir de moy, afin
 d'éclairer vn peuple, qui ne manque de
 rien en ce monde, que de la connois-
 sance parfaite.

Je dis le mieux qui me fut possi-
 ble que nous avions deux sortes
 de connoissances de Dieu en nos
 quartiers: l'vne naturelle, & l'au-
 tre qui surpassoit la nature. La nature

114. TERRE AVSTRALE

nous enseigne vn E'tre Souverain, l'auteur & le conservateur de toutes choses. Cette verité éclatte à mes yeux, à j'ouray-je, soit que je considere-la terre, soit que je regarde les cieux, soit que je fasse reflexion sur moy même. Aussi tôt que je reconnois des ouvrages qui n'ont pû être faits que d'une cause Superieure, je suis obligé d'y reconnêtre & d'y adorer vn E'tre qui n'a pû être fait, & qui les a faits. Et quand je me considere moy même, je suis assure que comme je ne puis être sans avoir commencé, il s'ensuit que pas vne personne semblable à moy, n'a pû être sans commencement: & consequemment il faut que je parvienne à vn premier, qui n'ayant point eu de principe, soit l'origine de tous les autres. Lors que ma raison m'a conduit à ce premier, je conclus sans difficulté qu'il ne peut être borné, parce que les limites supposent de necessité vne production & vne dépendance.

Le viellard ne souffrit pas que j'entendisse davantage mon discours, & en l'interrompant, il repartit avec plusieurs

marques de satisfaction, que si ma nation pouvoit former ce raisonnement, elle n'étoit pas privée des plus solides connoissances. *Je l'ay toûjours medité, comme tu viens de l'expliquer, à jouta-t'il, et bien que le chemin qu'il faut faire, pour appuyer cette meditation soit extrêmement long, je suis persuadé qu'il est faisable. L'adouë cependant que les grandes revolutions de plusieurs milliers de siecles peuvent avoir causé de grands changements sans ce que nous voyons. Mais mon esprit ne permet pas ny d'y concevoir une éternité, ny d'y comprendre une totale production, sans la conduite d'un Souverain, qui soit le grand Architecte & le supreme Moderateur.*

De laisser voguer son imagination parmy des millions de milliasses de revolutions, & de rapporter tout ce que nous voyons à des cas fortuits, qui n'ayent aucun autre principe qu'un mouvement local, & le rencontre de plusieurs petits corps: c'est s'embarasser en des difficultez qu'on ne rendra jamais, & se mettre en danger de commettre un blaspheme execrable:

c'est donner à la creature, ce qui n'appartient qu'au Createur : c'est consequemment payer d'une ingratitude insupportable celuy à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous sommes, niant qu'il soit le principe de tous les êtres, & le voulant ignorer bien qu'il soit visible en tous ses effets. Quand même on pourroit accorder que l'éternité de ces petits corps est possible; puis qu'il est certain que l'autre opinion est au moins autant, pour ne dire plus probable, que celle là : c'est s'exposer à un crime volontaire, de la laisser, pour favoriser des corps sans sentiment & incapables d'aucune reconnoissance. Je veux dire, que disputant pour détruire l'Etre des etres, on s'expose à commettre une fausseté criminelle : on merite sa disgrâce, & on ne doit pas échapper sa juste vengeance. Au contraire se rangeant de son côté, on ne peut que s'acquiescer de son devoir : on est incapable de repentir, & on attire les reconnoissances de cet Infini. Enfin cette proposition est tres probable, & on ne peut que bien faire en la suivant : l'autre est dangereuse, & on ne peut y acquiescer sans se déclarer coupable.

Cette consideration nous obligea, il y a environ quarante cinq revolutions de supposer ce premier de tous les E'tres & de l'enseigner comme le fondement de tous nos principes, sans qu'on souffrit aucune raison contraire.

L'écoutois les oracles de cet homme avec vne attention toute particuliere; la grace dont il parloit, & le poids qu'il donnoit à ses paroles attiroient autant mon cœur que mes oreilles. Comme je vis qu'il étoit sur le point de me faire quelque nouvelle question: j'ajoutay, que quand même on pourroit accorder que l'existence de ces petits corps seroit éternelle, on ne prouveroit jamais qu'ils yent pû distinguer ce monde & le différencier, comme nous voyons qu'il l'est maintenant: suivant ce principe inconcevable que *les choses étant les mêmes ne peuvent faire que le même*: & ainsi ces nombres n'ayant aucune différence, entre eux que celles des nombres & de la pluralité, n'auroient pû faire au plus que des masses de même qualité. *Ce qui cause de la difficulté à certains esprits, re*

prit-il , c'est la grande abstraction de cét
 Etre des etres qui ne se découvre non plus
 que s'il n'étoit pas. Mais je trouve que cet-
 te raison n'a point de force ; parce que nous
 en avons plusieurs autres , qui nous obli-
 gent de croire qu'il est trop au dessus de
 nous pour se manifester à nous autrement
 que par ses effers. Si sa conduite pouvoit
 être particuliere , j'aurois peine , à me per-
 suader qu'elle peüt être sienne , puis qu'un
 Etre universel ne doit agir qu'universelle-
 ment & sans particularité.

Mais s'il est ainsi , repliquay-je , que
 vous ne revoquiez point en doute , ce
 grand Souverain : d'où vient que vous
 n'établissez aucune Religion pour l'ho-
 norer? Nous qui le reconnoissons, avons
 nos heures réglées pour l'adorer , nous
 avons nos prieres pour l'invoquer , nos
 loüanges pour le glorifier , & ses com-
 mandemens pour les garder.

Vous parlez donc librement du Háab,
 dit il? Ouy sans doute , & ce sont nos
 plus beaux & nos plus justes discours,
 répondis-je ; nos plus beaux ; puisque
 nous ne devons rien avoir de plus agrea-
 ble

le que de parler de celuy, duquel nous
 épendons pour la vie & pour la mort;
 & nos plus justes, puis que cet entre-
 en doit être préféré à tous les autres,
 pour exciter nos respects & nos recon-
 noissances. *Il n'est rien de mieux, repar-
 t-il, mais vos sentiments sont ils les mê-
 mes sur cet Incomprehensible ?* Il en est
 eu, dis je, qui ne le reconnoisse dans
 ses Souveraines perfections de même
 sorte. *Parle moy positivement & claire-
 ment,* reprit-il avec empressement, *êtes vous
 les mêmes dans vos raisonnemēs sur ce pre-
 mier Principe,* l'avoüay qu'effectivement
 ses esprits étoient fort partagez dans
 ses conclusions; ce qui cauſoit plusieurs
 préjugés & plusieurs haines: d'où nais-
 ſent des guerres, des meurtres, & d'au-
 tres suites tres malheureuses.

Ce bon vieillard repliqua avec beau-
 coup de naïveté que si j'avois répondu
 d'une autre maniere, il auroit laissé ma
 conférence, & m'auroit méprisé: parce
 que c'est vne suite necessaire que parlant
 d'une chose incomprehensible, on en
 parle avec beaucoup de diversité. Il faut

être dangereux pour vouloir ignorer vn
premier Principe : mais il faut être infi-
ny comme luy pour pouvoir en parler
également, par ce que nous supposon
qu'il est Incomprehensible. D'où sui-
qu'aussi tôt qu'on s'expose d'en entamer
la matiere : comme on n'en peut parler
que par conjectures, on satisfait plutôt
son esprit, qu'on n'approche de la veri-
té. Et comme on est plus qu'aveugle
en ces considerations, on est excusable
si l'vn pense d'une façon & l'autre d'une
autre. C'est la raison qui nous oblige
de n'en point parler, parce que nous
sommes persuadez qu'on n'en sauroit
parler sans faillir. Les assemblées que
nous faisons au Hab sont pour le recon-
noître & pour l'adorer : mais c'est avec
cette circonstance inviolablement ob-
servée de ne prononcer nulle parole,
& de laisser vn chacun dans la liberté
d'en penser ce que son esprit lui en sug-
gere. Cette conduite est cause que nous
sommes toujours vnis, & toujours en
respet, quand on en profere le nom :
ce qui seroit impossible si nous voulions
nous.

ous donner la liberté d'en discourir, comme celuy qui s'engage dans vn precipice, s'expose necessairement à perir.

J'ay remarqué, ajouta-t'il, ce que tu avancé des dissensions & des suites nestes que causent vos diverses connoissances, & il faut que tu conlues que c'est vn procedé inexcusable que luy là. La commune doctrine de cette premiere cause doit être le principe de notre vnion, comme elle l'est de nôtre production. Et bien qu'on doive avouer qu'on n'en sauroit parler long-tems sans division: il faut conclurre que lors que cette division forme des querelles & des guerres, on abuse du pere commun au point essentiel qui nous doit vnir. Mais comment peut on penser qu'on lui est reuable, quand on se détruit l'un l'autre sous pretexte de lui plaire? On ne le peut bien connoître que comme vne cause vniuerselle à qui tout appartient de la même façon, qui donne le branle & la tendance à tous les particuliers telle qu'il faut, & qui dispose de tout purement selon sa volonté. N'est-ce pas donc abu-

fer de sa bonté que de se déchirer les visages
les autres, parce que les vns s'imaginent
qu'ils le connoissent mieux que les au-
tres ?

Je repondis qu'on pouvoit excuser ce
procedé par le zele que chaque parti
conserve d'étendre sa Religion, qu'vn
chacun croit si bonne, qu'il l'appuye sur
des revelations particulieres, la confir-
me par des miracles, & en prend Dieu
pour l'Auteur. Ce discours le surprit
au delà de toute imagination, & com-
me il ne pût l'accorder avec les apparen-
ces de raisonnement qu'il avoit remar-
quées auparavant : il me dit d'vn accent
fort grave. *N'est-ce pas peut être que pen-
sant me complaire, tu m'en fais accroire, &
que tu imposes à ta nation. Est-il possible
qu'avec les lumieres que tu as fait parétre,
on puisse accorder ces revelations ?* Je lui
protestay que j'étois sincere, & que bien
que ie fusse ravy de lui complaire, ie ne
le pouvois faire au depens de la verité.
J'aioutay que ce n'étoit pas vn même
peuple qui avoit des sentiments diffé-
rents : mais qu'il en étoit comme il en
seroit

roit des sezains, si l'un croyoit d'une
on & l'autre autrement: d'où suivoit
ils se méprisoient, se disputoient, se
ffoient, & se dechiroient assez sou-
nt.

*Mais ne sont-ils pas capables, dit il, de
e reflexion sur leur procedé: & suivant
onnoissance que tu dis qu'ils ont de l'in-
e bonté & sagesse de cet E'tre divin, ne
vent-ils pas penser qu'il ne sauroit a-
r ces contradictions. Ne doivent-ils
craindre que leurs freres croyant d'eux,
qu'ils en croient, il est possible que les
& les autres soient trompez? Quelle
de assurance ont-ils pour s'exemter
ette juste crainte? Le répondis qu'ils
ent puissamment persuadez que Dieu
oit lui même découvert à quelque
iculiers des leurs: & qu'il avoit
mandé qu'on les écoutât & qu'on
ajoutât foy comme à la personne, ne
ant toutefois aucun: mais attendant
ort d'un chacun pour recompenser
& qui auront bien cru, & châtier ceux
auront été incredules.*

Mais comment croire, dit-il, que le

Haab a plustôt parlé aux uns qu'aux autres? Et d'où peut provenir cette acceptation de personne, qu'il prefere plustôt les uns que les autres, pour les favoriser de ses merites?

Je répondis que les merveilles qu'ils avoient faites en étoient des preuves suffisantes: que Dieu étoit maître de ses volontez pour faire ce qu'il lui plaisoit: que c'étoit à la creature de les adorer, & de s'y soumettre.

Il me demanda, d'où l'on pouvoit conclure que ces merveilles avoient été faites par Dieu, & que les autres qui étoient de creature contraire ne les admettoient pas. Je lui dis qu'on le tenoit de pere en fils. Si ce n'est, repartit-il, la Religion qu'ils observent n'est fondée, ny sur la parole de Dieu, ni sur ce qu'ils disputent entre eux si elle l'est véritablement, ou si elle ne l'est pas: ny sur aucune merveille qui l'autorise, puis que personne de ceux qui croient ne se peut vanter d'en avoir veu, & que les autres qui ne croient pas, les rejettent, comme supposées: & conséquemment elle n'a nul autre fondement que la credulité de ceux qui la croient.

issent plus facilement persuader.

Le repondis, qu'il en étoit tres-peu
i ne crussent les mêmes revelations:
mais que la diuersité des Religions pro-
noient des différentes explications
on leur donnoit.

Passons cette matiere, repartit-il. tu
enbarasses & tu tombes d'erreur en erreur
en te voulloir trop expliquer. Si tout ce
que tu avances pouvoit subsister, tu ferois
croire ta nation comme des personnes qui
ont des lumieres que pour envisager des
difficultés inevitables, & pour se rendre
souvent malheureuses. Ce que tu dis,
est que qu'ils savent entrevoir un premier
principe: mais cette connoissance ne sert qu'à
diviser, les tourmenter, & leur donner
le faux prejudice de ce Souverain, le
quel est partiel, prenant ces revelations
comme obscures & qui ont besoin d'explica-
tion, le considerant comme indifferent dans
ces. les disputes qui se font pour sa gloire,
le traitant de cruel, de perdre à la fin
ceux qui ont travaillé avec plus de chaleur
pour luy plaire, s'il arrive qu'ils n'ayent
rien bien conceu ses volonteZ. Toutes ces

procedures ne sont que des chicanes indignes d'être proposées quand il s'agit d'un Etre supreme, qui ne peut agir qu'avec toute la prudence & toute la sagesse. Quant nous, nous connoissons la primauté & la haute Souveraineté de cette première Cause : Nous trouvons par nos raisonnemens que toutes les creatures étant également siennes, il les regarde de même œil & de même affection. Enfin nous sommes persuadés que nous sommes si peu de choses en son regard : que nous ne meritons pas qu'il fasse aucun état de nous, ny qu'il nous considère en façon quelconque. Ce que tu as apporté pour conclusion de la fin d'un chacun est la preuve d'une chose obscure par un autre qui est plus obscure : Nous sommes encore à chercher, s'il est quelque différence entre un homme mort & un autre animal parce que les suites étant les mêmes sans aucune différence, & n'y pouvant fonder de distinction, on n'en peut parler que par des conjectures fort legeres. Nous voyons à la verité qu'un homme vivant fait paroître plus de vivacité qu'une brute : mais c'est trop peu pour nous persuader qu'il lui

ste quelque avantage sur elle apres la mort. Puis que les brutes qui ont plusieurs degrez de perfection entre elles, sont toutes égales en cette extremité : je ne puis former aucun jugement positif de l'excellence de l'homme apres sa mort, de ce qu'il excelle pendant sa vie.

Il en est cependant parmi nous qui trouvant trop d'opposition entre l'homme & la brute, ne peuvent souffrir qu'il meure tout fait comme elle. Mais quand nous les voulons obliger d'expliquer la difference, ils hesitent, ils s'evanouissent dans leurs pensées, & ils ne donnent aucune satisfaction. Car dire que ce plus reste avec le corps dans la terre, c'est un plus superfluoire qu'il se retire, on ne peut assigner de lieu, si ce n'est qu'il rentre en d'autres corps : mais ces pensées sont enveloppées de plusieurs difficultez qu'on ne peut résoudre.

L'heure du Hab nous obligea de quitter, & ie la passay toute à repasser par ma memoire ce qu'il m'avoit expliqué : & comme i'y trouvay des embarras qui surpassoient la portée de mon esprit, j'ado- ray la divine providence de m'avoit

donné d'autres lumieres plus claires & plus assurees, & de m'avoir fait comprendre qu'étant mon Sauveur, comme il avoit été mon Createur, il m'avoit doué d'une ame immortelle qui devoit jouir de sa gloire. Je fus ensuite fort douteux pour me determiner, si je devois luy découvrir la foy que nous avons d'un Dieu mort & ressuscité pour nôtre Salut. Enfin apres mille combats, je conclus que c'étoit presenter des pierres precieuses à des aveugles, que d'en vouloir entamer le discours. Comme je connoissois son humeur & son genie, je fus assuré qu'il m'enlacerait dans cent difficultez: & qu'il nous ferait passer selon sa coûtume pour des ridicules. Je me souvins des paroles de l'Apôtre, *que la doctrine de l'Evangile étoit opposée à la vaine sagesse des mondains: que c'est une folie à ceux qui perissent: & que Dieu ne se donne pas à connaître aux orgueilleux de ce monde.* Et certes la connoissance que j'ay eue de cette Nation, fait que je tiens pour assuré qu'elle est d'autant plus incapable des connois-

connoissances surnaturelles : qu'elle croit impossible, ou incomprehensible tout ce qu'elle ne peut comprendre. Il est vray qu'elle est capable de beaucoup, & que la raison qui est sa guide, la feroit incomparable, si Dieu daignoit l'éclairer: mais cette même raison qui l'éleve tant sur les autres, au regard des connoissances naturelles, l'abbaisse au dessous de toutes en ce qu'elle ne connoit pas son salut. On peut donc dire que la science ne sert qu'à l'abuser, & que la vivacité de son esprit, jointe à la douceur de son naturel pour obeïr avec plaisir à la raison, la faisant vn miracle sur la terre, sera la cause de son malheur dans l'éternité.

Je laisse aux savants de juger de leur conduite à ne point parler de Dieu en façon quelconque, & d'en remarquer plusieurs traces dans l'Antiquité. Ce que je puis dire, c'est que ce procedé les contient dans vn respect & dans vne vñion admirable au regard des choses divines.

Ils m'ont rencontré plusieurs fois les

genoux en terre, les mains jointes, & les yeux levez vers le Ciel, & comme ils s'étonnoient de cette posture: mon vieillard m'interrogea vn jour de ce que je pretendois faire. Ayant répondu que je priois Dieu: il âjouta qu'il ne croyoit pas qu'on le peût prier sans l'offencer, & voicy à peu près le raisonnement qu'il forma. *Pour prier & invoquer le Haab, c'est une necessité de supposer ou qu'il ignore ce que nous souhaitons, ou que s'il le connoit, il ne le veut pas: & que nous pretendons le fléchir par nôtre importunité: ou du moins qu'il est indifferant, & que nous esperons le tirer à nôtre faveur. Penser le premier, c'est blasphemer; vouloir le second, c'est impieté; croire le troisieme, c'est un sacrilege. C'est un blaspheme de croire que celuy qui sait tout, ignore quelque chose: & on ne peut sans impieté, s'imaginer qu'on puisse l'obliger à vouloir ce qu'il ne vouloit pas auparavant: puis que c'est croire qu'on le peut changer, & qu'on peut le porter à vouloir, ce qui n'est pas le meilleur. Quant à nous nous conseruons cét Etre Souuerain comme incapable de changement, & comme*
voulant

voulant toujours ce qui est plus parfait. Nous ne pouvōs avoir d'autres pensées, sans manquer au premier principe du raisonnement, qui nous enseigne que le Haab ne peut faillir & ne peut vouloir que ce qui est tres-bon. Cette verité nous est si claire: qu'elle passe pour l'une des premieres regles de nôtre raison. Le dis plus, on ne sauroit rien demander au Haab sans temerité ou sans ignorance. La temerité éclatte en ce qu'on s'attribuë de meilleurs sentiments que luy, & en ce qu'on veut reformer le cours ordinaire de sa conduite, l'obligeant à donner ce qu'il n'avoit pas dessein d'accorder. Car ou nous demandons ce que nous croyons le meilleur: ou ce qui n'étant pas absolument le meilleur, nous est plus convenable. Si nous croyons, qu'il est meilleur: c'est temerité & peine perduë de le demander, puis que cette cause ne peut faire que meilleur. Si on fait que ce n'est pas le meilleur, c'est une autre temerité d'oser le demander. Enfin c'est une ignorance insupportable de demander sans faire reflexion, si c'est le meilleur qu'on demande, ou si ce n'est pas le meilleur. Ces considerations

nous obligent de tout attendre sans rien demander ; & de recevoir tout ce qui nous arrive , sans aucune repugnance , étant pleinement persuadé , que c'est ainsi qu'il doit arriver , bien qu'il nous paroisse contraire & fâcheux.

Je repliquay qu'on croyoit parmy nous qu'il nous commandoit de prier , & qu'au moins étant sur le point de mourir & de changer de monde , nous devions implorer sa misericorde. J'avancay expressément cette proposition pour connoître ses sentiments. Aussi tôt selon son activité ordinaire , il me dit que ma réponse contenoit tant de difficultez : qu'il ne l'entendoit pas , & il m'obligea de m'éclaircir. Je luy fis donc connétre qu'en mourant nous changions de monde , & que nous étions placez selon la volonté de Dieu.

Changer de monde , répondit il , suppose deux mondes : & faire ce changement suppose nécessairement un grand voyage. Tu veux qu'on meure , c'est à dire , qu'on cesse de pouvoir aller : & à même tems , tu veux qu'on fasse ce voyage , c'est à dire , qu'on
aille

elle plus vite que si l'on vivoit. Tu veux
 deux choses fort opposées, un vivant qui ne
 puisse voyager en l'autre monde, & un
 mourant qui puisse faire ce voyage. Tu don-
 nes plus de mouvement aux morts, qu'à
 ceux qui vivent. Fais au moins reflexion sur
 ce que tu avances. Je repartis que je n'a-
 vois pas apporté cette façon de parler
 d'un autre monde, à dessein d'expliquer un
 autre séjour éloigné de cet univers: mais seu-
 lement pour faire entendre une façon de de-
 venir toute autre & toute différente de
 celle-cy. Que quand j'avois dit que nous
 changions de monde, je n'aurois jamais cru
 qu'on prit ma proposition, de nous nous mê-
 mes, ny d'un voyage materiel: l'ajoutay
 que nous avions accoutumé de nous servir
 de cette façon de parler pour faire connoître
 la separation de nôtre principale partie,
 que nous appellons nôtre ame, qui nous dis-
 tingnant des bêtes nous fait raisonnables.
 Qu'il falloit être pis que stupide pour s'i-
 maginer que le corps ne se changeât pas en
 terre: Que ce dont nous étions persuadés,
 étoit que ce qui nous faisoit raisonnables, se

degageant des liens qui l'unissoit au corps deuenoit libre, & se portoit en un moment au lieu que Dieu lui a destiné selon la qualité de ses actions.

Tu crois donc, dit-il, que nous devenons des Habis, c'est à dire, des Anges en nôtre mort: & qu'en cessant d'être, nous sommes beaucoup plus parfait, que nous ne sommes pendant que nous vivons, & tu t'embarasses trop pour pouvoir t'expliquer. Nôtre vie n'étant qu'une suite de mouvement, il s'ensuit que la cessation de nôtre vie n'est qu'une cessation de mouvement: & ainsi bien loin de pouvoir agir plus parfaitement étant morts, nous sommes incapables d'actions, puis que nous ne sommes plus susceptibles de mouvement.

Je le priay de se conformer à ma pensée pour me répondre plus positivement, parce que je pretendois faire vne distinction fort considerable entre nous mêmes & entre nôtre ame qui n'en est qu'une partie. Mais quand tu veux que cette partie se meuve, agisse, soit heureuse ou malheureuse: ou c'est le même, ou ce n'est plus le même qu'auparavant? reprit-il, si
c'est

est le même, tu ne peux condamner mon raisonnement. Si ce n'est pas le même, tu es mal parlé, quand tu as dit qu'en mourant on est placé selon ses œuvres. Je dis que c'étoit le même en partie; tres bien, dit-il, & en la partie la plus noble qui est prise pour le tout. D'accord, fis-je: & ainsi j'ay raison, reprit-il, d'avoir avancé ce que tu ne pouvois approuver. Que tu veuilles ne vous mouriez, & à même tems, que tu entens qu'au lieu de mourir, vous vivez beaucoup plus parfaitement que devant la mort.

Les pensées que tu as voulu expliquer, nous representent comme une piece de grand prix enfermée dans une matiere crasse, à qui la mort au lieu de nuire, sert merveilleusement: puis qu'elle ne fait que vous en separer, & vous dégager de la corruption. D'où il suit que ce que vous appelez mort, est vôtre perfection & non pas vôtre destruction. Du plustôt mourir selon ton dire, ce n'est pas mourir, mais cesser de mourir: ce qu'il est impossible d'accorder, puis que c'est mourir & ne pas mourir ensemble: cesser d'être, & être plus parfaitement: être d'être,

truit, & subsister mieux que devant.

Je connus que je ne pouvois pousser plus avant les ouvertures de nôtre croyance, qu'en scandalisant cet homme, & attirant son aversion. Je le priay d'excuser ma foiblesse, & de m'expliquer ses sentiments. Ce qu'il fit d'un air si relevé que ie ne pûs retenir ce qu'il dit, bien qu'en l'écoutant, ie comprisse en quelque façon toutes ses propositions.

Il entra autant que ie puis me souvenir dans la doctrine d'un genie univèrsel qui se communique par partie à chaque particulier, & qui a la vertu lors qu'un animal meurt de se conserver, jusques à ce qu'il soit communiqué à un autre, comme ie le dois expliquer plus amplement dans leur philosophie: tellement que ce genie s'éteint en la mort, sans cependant être détruit: puis qu'il n'attend que l'occasion d'une nouvelle disposition pour se rallumer, & qu'il se rallume selon la qualité du feu qui luy est communiqué.

CHAPITRE VII.

*Des sentiments des Australiens,
sur cette vie.*

IE dois remarquer trois choses sur les sentiments des Australiens au regard de la vie, la premiere pour la donner: la 2. pour la conserver: la 3. pour la finir.

J'ay déjà parlé de la façon dont les petits viennent au monde: mais comme c'est l'une des principales matieres de cette Histoire, qu'on n'admireroit jamais assez, si on en pouvoit savoir la verité, telle que ie la dépeins: ie trouve à propos d'en dire encore quelque chose. Ils ont tant d'averfion d'ouïr parler de ces commencements, qu'un an ou environ après mon arrivé, en ayant entamé quelque discours en la compagnie de deux freres, ils se retirerent de moy avec plus de signes d'horreur, que si i'eusse commis un crime. Un jour que je m'en dé-

138 TERRE AVSTRALE

couvrir à mon vieux philosophe, après m'avoir fait quelques censures sur ce sujet : il entra dans vn long discours & m'é alla plusieurs preuves, pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles comme les fruits viennent sur les arbres. Mais comme il vîd que toutes les raisons ne faisoient aucune impression sur mon esprit, & que je ne pouvois m'empêcher de sourire, il me quitta sans achever, témoignant que mon incredulité provenoit de la corruption de mon esprit. Il arriva pendant les six premiers mois de mon arrivé, que les caresses extraordinaires des freres me causerent quelque mouvement déreglé, dont quelques vns s'aperceurent, qui en furent si fort scandalisez, qu'ils me quitterent. C'est ce qui me causa la haine de tous, comme j'ay déjà dit & ma perte auroit été assurée sans l'assistance particuliere de ce vieillard. Je suis obligé de dire qu'en trente deux ans qu'il y a que je demeure parmi eux, je n'ay pû connoître, ny quand, ny comment s'y fait la generation. Leurs

ies sont fort petites, on n'y apper-
t rien de toutes ces décharges de la
re communes aux femmes qui ne
t pas enceintes. Leurs enfans ne sa-
t ce que c'est que tignes, rougeolles,
olles & semblables accidents aux-
els les Européens sont sujets.

Aussi tôt qu'un Australien à conceu,
uitte son appartement & se transpor-
u Heb, où il est receu avec des con-
tulations particulieres; & où il a sa
uriture sans travail. Ils ont vn certain
u élevé pour rendre leur fruit, où ils
ndent les jambes & l'enfant tombe
des feuilles du Bals, apres quoy la
re le prend, le frotte de ces feuilles, &
laite sans jetter du sang, & sans faire
blant d'avoir souffert. Ils n'ont nul
ge de bandes, ni de langes, ni de ber-
ux. Le lait que la mere leur donne est
ubstantiel, qu'il leur suffit pendant
ix ans: les excremens qu'ils jettent
t en si petite quantité, qu'on diroit
ils n'en rendent point. Ils parlent or-
airement en huit mois: ils marchent
yn an, & en deux on les sevre. Ils

140 TERRE AVSTRALE

commencent à raisonner à trois ans avec des divertissements inexplicables. Aussi tôt que la mere les quittent, premier Maître de la premiere bande leur enseigne les éléments: & ils demeurent trois ans sous sa conduite. Ils passent ensuite en la discipline du second Maître, qui leur enseigne l'écriture, & ils le suivent quatre ans. Et ainsi des autres à proportion jusqu'à trente cinq ans, auquel âge ils sont tous consommés en toutes les sciences naturelles, sans pouvoir distinguer quelque différence de capacité entre eux. Ayant ainsi achevé leurs courses, ils sont en attente d'être Lieutenants, c'est à dire, de tenir la place de ceux qui veulent finir.

J'ay parlé de leur constitution au Chapitre V. & à vray dire, elle fait paroître une douceur mêlée de gravité qui ne seroit pas commune en Europe. Ils sont d'une santé inviolable, sans connoître même ce que c'est que maladie. Je crois que la bonté de leur constitution provient de leur naissance & de l'excellente nourriture qu'ils prennent sans excès.

Nos

s maux ont des sources opposées, à
 voir vne conception de paréts passion-
 , & vne nourriture qui n'étant pas
 est souvent prise sans mesure. Nos
 ents nous communiquent ordinaire-
 nt autant de deffauts, qu'ils en ont
 attraitez par leur vie dereglee. Si la
 urmandise les rempli d'humeur, ils
 us en donnent tant, que nous deve-
 ns pleins de superfluitez, qu'il faut
 rger sous peine de perir. S'ils exce-
 nt en chaleur, les ebullitions de sang
 nsuivent, avec mille ordures qui pa-
 ssent par necessité sur nos corps. En
 mot, ils nous font tels qu'ils sont :
 rce qu'ils ne peuvent donner que ce
 ils ont. Leur ardeur fait que nous
 mmes des chiens en concupiscence :
 leur bile nous enflamme de cholere,
 Les Australiens sont exemts de toutes
 es passions: parce que leurs parents n'en
 vant point, ils ne leurs en peuvent pas
 omuniquer. Comme ils n'ont nul prin-
 cipe d'alteration : ils vivent dans vne es-
 ce d'indifference, sans autre mouve-
 ment, que celuy que la raison leur impri-

me. Nous pourrions dire le même de la nourriture : car si les Europeens sont assez miserables pour avoir souvent des viandes fort defectueuses: il arrive communément qu'ils en prennent deux & trois fois plus qu'il n'est requis pour leur entretien : d'où suivent les fievres, les catares, les foibleſſes d'estomach, & plusieurs pareilles infirmités inconnuës aux Australiens. La grande ſolidité de leurs fruits, & leur admirable temperance de n'en prendre, qu'autant precifément que la nature en demande pour ſubſiſter, les éloigne de tous nos maux. Bien loin de faire gloire de manger & d'être ſomnolent en feſtin: ils ſe cachent, & ne mangent qu'en ſecret & comme à la dérobee. Ils n'ont nulle heure reglée pour leur repas, parce qu'ils jugent que c'eſt vne action trop animale, de laquelle vn homme devroit ſ'abſtenir, ſ'il pouvoit. De là provient, qu'ils ont ſi peu de beſoin des neceſſitez que nous appellons communes : qu'à peine rendent ils quelques excrements en huit jours.

Ils conviennent tous que cette vie
n'eſt

est qu'une agitation, qu'un trouble & un tourment. Ils sont persuadez que que nous appellons la mort, est leur repos : & que le plus grand bien de la creature est d'y retourner au plus tost. Cette pensée fait qu'ils vivent non seulement avec indifférence pour la vie, mais même avec desir de mourir. Aussi tôt qu'ils s'appercevoient, que je témoignoisi quelque apprehension de la mort, ils se confusoient dans la pensée que ie ne pouvois être homme, parce que ie ne serois aux principes du vray raisonnement. Mon viellard m'en parla plusieurs fois: & voicy à peu près les raisons qu'il m'en donna. *Nous sommes differens des autres, en ce que leurs connoissances ne penetrant pas dans le fond des choses, elles ne tirent pas leurs conséquences que de ce qui est apparent. De là suit qu'elles fuyent leur destruction comme leur plus grand mal, & qu'elles se peinent pour leur conservation, comme pour leur plus grand bien ne considérant pas que c'est une peine vaine : & qu'elles ont une nécessité qu'elles perissent, le regard de perir n'est qu'un accroissement de*

leurs maux. Il faut pour raisonner à fond
 continua-t'il, que nous nous considerions
 dans un état de misere; 1. Parce que nos
 actions étant attachées à un corps pesant
 plus nous agissons, plus nous souffrons: &
 nous ne cessons de souffrir, qu'en cessant d'a-
 gir; tellement que, parlant sincèrement, de
 s'ir de viure, c'est souhaiter de se peiner
 & demander la mort, c'est aspirer au repo
 & à l'exemption de souffrir. Cela est d'au-
 tant plus vray, qu'il est necessaire que nous
 mourions: & que le delais ne sert qu'à nous
 causer de plus grand maux. Cette pensèe
 que nous n'avons rien de plus cher que
 nous mêmes, fait que ne pouvant nous re-
 garder que comme des objets perissants,
 nous languissons plustot que de viure: & a-
 vouons qu'il vaudroit mieux n'être point
 que d'être, pour connétre que bien tost on
 ne sera plus. Les soins de se conserver sont
 inutiles, puis qu'enfin il faut finir; & le re-
 tard ne sert qu'à l'augmentation de nos re-
 grets. La veüe de nos perfectionns fait un
 autre tourment, puis qu'on ne les peut con-
 siderer que cōme des biens passagers, qui ont
 tant coûté pour être incontinent perdus.

Enfin

fin tout ce que nous considerons au de-
 us & au dehors de nous, ne fait qu'atti-
 nos peines & nos indignations.

Je dis qu'il me sembloit que ce raisou-
 nement prouvoit trop: que pour lui don-
 toute sa force, il faudroit que je fusse
 te de ce que je connois quelque cho-
 qui me surpasse. Ce qui paroît d'au-
 t plus blâmable, que la bonté du ju-
 nement consiste à se pouvoir contenter
 sa condition, & à éloigner les refle-
 ons qui ne servent qu'à nous affliger:
 tout si nous ne pouvons pas y appor-
 de remede.

Il y a du solide en ta réponse, repartit il:
 is elle est foible en deux chefs: l'un de
 voir suspendre son jugement, l'autre de
 pouvoir aimer sans detester sa dissolution.
 voir le premier, c'est avoir la veüe bon-
 , & pouvoir cependant être sans voir ce
 i est sans cesse devant nos yeux. Pouvoir
 econd, c'est pouvoir s'aimer, sans pou-
 ir hayr sa destruction.

C'est une grande foiblesse, de pouvoir vi-
 e sans être frappé continuellement de sa
 truction. Elle est plus grande, de crain-

dre ce qu'on fait qui arrivera infailliblement. Mais elle est extreme, de chercher des preservatifs pour eviter ce qu'on croit inevitable. Pouvoir être sans voir la mort, c'est pouvoir viure sans se connecter. Parce que la mort est inseparable de nous même, & que nous voyons en toutes nos parties, c'est ne voir rien que de mortel. Pouvoir craindre la mort : c'est pouvoir accorder deux choses contradictoires: puis que craindre, suppose un doute de ce qui arrivera, & que nous savons que la mort arrive indubitablement. C'est encore pis de prendre des preservatifs pour la detourner puis que nous sommes assurez que cela est impossible.

Je repliquay que nous pouvions avec justice craindre non la mort, mais ses approches : & que les preservatifs étoient utiles, au moins pour nous en éloigner pour un tems.

Tres bien, repartit il : mais ne vois-tu pas qu'étant un faire le fait de mourir, le retard ne cause qu'une suite de peines, de chagrins, de regret, d'ennuis : & que ce n'est que se peiner, pour augmenter sa misere.

J'ajoutay

T'ajoutay que ces raisons auroient
 beaucoup plus de poids parmy les Euro-
 peens, qu'en leurs quartiers, où ils ne
 voient ce que c'est que souffrir : au lieu
 que la vie des Europeens est vne vraye
 chaîne de miseres.

*Quoy donc, dit-il, avez vous d'autres
 raisons que celle d'être mortels, & de
 ne pas connoître mourants?*

Je l'assuray qu'on mourroit sou-
 vent plusieurs fois, auparavant que d'a-
 veir de mourir: & que la mort ne pro-
 duoit aux Europeens, qu'à force de ma-
 ladies qui les abbatoient, & les faisoient
 enfin defaillir. Cette réponse lui fut vn
 mystere; & il la prit à contre sens des
 combats des vns contre les autres dont
 nous avons parlé: & comme je m'effor-
 çay de lui faire comprendre nos gour-
 mes, nos migraines, nos coliques: je vis
 qu'il n'entendoit pas ce que je voulois
 dire. Il fallut donc pour lui faire con-
 noître ma proposition, que ie lui expli-
 cassy en particulier quelques vnes des
 douleurs que nous souffrons: & comme
 je n'entendis, il ajouta: *seroit-il bien possi-*

148 TERRE AVSTRALE.

ble qu'on peut aimer une telle vie. Je pondis que non seulement on l'aime mais encore, qu'on n'omettoit rien pour la prolonger. D'où il prit un nouveau sujet de nous condamner ou d'insensibilité, ou d'extravagance insupportable, parce qu'être assuré de mourir tout fait, se voir mourir à force de souffrance, ne pouvoit étendre la vie sans une continuelle langueur, & chercher de point achever promptement de mourir sont des conduites qui ne peuvent être conceuës d'un esprit capable de raison.

Nos sentiments sont bien éloignés de ce procédé, ajouta t'il, aussi-tôt que nous sommes capables de nous connoître, comme nous sommes obligés de nous aimer; & que nous nous considérons les victimes nécessaires d'une cause supérieure qui se plaît à nous détruire; nous faisons un extrême mépris de nôtre vie, & nous ne la regardons que comme un bien étranger, que nous ne pouvons posséder qu'en fuyant. Le tems que nous la conservons nous est à charge, parce qu'il ne sert qu'à nous faire regretter un bien qu'on nous ôte plus facilement,

qu'on

si on ne nous le donne. Enfin nous nous
 ennuions de vivre, parce que nous n'o-
 us nous attachons à nous mêmes de toute
 tendresse que nous pourrions avoir: com-
 me celui qui auroit une pièce charmante
 pour un tems seulement, craindroit de luy
 donner son cœur, de peur de trop souffrir,
 tant contraint de la quitter.

Je dis que la nature enseignoit que
 l'Être étoit preferable au rien: & qu'il
 valoit mieux vivre, quand ce ne seroit
 que pour un jour, que de ne vivre pas.
 Mais il me répondit de la force que je
 ne puis expliquer.

Il faut distinguer deux choses dans nô-
 tre Être, l'une est l'existence generale qui
 ne perit point; l'autre est cette existence
 particulière qui perit. La première est
 meilleure que sa privation: & c'est ce
 qu'on doit absolument entendre, quand on
 dit que l'Être est preferable au non Être.
 La 2. est souvent pire que sa privation, sur-
 tout si c'est une connoissance qui ne tende
 qu'à nous rendre malheureux.

Je repartis; que si l'Être en general
 étoit meilleur que le non être, il s'ensuivoit

que l'être en particulier valoit mieux que
 sa negation. Mais il me saisit, en
 proposant l'exemple même de l'état où
 vous étiez: Dis moy de grace, dit-il, que
 tu te considerois seul, dans les lieux dont
 nous as parlé, environné de toute part de
 mort, pouvois tu croire alors que ta vie f
 un bien, & l'estimois tu plus que sa priv
 tion? N'est il pas vray que tes connoiss
 ces ne servoient qu'à te rendre miserable
 & que tu aurois preferé d'être insensib
 aux sentiments que tu avois de ta misere
 Il ne sert donc de rien de vouloir s'opinia
 trer que connoître, est un bien: puis que l
 connoissance qui m'afflige, non seulement
 ne m'est pas un bien: mais encore un mal
 que je dois eviter. C'est de ce princip
 que suit nôtre vraye misere en ce monde
 & le grand dégout que nous avons d'y de
 meurer. Nous nous considerons ce que
 nous sommes, & ce que nous devrions être.
 nous savons que nous sommes fort nobles
 fort parfaits, & dignes d'une éternité. Nous
 voyons que nonobstant ces excellences, nous
 sommes obligez de dépendre de mille pie
 ces, qui sont beaucoup au dessous de nous,
 & que

& que nous sommes soumis à la liberté d'un
 Souverain, qui ne nous a fait que pour nous
 changer, quand & comme il veut : & qui
 fait consister sa Tontepuissance à nous dé-
 truire, autant qu'à nous faire exceller. Voi-
 la ce qui nous chagrine, ce qui nous cause
 de l'ennuy : & qui fait que nous avons plus
 de penchant à n'être pas, qu'à être si éle-
 vez : pour nous voir autant & plus maltrai-
 tés, que les plus chetives & les plus abje-
 tes creatures. Nous nous considérons com-
 me des personnes qu'on n'éleve, que pour les
 rendre plus malheureuses : en quoy on nous
 traite pis que des bêtes, & il faut être
 plus insensible qu'elles, pour n'en être pas
 persuadé.

Nos Ancêtres étoient tellement convain-
 cus de cette vérité, qu'ils cherchoient de
 mourir avec empressement. Et comme nos
 pays se desertoient ; on trouva des raisons
 pour convaincre ceux qui restoient de s'é-
 pargner quelque tems. On leur remontra
 qu'il ne falloit pas rendre inutile une si bel-
 le & si grande terre : que nous faisons un or-
 nement de cet univers : & que nous devons
 complaire au premier Souverain de toutes

les façons. Quelque tems après pour remettre toutes les places vacantes, les particuliers s'obligerent de presenter jusqu'à trois enfans aux Hebs. Tout le pays étant enfin repeuplé, il y a environ cent cinquante ans, on rétraignit l'obligation, à ce qu'on n'accorderoit à personne la permission du grand repos: qu'il n'eût présenté un Lieutenant. Que s'il manque de fils naturel, il est obligé d'en substituer un d'ailleurs. Il n'est que 29. ans qu'on conclut dans une assemblée du Hab, qu'on ne pourroit demander la permission de cesser, qu'on eût au moins cent ans: ou qu'on ne fît paroître quelque blessure, qui affoiblît ou gâtât notablement le corps.

Deux autres freres nous vinrent joindre à mon grand regret, parce que ce Philosophe ne m'avoit jamais paru plus disposé à me satisfaire qu'il l'étoit alors.

Je fis plusieurs reflexions sur les discours qu'il m'avoit tenus, & j'y découvris des matieres de tres grande consolation. Je vis que si cette nation jouissoit des lumieres que la foy nous enseigne, elle seroit d'autant plus heureuse, qu'elle

elle est miserable en étant privée. Sa
 misère de se voir obligée de cesser d'être,
 changeroit en vne joye incroyable:
 elle étoit éclairée comme nous, que
 son mort n'est pas pour nous détruire,
 mais plûôt nous exempter de mourir, &
 pour nous élever à vne plene & éternel-
 beatitude. Si le chagrin de perir bien-
 tôt, l'oblige de souhaiter de n'être pas,
 & même de n'avoir jamais été; l'assu-
 rance qu'elle auroit d'être toujourns, &
 que son changement n'est que pour la
 rendre glorieuse, cōbleroit son bonheur.

Pour dire mon sentiment de ce pro-
 cédé des Australiens au regard de la vie:
 je ne fais s'il faut l'attribuer plûôt à vn
 mépris d'être pour vivre si peu, & au
 grand amour qu'ils se portent: qu'à vne
 certaine force d'esprit qu'ils veulent fai-
 re parétre par tout. J'ay remarqué qu'ils
 ont tant d'ardeur pour être estimez de
 grand jugement: qu'ils ne se mettent
 en peine que d'exceller en ce point. De
 là vient qu'ils se piquent d'embrasser
 tout ce qu'on peut leur proposer de plus
 conforme à la raison. Comme ils ont

154 TERRE AVSTRALE

peut être ouï que c'est le haut point d'un esprit genereux de mépriser cette vie, & de regarder la mort d'un courage inébranlable: ils ont receu & embrassé cette opinion comme un principe.

Il n'est point d'assemblée au Hab, où les vingt & trente ne demandent la liberté de retourner au repos; & il en est fort peu, où on ne l'accorde à quelqu'un, quand les raisons qu'il donne sont approuvées.

La permission étant donnée il presente son Lieutenant, qui doit avoir au moins trente cinq ans: la compagnie le reçoit avec joye, & on luy donne le nom du viellard qui veut cesser. Cela étant fait, on luy represente les belles actions de celuy dont il occupe la place: & on dit, qu'on est assure, qu'il n'est pas capable de degenerer. Cette ceremonie étant achevée, le viellard vient gayement à la table des fruits du repos, où il en mange jusqu'à huit d'un visage serain & riant. En ayant mangé quatre, son cœur se dilate par dessus l'ordinaire, & il commet plusieurs extravagances,

com-

omme sont celles de sauter, de danser, & de dire toutes sortes de sottises, auxquelles les freres ne font point de reflexion, parce qu'elles proviennent d'un esprit qui perd la raison. On luy en presente ensuite encore deux, qui altèrent tout à fait son cerveau. Alors son lieutenant avec vn autre le conduisent au lieu qu'il s'est choisy & ajusté quelque tems auparavant: où étant, & luy ayant donné deux autres fruits, il s'en dort entierement. Puis ayant fermé proprement le lieu, ils s'en retournent, témoignant qu'ils souhaitent avec ardeur de jouir de son bonheur. Voilà comme vivent & comme meurent les Australiens.

CHAPITRE VIII.

Des Exercices des Australiens.

Les Australiens content leurs années depuis le premier point du Solstice du Capricorne, jusqu'à la revolution du

même point : & ils en jugent exactement par l'ombre d'une pointe attachée contre vne muraille & opposée directement au midy. Estant arrivée au point le plus bas qui est marqué en tous leurs départemens, ils reconnoissent l'année finie, & le commencement de la suivante. Depuis ce Solstice jusqu'à l'Equinoxe de Mars, ils content vn Sueb ou vn mois : depuis l'Equinoxe jusqu'au Solstice de l'E'crivisse vn autre mois : depuis ce tems jusqu'à l'autre Equinoxe vn troisième mois ; & le quatrième s'étend jusques au Solstice du Capricorne. Ils n'ont conséquemment que quatre mois en l'année. Ils nomment Suem ce que nous appellons semaines, & ils en content autant que de lunaïsons & non plus : la sepmaine est passée quand vne lunaïson est finie. Ils divisent les jours qu'ils nomment Suec en trois parties, Sluec, le jour commençant, Suecz le jour avancé, Spuec le jour finissant. Ils ne font qu'un article de la nuit, parce qu'ils la passent dans vn profond sommeil, à cause des fruits qu'ils mangent à

et effet. Il n'est que les gardes des avenues qui veillent jusqu'à ce que d'autres freres viennent prendre leur place: ce qu'ils font quand ils s'éveillent, & ils s'éveillent selon la quantité de fruits qu'ils ont mangéz.

Ils commencent le Sluec à cinq heures du matin & il dure jusques à dix heures; le Suecz suit qui dure jusques à trois heures du soir, apres lequel est le Spuec qui finit à huit heures. L'une de ces parties est pour le Hab & les sciences: la 2. pour le travail, la 3. pour l'exercice public. Ils vont au Hab de cinq en cinq iours. L'ordre qu'ils observent est que le premier quartier vient y passer le Sluec, le second quartier le Suecz, le troisième le Spuec. Le second iour, le quatrième quartier vient au Sluec, le cinquième au Suecz le sixième au Spuec. Le troisième iour, le septième, & puis le huitième, & neuvième, & ainsi des autres; de sorte que le sixième iour le premier quartier recommence non au Sluec ou au matin; mais au suecz. On voit ainsi sans cesse d'as le Hab au moins quatre cens person-

nes sans conter celles des Hebs qui suivent leurs quartiers. Ils passent donc le tiers du iour au Hab sans prononcer vne seule parole, éloigné d'un pas les vns des autres, & si attentifs à ce qu'ils pensent: que rien n'est capable de les divertir. J'ay appris qu'ils faisoient les tems passez certains signes extérieurs accompagnés de grimaces, & de contorsions de membres: mais qu'on avoit trouvé à propos de les bannir entièrement, parce qu'ils étoient indignes de l'esprit de l'homme. Les iours qu'ils ne vont pas au Hab, ils sont obligés de se trouver au Heb pour traiter des sciences: ce qu'ils font avec un si bel ordre, que j'étois ravi de voir la diligence qu'ils apportent pour employer le tems avec profit. Ils proposent les vns après les autres leurs difficultés, qu'ils appuyent de puissantes raisons. Ils répondent ensuite à toutes les instances qu'on leur oppose. La dispute étant finie, si on a proposé quelque chose d'important, on l'écrit dans le livre public, & un chacun le remarque en particulier avec grand soin. S'il arrive
que

quelqu'un ait connu quelque chose qui lui deplaise, où qu'il iuge necessaire au bien commun, il le propose aux freres: & on conclu ce qu'on iuge de plus raisonnable, sans autre égard qu'aux interets du pays.

Ils occupent l'autre tiers du iour à leurs parterres, qu'ils cultivent avec vne adresse que nous ignorons en Europe. Ils savent procurer vne douceur si agreable à leurs fruits par de certaines mixtions qu'ils mettent en la racine: qu'elle passeroit pour vn miracle en nos quartiers. Il n'est chambre ou sale Royale aussi proprement, ni autant richement preparée que leurs allées. L'art. y conduit la nature pour y représenter vn grand nombre de si vifs portraits, qu'ils surpassent les idées de nos meilleurs peintres. Ce qui est au dessus de toutes nos admirations, c'est que tout y paroît d'abord semblable; mais plus on y arrête la veüe: plus on y trouve de diversité. Ce n'est à vray dire qu'une ressemblance de difference continuelle, & si vne piece est charmante, sa voisine est ravissante.

160 TERRE AVSTRALE

Ce qui fait le souverain degié de la perfection imaginable, c'est que ces figures ne sont point momentanées ou de deux ou trois iours, comme on en voit quelquefois en Europe; mais elles durent les années entieres: & bien loin de se flétrir apres vn long-tems, elles deviennent plus vives, plus riches, & avec des entre-lassemens plus pressez & plus considerables.

Le dernier tiers du jour est pour trois sortes d'exercices fort divertissans. Le premier consiste à faire parêtre ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à repeter ce qu'on a déjà fait auparavant. Mais c'est assez rarement qu'on le passe sans proposer quelque rareté inouïe jusques alors. Ceux qui l'ont trouvée, obtiennent l'honneur d'être escrit avec leur invention dans le livre des curiositez publiques: ce qu'ils prisent comme on estime vne tres haute dignité parmy les Europeens. En 32. ans qu'il y a que je suis dans le pays, j'en ay remarqué plus de cinq milles, qui passeroient pour des prodiges entre nos meilleurs esprits. En
voicy

voicy quelques vnes des plus recentes
dont je me souviens.

1. Vn Frere parut avec vn morceau de
bois fort dur en sa main, il donna le se-
cret de l'amollir cōme de la cire échauf-
fée, & ensuite de le liquéfier: étant liqui-
de & y ayant mêlé la pesanteur d'une on-
ce d'eau de mer, on vid qu'il se changea
en trois heures en vne tige chargée d'v-
ne belle fleur incarnate. Cette fleur étant
pêtrië & mêlée d'une espece de vi-
triol; on en vit sortir vn petit animal de
la grosseur d'un chat, trois heures apres.

2. Ayant vn petit morceau de terre
prise à liberré, l'arroufant, la salant d'un
sel de vitriol, y mêlant deux cueillerez du
jus de fruit du repos, la soufflant ensuite
d'un certain biais, & l'exposant avec
quelques couvertures de fueilles au So-
leil, il en sort en deux heures vn bel oy-
seau comme vne masange: mais j'ay re-
marqué qu'il ne vivoit pas long tems.

3. Prenant vn ver d'eau de mer, y mê-
lant six onces de terre ou environ, y ver-
sant demie cueillerée du fruit du repos,
mettant le tout empaqueté de fueilles

162 TERRE AVSTRALE

sous laiffelle environ six heures, il en fort vne espece de petit chien merveil-
leux.

4. Ayant recueilly demi once de rosée, y mêlant du jus d'une fleur qu'ils ont d'un rouge fort haut, & l'ayant laissé cuire au Soleil vn jour entier, le lendemain au lever du même Soleil, il en fort vne fleur incarnate sans pareille.

5. Ayant amassé vne once de rosée, y ayant mêlé deux gouttes d'eau de mer, si on souffle dedans au Soleil avec vn petit tuyau, il se forme vne petite bouteille d'un Chrystal inestimable.

6. Vne feüille d'une arbre telle qu'on voudra, lavée le matin du jus de l'arbre du fruit de repos, devient ferme & beaucoup plus dure que nôtre fer: étant relavée de la même eau, elle blanchit & devient mollasse comme nôtre fin papier: c'est ce dequoy je me suis servy pour écrire ces lignes.

7. Vn fruit gros comme nos calébas-
ses coupé par le milieu, & vuidé de son cœur, y mettant vn verre d'eau marine, avec demi once d'eau de vitriole, &
quelz

quelques gouttes du fruit de l'arbre de
 pos : les parties étant rejointes & ex-
 posées au Soleil deux fois 24. heures , il
 n sort vn animal de figure de nos le-
 vots , qui court & dresse les oreilles a-
 ec étonnement : mais il ne vit qu'envi-
 ron trois heures, parce qu'il n'est pas per-
 sé au fondement.

8. Vne certaine huile tirée des feuil-
 les des racines des parterres, mêlée avec
 de l'eau de mer , remuée par le mouve-
 ment d'une petite rouë , éclaire comme
 vn gros flambeau , sans chaleur cepen-
 dant, & l'on s'en sert communément par
 les quartiers.

9. Vne perche ronde frotée d'une pe-
 tite herbe égale à nôtre cerf feuille , em-
 pêche que l'eau ne coule à terre : ou plû-
 tôt l'eau si attache , comme le fer s'atta-
 che à l'aymant dans l'Europe.

10. Vne rouë à quatre pointes & à
 quatre boulets qui s'étendent & se rétrai-
 vent , fait vn mouvement perpetuel ;
 j'ay remarqué que cela provient d'un
 pois suspendu qui tire le boulet du côté
 droit & le chasse au gauche.

11. Des feuilles cousuës ensemble frottées deux fois du jus du fruit du repos, y mêlant quelques goûtes exprimées des feuilles du même arbre, font vne toile plus brillante & plus polie que nos toiles d'or.

12. S'étant frotté avec de l'eau de mer mêlée du jus des fruits des parterres, on devient rouge comme écarlatte, & se frottant ensuite de la même eau on est invisible durant deux heures.

Le livre de semblables merveilles est gros comme vne vie de Saints, & il est presque plein.

Le second exercice est de manier deux sortes d'armes, dont les vnes ont beaucoup de rapport à nos hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues. Ils manient celles là avec vne grande agilité: mais non pas cependant avec toute la dextérité que j'ay remarquée en Europe. Leurs hallebardes sont si grosses, & si fortes, qu'elles peuvēt percer facilement six hommes ensemble. Ce sont des piéces de bois façonnées & trempées quelques heures dans vne eau de mer mêlée
du

Le jus du fruit du repos, qui s'endurcit & devient en même tems léger.

L'appelle orgues, dix, douze, & quinze tuyaux, qui ont certains ressorts au bout, lesquels étant lâchez poussent les bâles avec tant d'impetuosité: qu'ils percent les cinq & six hommes d'un coup. L'agilité dont ils les lâchent fait qu'il est presque impossible de se sauver: car on est plutôt frappé, qu'on n'a pensé à fuir ou à se contregarder. Ils jettent leurs hallebardes de trente & de quarante pas avec tant d'adresse: qu'ils tombent les 10. ou les 15. fois de suite dans un même trou. Mais leur force est encore plus considerable, puis qu'ils sortent sans difficulté les six & sept quintaux: & qu'ils arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourrions pas même remuer. Je me souviens d'en avoir veu un qui ayant percé de sa hallebarde quatre demy hommes, comme ils nous appellent, les portoit sur l'aveu de ses épaules suspendus à la même hallebarde, deux devant, deux derriere.

Le 3. exercice est de jetter avec la main.

certains boulets de 3. ou quatre gros feurs. Ils jettent les vns en l'air, les autres contre des buts, & quelquefois l'un contre l'autre. Ceux qu'ils jettent en l'air se suivent quatre, cinq & six, & s'entrechoquent en vn point marqué pour être bien tirez. Ceux qu'ils jettent contre vn but doivent passer par vn trou qui est au but, & ils reussissent jusqu'à deux & trois fois de suite.

Ce qui est plus remarquable dans ces exercices, c'est qu'ils les font d'un air gay bien que grave & majestueux, sans desordre, & sans alteration quelconque. Les boulets qu'ils se jettent l'un contre l'autre sont pareils à nos paumes: si ce n'est qu'ils sont plus doux & moins dangereux. L'adresse de celuy qui les jette est de frapper sa partie, qui doit esquiver les coups pour faire preuves de son agilité. Le divertissement de les voir est si grand, qu'il n'est rien qu'on ne quitte pour jouir de cette satisfaction. Tantôt ils sautent en cabriolant pour donner lieu à la paume de passer; tantôt ils se contournent & courbent de tant

façons qu'il n'est comedien en nos
artiers qui approche de leur gentilles-

Quand l'adverfaire lance les deux,
trois & les quatre paumes l'une sur
l'autre qui assaillent la partie adverse,
c'est recreation qu'elle ne cause ; elle
se courbe à l'une, elle plie pour l'autre,
elle reçoit & rejette la troisième & la
quatrième de ses mains, & quelquesfois
de ses pieds, & tout cela se fait presque
au même tems. Comme l'agresseur
ne parait parfaitement droit, c'est vne neces-
sité où que tous les coups portent, où
l'assailli fasse paroître vne extreme
adresse pour les eviter & les détour-
ner. J'ay été estimé assez adroit & fort
habile dans le Portugal ; mais il est vray
que je paroissois pesant entre les Austras-
iens : & n'eut été que je couvrois ma
foiblesse de l'anteur des deffauts que m'avoit causé
un grand nombre des playes que j'avois
euës, j'aurois passé & fait passer ma
reputation pour lourde & stupide.

CHAPITRE IX.

*De la Langue Australicenne, &
des études de ce pays.*

ILs se servent des trois façons d'expliquer leurs pensées qui sont en vſage en Europe, à ſavoir des ſignes, de la voix, & des lettres formées. Les ſignes & leurs ſont fort familiers, & j'ay remarqué qu'ils paſſent pluſieurs heures en ſemblable ſans ſe parler autrement: parce qu'ils ſont fondez ſur ce grand principe, *que c'eſt en vain qu'on ſe fert de pluſieurs moyens pour agir, quand on peut agir avec peu.*

Ils ne parlent donc que lors qu'il eſt neceſſaire de lier vn diſcours, & de faire vne longue ſuite de propoſitions. Tous leurs mots ſont monosyllabes, & leurs conjugaiſons ſont les mêmes pour la methode. Par exemple: *af*, ſignifie *aimer*: leur preſent eſt *la*, *pa*, *ma*, j'ayme, *tu aymes*, *il ayme*: *lla*, *ppa*, *mma*, nous ay
mons,

ous, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont
 un preterit que nous appellons par-
 tit, lga, pga, mga; j'ay aimé, tu as ai-
 mé &c. lga, ppga, mnga, nous avons ai-
 mé &c. Le futur lda, pda, mda, j'aime-
 rai &c. llda, plda, mlda, nous aime-
 rons, &c. Travailler en langue Austr-
 alienne c'est uf: lu, pu, mu, je travaille,
 tu travailles: lgu, pgu, mgu, j'ay tra-
 vaillé, &c.

Ils n'ont aucune declinaison, ny mé-
 me aucun article, & tres peu de noms.
 Ils expriment les choses qui n'ont aucu-
 ne composition par vne seule voyelle: &
 celles qui sont composées par les voyel-
 les qui signifient les simples principaux
 dont elles sont composées. Ils ne recon-
 naissent que cinq corps simples, dont le
 premier & le plus noble est le feu, qu'ils
 expriment par a; le suivant est l'air signi-
 fié par e; le 3. le sel expliqué par o; le 4.
 l'eau qu'ils appellent i; le 5. la terre,
 qu'ils nomment u.

Pour faire les distinctions individuel-
 les, ils appliquent des consonnes, qu'ils
 ont en bien plus grand nombre que les

Europeens. Chaque consonne signifie vne qualité qui convient aux choses significées par les voyelles. Ainsi B. marque clair; c. chaud; e. desagable; f. sec &c. suivant ces explications ils forment si parfaitement leurs noms : qu'en le entendant, on conçoit aussi tost l'explication & la definition de ce qu'ils nomment. Ils nomment les Etoiles *aeb*, mot qui explique leur composition de feu & d'air avec la clarté. Ils appellent le Soleil *aab*, les oyseaux *oef*, marque de leur solidité, & de leur matiere acrienne & seche. L'homme *üel*, qui signifie sa substance partie acrienne, partie terrestre accompagnée d'humidité : & ainsi des autres. L'avantage de cette façon de parler est qu'on devient philosophe, en apprenant les premiers éléments, & qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays, qu'on n'explique sa nature en même tems : ce qui passeroit pour miraculeux, auprès de ceux qui ne sont pas avertis du secret dont ils se servent à cet effet.

Si leur façon de parler est si admirable,

e, celle d'écrire l'est encore davanta-
 ge. Ils n'ont que des points pour ex-
 pliquer leurs voyelles, & ces points ne
 distinguent que par leur situation. Ils
 ont cinq places, la supérieure signifie
 a, la suivante l'e &c. par exemple

a .
 e .
 i .
 o .
 u .

bien qu'il nous semble que la distinc-
 tion en soit assez difficile : l'habitude
 qu'ils en ont leur rend tres-commune.

Ils ont trente six consonnes dont 24.
 sont tres remarquables : ce sont de pe-
 tits traits qui environnent les points, &
 qui signifient par la place qu'ils occu-
 pent. par exemple.

eb ! air clair . oc . — eau chaude
 — . eau froide . ul , terre humide.
 / feu sec . es ; air blanc . n ! . t
 . d ! p | . q — . r L . m |
 j . ve, . L. je. L . n . ail . Il en
 est encore dix huit ou dix neuf , mais
 nous n'avons aucune consonne en l'Eu-
 rope qui les puisse expliquer.

Tant plus on considerera cette façon

d'écrire, tant plus on y trouvera de secrets à admirer. le b. signifie clair; le c. chaud; l'x froid; l. humide; f sec; blanc; n noir; t, verd; d, desagréable; p, doux; q, plaisant; r amere; m, souhaitable; g. mauvais; z. haut; h. bas; i. consonne, rouge; a joint avec i, paisible. Aussi tôt qu'ils prononcent vn mot, ils connoissent la nature de ce qu'il signifie: comme pour dire vne pomme douce & desiderable, ils écrivent *ipm*; vn fruit mauvais & desagréable *ird*. Je ne puis expliquer tous les autres secrets qu'ils comprennent & qu'ils expliquent dans leurs lettres.

Les verbes sont encore plus misterieux que les noms; p. e. ils écrivent & prononcent *af* pour *aimer*: *a* signifie le feu & *f* signifie la secheresse que cause l'amour. Ils disent *la* pour signifier l'aimant, marque de l'humidité actuelle qui se rencontre dans l'amour; *pa* tu aymes signifie de la douceur de l'aymant. *Lla* nous aimons, la multiplication de *LL*. signifiant le nombre des personnes. *Oz* signifie parler: la lettre *o* marque le se-
don

ont nos discours doivent être აღ-
 sonnez : z signifie l'elevation & la
 impression des poulmons qui sont re-
 sifés pour former des paroles.

Quand on enseigne vn enfant on
 explique la signification de tous les
 tems ; & quand il les joint ensem-
 ble, il apprend à même tems l'essence &
 nature de toutes les choses qu'il pro-
 pose. Ce qui est vn avantage merueilleux
 tant pour les particuliers que pour le pu-
 blic : puis qu'aussi tost qu'ils savent lire,
 qui se fait regulierement en trois ans,
 comprennent en même tems tout ce
 qui convient à tous les E'tres. Ils savent
 tout parfaitement en l'âge de dix ans : &
 connoissent tout ce qui est des subtili-
 tés de leurs lettres en quatorze ; ils sa-
 vent toutes les difficultez de la Philoso-
 phie en l'âge de vingt ans. Depuis ce
 tems jusques à vingt cinq ans ils s'ap-
 pliquent à la contemplation des Astres :
 ils donnent trois parties à cet E'tude,
 la 1. est de la revolution des Astres qui
 comprend leurs années, la 2. de leur di-
 rection, la 3. de leurs qualitez avec des

raisonnements qui sont tous autres que ceux que nous avons en Europe sur cette matiere. Mais comme c'est vn sujet purement philosophique, ce n'est ny lieu ny le tems de le particulariser.

Ils s'occupét depuis vingt cinq jusqu'à 28. en la connoissance des volumes de leurs histoires. Mais je crois que c'est de ce point qu'ils font parètre de la foiblesse, & de l'extravagance. Ils content près de douze mille revolutions de Solistices; ils enseignent que leur origine est du Haab ou d'une divinité, qui en souffrit trois en même tems qu'ils nomment par leurs noms, d'où tous les autres sont venus. Ils ont de vieilles êcorces qu'ils estiment de huit mille revolutions; & on y distingue leurs annales d'années en années avec plusieurs particularitez incroyables. Il faut vn genie tres particulier & tres subtil pour pouvoir lire & expliquer les revolutions des cinq premieres mille, & jamais je n'y ay pû rien comprendre. Ce sont quarante huit volumes d'une grosseur prodigieuse qu'ils conservent dans le Hab, comme choses sacrées.

ées qu'on ne doit toucher qu'avec respect, & la seule raison qu'ils donnent pour autoriser la verité de ce qu'ils contiennent, est que ce sont des hommes qui les ont écrits, qui étant incapables de tromper, ont consequemment remarqué ce qui se passoit alors. Mais si ce qu'ils rapportent étoit vray, les étoiles seroient multipliées des deux tiers, le Soleil seroit grossy, & la Lune fort diminuée: la mer auroit changé de place, & mille choses pareilles qui sont hors de toute apparence.

Ils nous font commencer apres cinq mille revolutions, & le commencement qu'ils nous donnent est tout à fait ridicule. Ils écrivent qu'un serpent d'une grosseur de mesurée Amphibie de nature qu'ils nomment Ams, se jetta sur un homme pendant son sommeil: & en ayant jouy sans lui faire aucun autre mal, cet homme se reveillant sur la fin de l'action s'affligea tellement, qu'il se precipita dans la mer. Le serpent voyant ce desespoir se jetta dans l'eau apres lui, & cessa de le soutenir, de le soulever &

de le porter jusques à vne Isle voisine qui n'est plus maintenāt; où étant & lui ayā touché le cœur par ses careffes & par les marques d'amitié qu'il lui témoigna, l'obligea de chercher à se nourrir. Quelques mois étant écoulezz, le serpent sentā son fruit dans cet homme, redoubla ses services. En accouchant il fit deux enfans des deux sexes, ce qui obligea le serpent à des soins particuliers pour l'accouché, & à ne cesser d'aller & de venir pour trouver dequoy l'entretenir. Quand les fruits ordinaires lui manquoient, il prenoit des poissons, & quelquefois de petits animaux, & les apportoit & les faisoient manger à ses petits. Ces deux enfans en croissant, montroient plusieurs signes de malice & beaucoup de brutalité, ce qui causa tant de tristesse & de chagrin à cet homme qu'il en devint inconsolable. Le serpent s'apperceut de ses ennuis, & pensant qu'il regrettoit son pays, apres avoir fait son possible pour le consoler sans rien avancer: il lui fit plusieurs signes pour lui faire entendre que s'il vouloit retour-

er avec les siens, il l'assisteroit en son
etour, comme il l'avoit aidé en sa ve-
uë. Cet homme se jetta dans l'eau plu-
tôt à-dessein d'éprouver la volonté du
serpent que pour autre consideration :
Mais le serpent se mit à la nage, se plaça
sous son estomach, & le porta en peu
d'heures en son pays; apres quoy il re-
passa pour joindre ses deux petits, qui é-
tant devenus grands s'accouplerent &
se multiplierent beaucoup, ne vivant que
de chasse & de péche comme des bêtes
carnacieres. L'isle étant trop peuplée
pour les entretenir tous, ils trouverent
le moyen de passer en d'autres pays &
de les remplir de leurs productions, avec
tous les desordres que nous experimen-
tons. Voila l'origine qu'ils nous don-
nent.

Quand ils sont parvenus à l'âge de
trente ans, ils peuvent raisonner sur tou-
te sorte de matiere, exceptée sur celle du
Haab & des Habes, c'est à dire de la di-
vinité & de leurs Annales. Quand ils
ont environ trente cinq ans, ils peuvent
être Lieutenants dans les Hebs, & faire

vn corps de famille avec les autres freres des appartemens. Apres vingt cinq ans ensuite, ils peuvent retourner au Heb pour y servir à l'instruction de la jeunesse: mais ils gardent ordinairement le rang de l'Antiquité à cet effet, si ce n'est que quelque viellard le cede volontiers à vn autre.

CHAPITRE X.

Des animaux de la terre Australe.

IL n'est personne pour peu versé qu'il soit en la connoissance des pays, qui ne sache que les animaux y sont autant differents, que les terres qui les portent. L'Angleterre n'a point de loups: & elle cõmande à plusieurs Isles, où les serpents ne peuvent vivre, & dont la terre transportée ailleurs les fait mourir. Le bois des forets d'Irlãde ne souffre ny ver ny araignée. Les Isles Orcades n'ont point de mouches, & le Trondenus de Norrvege ne fait ce que c'est que les vers. La

Candie

Gandie ne porte aucun animal venimeux. Le venin même transporté aux Isles de la Trinité perd son activité & n'est plus mortel, quand il y est.

C'est vne chose asseurée que les gros animaux ne sont pas toujours les plus incommodes. Les menuës vermines que les Australiens ne peuvent comprendre, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de desordres en plusieurs endroits de l'Europe; qu'elles causent souvent les sterilités, les maladies, & les morts universelles, comme on peut le prouver par vne infinité d'experiences. C'est pourquoy je dois mettre entre l'vn des premiers bonheurs des Australiens qu'ils sont si vniuersellement exemts de tous ces insectes: qu'ils rejettent comme contes faits à plaisir ce qu'on leur en raconte; parce qu'ils sont persuadez que la vie exige par necessité des organes proportionnez & qui ayent vne juste capacité. Toutes les bêtes sales, venimeuses, & nuisantes ne se trouvent pas dans toute l'étendue de leurs quartiers: & je me persuade facilement que

180 TERRE AVSTRALE

la solidité des fruits qu'on y rencõtre provient de l'exemption de ces excrements. C'est de là que les corps sont toujõurs vigoureux, frais, moins sujets à la pourriture, & qu'ils ne pouliẽt point de ces exhalaisons puantes & insupportables que nous souffrons en Europe. Cette même raison fait qu'on se couche, & qu'on dort indifferemment sur la terre nuë sans aucune incommodité, & même avec santé & plaisir.

Ils ont gardé long-tems trois sortes d'animaux à quatre pieds, & ils en gardent encore en certains quartiers. Je pourrois comparer les moindres à nos cinges, excepté que leur face n'est pas velue, leurs yeux sont à fleur de tête, les oreilles assez longues, la bouche & le nez de forme humaine, les pâtes plus longues avec cinq doigts dont ils tiennent & portent tout ce qu'ils veulent avec autant de facilité que les hommes. Ils sont fort actifs, & ils sont parêtre des tours de gentillesse qui ravissent en admiration. L'amitié qu'ils ont pour l'homme est telle, qui meurent de faim & d'en-

nuis,

uis, quand ils sont obligez d'en être éloignez. Estant en la presence de quelqu'un, ils ne se peuvent contenir sans lui donner quelque sujet de divertissement par leur sauts, par leurs tours, leurs boudisements, & mille sortes de cingerie. Il est assuré qu'ils vivent plus de la compagnie de l'homme que d'aucun autre aliment, aussi ne mangent-ils jamais qu'en leur presence. On les a banny de plusieurs sezains, à cause qu'ils étoient trop importuns, particulièrement dans le Hab. Comme on ne pouvoit les empêcher d'y aller, qu'on ne les retint enfermés, & qu'on ne les trouvât mourants au retour: aussi ne pouvoit on les y laisser venir, & leur en permettre l'entrée sans s'exposer à vne distraction continuelle, & à la profanation de ce saint lieu.

Les animaux de la seconde sorte ont quelque conformité avec les porcs médiocres: mais leurs poils sont doux, comme de la soye, & leurs museaux plus longs: on les nomme Lums. Ils ont cette adresse de foüir & renverser la terre en lignes droites, avec autant & plus

d'artifice : que ne font nos meilleurs laboureurs avec leurs charruës, leurs bœufs & leurs chevaux. Ce qui surpasse toute commodité, c'est qu'ils n'ont besoin d'aucun conducteur pour commencer, continuer & finir leurs rayes. On les a cependant détruit dans la pluspart des sezains, à cause des ordures qu'ils causent, & parce qu'ils ne sont vtils que sept ou huit jours de l'année. Il faut les tenir enfermés le reste du tems, ou souffrir des dégats assez facheux, qu'ils font tant pour vivre que pour se divertir.

La troisième sorte d'animaux a du rapport à nos dromadaires : si ce n'est que leur tête approche de celle des chevaux. L'échine de leur dos est enfoncé par tout, & les côtes qui s'élevent au dessus, font une façon de cœur dont la pointe est en bas : & on couche facilement deux hommes dans le creux du dessus. On les nomme Fuefs. Ils portent des hommes de deux façons ; la première est simple & sans façon, montant dessus sans selle & sans housse. Ils portent huit hommes sans difficulté, qui pesent

au moins douze Europeens. La seconde qui est la plus commode, est avec vne espece de tour qui contient quatre hommes. La façon de conduire ces animaux est de les dresser avec vne petite verge pour les âvertir des détours qu'il faut prendre. On a conclu dans nôtre seizain de les détruire, tant parce que les oyseaux carnaciers les pourchassent avec avidité, que parce qu'il faut employer beaucoup de tems à les entretenir, les loger, & les conduire: ce qu'on juge indigne d'un homme, qui ne doit être occupé qu'à des sujets dignes de sa nature.

Outre ces animaux, on y voit quatre sortes d'oyseaux qui meritent nos reflexions; les premiers s'appellent Effs, qui voltigent comme les poulles privées, & qui sont de leur grosseur, & leur couleur est d'un incarnat charmât. On commence à les bannir des seizains, parce qu'on n'en reçoit que de notables incommoditez dans les parterres. Les seconds & les troisièmes sont semblables à nos tatins & à nos masanges: mais

ils sont vn peu plus gros, & si privez: qu'il les faut souvent chasser de dessus les personnes, & leur voix est si douce qu'on la prefereroit avec justice à nos concerts de musique. Ils voligent avec les freres & les suivent par tout: ils entrent même dans le Hab, où ils causent vne certaine douceur d'esprit par leur gazouillement, qu'ils appellēt Pacd, c'est à dire, divertissement de beatitude. Ils ne mangent jamais qu'avec les freres; & ils ne prennent aucun repos qu'ils ne soyent sur eux. Ils ont cette propriété de sentir de fort loin les oyseaux carnaciers, & de picquer les freres pour les âvertir. En vn mot c'est l'vne des plus agreables & des plus vtils recreations de ce peuple.

Les quatrièmes oyseaux sont de la grosseur de nos boeufs, d'vne tête longue qui finit en pointe, avec vn bec d'vn grand pied, plus dur & plus affilé que l'acier aiguisé. Ils ont de vrais yeux de boeuf, qui sortent de leur tête, deux grandes oreilles de plumes rouffes & blanches; vn col aucunement delié: mais

fort

ort large ; vn corps long de 12. pieds
 & large de quatre avec vne queuë de
 plumes grandes & recoubées, vn esto-
 mach sous leurs plumes à l'épreuve des
 coups, & dur comme fer; des pattes plus
 menuës que grosses finissantes en cinq
 eff. oyables serres capables d'enlever fa-
 cilement vn poids de trois cens livres.
 Ces horribles bêtes se nomment Vrgs, &
 elles ne vivent que de proye de la
 mer ou de la terre. Elles font en cer-
 tains tems vne guerre si cruelle aux Au-
 straliens : qu'elles enlevent quelquefois
 les dix, les douze, & les quinze per-
 sonnes en vn jour. Aussi tôt qu'elles
 ont goûté de la chair humaine, leur avi-
 dité s'augmente pour en auoir: & il n'est
 ny stratageme, ny invention dont elles
 ne se seruent à cet effet. Tantôt elles sont
 en embuscades, tantôt elles fondent de
 la moyenne region de l'air douze &
 quinze ensemble: & se jettant à la mer-
 cy des coups, c'est rarement qu'elles
 quittent prise sans enlever quelqu'un.

A bien considerer les Australiens, ils
 n'ont que ces ennemis, qui empêchent

la perfection de leur beatitude naturelle. Il est vray qu'ils ont fait, & font encore tous les jours des choses inconcevables pour les détruire : jusqu'à raser des Isles entieres de trente & trente cinq lieuës de circuit, avec des montagnes d'une lieuë de hauteur pour les chasser. Mais quoy qu'ils ayent fait, & quoy qu'ils fassent ; je ne vois aucune apparence d'en pouvoir venir à bout. Les Isles sont en si grande quantité en ces quartiers à trois, quatre, cinq, huit & dix lieuës, & plus avant encore, avec des rochers si élevez : qu'il est impossible de les ruiner toutes. Quand même on pourroit ruiner celles la ; il en est d'autres plus éloignées, & c'est presque entreprendre d'applanir toute la terre, comme ils connoissent maintenant, que de vouloir ruiner tous les lieux que ces oyseaux peuvent habiter. Mais nous parlerons plus amplement de ces animaux au chapitre suivant.

Outre tous les animaux dont j'ay parlé, les Australiens ont mille secrets pour en former de toutes les façons : mais
com-

comme ils ne mangent point, ils ne vivent que peu.

Je ne puis passer icy sous silence, que bien loin de manger de la chair; ils ne peuvent même concevoir comme un homme en peut manger. Leurs raisons sont 1. que cette viande ne peut combattre avec l'humanité, qui est éloignée de la cruauté. 2. que la viande des animaux ayant beaucoup de rapport avec celle des hommes, celuy qui peut manger de la chair de ceux la, mangera sans difficulté de la chair de ceuxci. 3. Ils croyent que la digestion en est trop dangereuse, & qu'on ne peut manger la chair d'un animal, sans se revêtir de ses inclinations. 4. Ils sont persuadez que la chair d'une brute est tellement modifiée à cette brute, qu'elle ne peut servir à la composition d'une autre, qu'elle ne luy ressemble, & qu'on ne devienne brute à proportion qu'on s'unit la chair de la bête. 5. Ce mot de bête les rebutte tant, qu'ils souffriroient plûôt de n'être pas, que de communiquer de la sorte avec elle. 6. Ils ne savent ce que c'est qu'al-

lamer du feu pour cuisiner. 7. Enfin l'antipatie est entiere entre eux & la bête, & si vn Australien avoit mangé de la chair d'une bête, il croiroit devenir bête.

S'ils ont en horreur la chair des animaux terrestres, ils detestent celles des poissons. Il est vray qu'ils sont rares en ces quartiers: parce que les oyseaux de proye dont je viens de parler; leur font une grande guerre. En trente deux ans, je ne me souviens pas d'en avoir veu d'autres que certaines sortes d'anguilles de trois & de quatre aunes de longueur, & certains petits pattus qui ne s'éloignent pas de nos pores espics, d'un noir luisant comme hebene.

CHAPITRE XI.

Des raretez utiles à l'Europe qui se trouvent dans le pays Austral.

Ceux là sont aveugles & sans experience, qui s'imaginent que l'Europe est vn pays plein, qui n'a aucun besoin de ses voisins. Les nouvelles commoditez que le commerce avec l'Asie & avec l'Amerique a découvertes depuis cent ans, sont des preuves certaines de cette erreur. Il n'est point de doute que, si elle pouvoit communiquer avec les Australiens, elle ne fût tout autre qu'elle n'est maintenant. Je ne veux rien dire du naturel de ce peuple & des vertus morales que tous les particuliers ont parêté : ce qu'on doit considerer comme vn thresor incomparable, qui seruiroit d'exemple & de modele à ceux qui apres les trente & quarante ans de mortification, n'approchent pas de leurs perfections. Je veux seulement faire

mention de quatre avantages admirables qu'on en retireroit infailliblement.

Entre les animaux dont j'ay parlé, les Hums rendroient des services incroyables: puis qu'ils exenteroient les hommes de ces peines étranges qu'il faut avoir pour labourer la terre. Mais les Sues donneroient encore plus de contentement. Ce sont des bêtes si douces, qu'elles surpassent les bœufs les plus traitables; & elles sont d'un entretien si facile, que deux livres d'herbes les nourrissent plus de trois jours. Il est plus, car elles demeurent les jours entiers sans manger: & il n'est pas nécessaire de s'arrêter devant les dix ou douze heures de chemin pour les repeaire, quand on est en voyage. Cependant leurs pas sont grands & vîtes: & elles font les dix huit & vingt lieuës sans incommodité. Le fruit que les marchands & les Seigneurs en retireroient, n'est pas explicable: ils ne feroient pas la dixième partie de la dépense qu'ils sont obligez de faire pour voyager, & pour le transport des marchandises. Deux de ces animaux
portent

portent la charge d'un grand chair tiré
six chevaux. Les Australiens qui n'ont
besoin d'aucun trafic sont excusables
d'en faire si peu d'état : mais les Euro-
peens devroient les rechercher à toute
force, à cause de l'avantage incroyable
qu'ils en peuvent pretendre.

Mais ce qui passe tout ce que l'Euro-
pe a jamais connu de commode, c'est
l'utilité des oyseaux carnaciers dont j'ay
parlé. Ces animaux qui sont fort cruels
tant sauvages, s'appriivoisent facilement
et deviennent si domestiques & si amis
de l'homme étant apprivoisez : que nos
Européens ne le sont pas davantage. On en
conservoit encore dans le seizain de Burd,
quand j'arrivay dans la terre Australe,
qui portoient un homme avec plus de
facilité qu'un cheval d'Espagne. On
monte sur le deffaut de leurs aîles, & les
plumes de leurs dos servent d'un couffin
très delicat. Il n'est que de leur attacher
une petite ficelle au bec pour les con-
duire où, & comme l'on veut : & on
peut sans sans se peiner les quinze & sei-
ze heures d'une traite. Apres s'être re-

posé environ deux heures pour les repaire
 tre de viandes, on en fait encore autant.
 Ainsi on avance en vn jour, sans aucun
 ne incommodité, sans crainte & sans
 danger, les trente, & trente cinq lieues
 en ligne droite sans se mettre en peine ni
 des ruisseaux, ny des rivières, ny des bois
 ny des montagnes, ny d'aucune mauuai
 se rencontre. En un mot c'est vne com
 modité sans pareille, & vn divertisse
 ment indicible. Deux raisons ont obligé
 gé les Australiens de s'en défaire, qui
 n'ont aucun lieu en Europe; l'vne est
 qu'ils sont d'vne ardeur extrême pour la
 conjunction charnelle, ce qui causoit
 qu'un mâle portoit quelquefois celuy qui
 le mouroit, dans vne Isle, où il sentoit quel
 que femelle: & l'Australië y étoit devoré
 par les oyseaux sauvages. L'autre est qu'ils
 se persuaderent que les privez attiroient
 les carnaciers sur leur terre, d'où suivoi
 ent les grands desordres qu'ils étoient ob
 liguez de souffrir. Ces considerations
 n'auroient aucun effet dans les pays sep
 trentrionaux: parce qu'ils n'y auroient
 que des oyseaux privez, desquels on ne

cevroit que des services. Il est vray
qu'ils sont carnaciers : mais ils ne sont
entropofages, que parce qu'on leur
donne des appas & des allechements
pour l'être, comme je dois l'expliquer.

Voila ce que j'ay remarqué de plus
considerable touchant les animaux de la
terre Australe. Pour les fruits qu'elle
porte, ils surpassent tout ce qu'on peut
imaginer de beau & de delicat : & les
tables des princes & des rois seroient
enrichies de leurs services. Outre leur
bonté & leur delicatesse, le fruit du re-
seda a des proprietéz que nous estime-
ons miraculeuses ; le dormir nourris-
sant qu'il provoque, tel qu'on veut sans
aucune incômodité, & toutes les playes
de son jus guerît en tres peu de tems,
obligeant de croire qu'il n'est aucun
en Europe duquel il ne seroit le re-
mede tres asseuré. J'ay feu que ce fut l'v-
nique moyen dont on se servit pour pen-
der mes playes à mon arrivée : & ayant
eu ensuite en plusieurs combats quan-
tité de coups, soit par ouverture, soit en
contusion & en fracassement, j'ay tou-

jours été parfaitement rétably en trois jours. Ce qu'étant ainsi, on abbreget ce nombre sans nombre de drogues de remède : on seroit soulagé sans frais & on vivroit sans danger de ces longues infirmités qui tuent la pluspart du monde en nos quartiers. J'étois suiet à plusieurs foiblesses pendant mon séjour dans le Portugal, & les effroyables souffrances que j'avois souffert sur la mer, devoient m'affoiblir beaucoup. Cependant depuis que je suis en ce pays, & que je vis des fruits qui y servent de nourriture : je dois dire que je n'ay senty nul le infirmité corporelle telle qu'elle soit. & bien que mes deffauts m'ayent causé des traverses tres considerables : & que l'éloignement de mon pays joint à des coutumes toutes extraordinaires, que je suis obligé de pratiquer me donnent plusieurs ennuis : aussi tôt que je mange un fruit du repos, mes ressentiments s'adoucissent, mon cœur devient gay, & je me trouve d'un humeur qui me rend tres content. C'est ce qu'on estimeroit un poids d'or dans les pays septentrionaux.

à les tristesses en tuent la pluspart, & à les chagrins causent des langueurs qui sont pires que la mort.

Mais que peut-on s'imaginer de plus souhaitable que de vivre splendidement & tres-delicatement, sans dépense, sans nécessité ny de cuisine ny de cuisinier, ny de tous les attirails qui s'en suivent ? Que peut-on penser de plus délicieux que de jouir d'un boire cordial, plus nourrissant & plus roboratif que toutes les boissons naturelles & artificielles de l'Europe, sans peine, sans travail & en se divertissant ? Quelle repos de l'esprit pour les ames Religieuses, de pouvoir vivre quasi sans manger & sans boire, je veux dire, sans être obligé de perdre & tems & argent à mille sortes d'apprets: puis qu'on n'auroit besoin que de trois ou quatre morceaux d'un fruit plus doux & plus appetissant que nos grandes les plus substantielles & les mieux assaisonnées : & de boire d'une pece de nectar naturel dont on ignore la delicatessse en nos pays, sans autre soin que de le recevoir de la nature, apres quelque mediocre culture.

Davantage comme les Europeens sont
 extremement curieux de nouveutez
 ils pourroient avec le jus du fruit du re-
 pos & quelques cueillerées d'eau sale
 diversement mêlée, faire quasi tou-
 tes sortes d'inventions vtils, necessai-
 res & admirables. On peut faire quell
 couleur on veut : on peut changer ce
 qui est mol en des matieres plus dures
 que l'acier sans besoin de fonte, ny d
 coup de marteau. On peut rendre ce qu
 est dur, traitable & maniable comme d
 la cire fonduë. Enfin jamais magicien
 ny joueur de passe passe n'est approché
 & n'approchera des gentilleses & de
 curiositez qui suivent de ce mélange
 & il se fait avec tant de facilité qu'il n'est
 personne pour peu experimenté qui
 soit, qui ne puisse presenter des effets que
 nous jugerions miraculeux.

J'ay admiré cent fois comme la na-
 ture donne en se joüant & même avec
 profusion en ce pays, ce dont elle est
 avaricieuse en nos quartiers. Tout ce que
 nous estimons rare, charmant & ravi-
 sant, y est si commun: qu'on n'y voit rien

le moindre consideration. Enfin ce que
les Europeens ne peuvent avoir sans de
très longs & de très pénibles travaux,
ne coûte qu'une production momenta-
née en ce pays. Je ne puis passer sous
silence cette abondance de fin chry-
stal qui s'y rencontre : qu'ils savent tail-
ler, & poser l'un sur l'autre, avec tant
de propreté & tant d'artifice: qu'on a pei-
né d'en connoître la separation; & qui
est si transparent, qu'on n'en sauroit dis-
tinguer les portes, si les riches figures
de diverses couleurs que la nature y a en-
classées ne les faisoient connoître. J'ay
pris pour une marque infallible, que ce
crystal a été applany, qu'on voit dans le
village de Huff, un Hab qui est assés-
sément d'une seule pierre: ce qui n'a pu
être, qu'à force de picquer, & de tail-
ler dans un roc de cette nature. C'est
une piece si riche & si prodigieuse,
qu'elle n'est pas concevable. Ce mira-
culeux ouvrage surpasse les ordinaires
en hauteur & en largeur. Il est haut de
cinze cents pieds, & large de deux
cent cinquante; les figures dont le chrystal est en-

tremêlé, sont plus rares qu'à l'ordinaire : & on voit bien qu'elles sont de toutes leurs longueurs sans aucune coupure. On m'a assuré qu'on avoit déjà proposé plusieurs fois dans les assemblées, s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conserver, 1. parce qu'à cause de la curiosité : 2. parce qu'il est occasion de distraction, 3. parce qu'il n'est qu'une particularité ; mais je ne sais quelle conclusion on a prise. Les Chrétiens Europeens qui recherchent avec tant de soin l'enrichissement & la décoration de leurs Eglises, trouveroient là tout ce qu'ils peuvent souhaiter pour faire éclatter & admirer leurs saints lieux.

La grande difficulté est de trouver un moyen de pouvoir communiquer avec ces peuples : & apres y avoir fait toutes les reflexions possibles, j'y vois de grandes peines insurmontables. Comme ils ne souhaitent rien : il n'est aucune apparence, qu'on les puisse attirer par l'amour du gain, de la recompense ou du plaisir. D'ailleurs l'aversion inexplicable qu'ils ont

qu'ils conservent & qu'ils cultivent pour
notre nation, est cause qu'ils ne nous
peuvent voir sans horreur. Nous n'avons
pas plus de haine contre les loups &
contre les serpents, qu'ils en ont con-
tre nous: & ils ne peuvent ouïr parler
de notre nature sans témoigner la pas-
sion qu'ils ont de nous détruire. Tout
ce que nous portons aux terres qu'on
appelle neuves, qui nous en a procuré
l'entrée & l'accès favorable auprès des
habitans, leur paroît des sottises, des
jeux d'enfant, & indignes de l'estime
d'un homme. Ils regardent toutes nos
affaires, comme nous considérons nos
affaires d'airainées: Ils ne savent ce que
signifient les mots d'or & d'argent. En
un mot, tout ce que nous croyons pre-
cieux passe en leur jugement pour ridi-
cul & pour recherche de bêtes. Mais
ce qui rebute toutes les recherches que
je puis faire, pour assurer le moyen de
communiquer avec eux, c'est le grand
avantage qu'ils ont de la mer. Elle est si
peu profonde en ces pays, qu'elle ne
peut soutenir un vaisseau à deux ou trois

lieuës de leurs bords : ny même vne chaloupe à cinq & six cens pas, exceptez les détours particuliers, qu'on ne peut connoître sans vne longue experience. Davantage ils ont des gardes si exactes sur les rivages : qu'il est impossible de les surprendre, ny même de les attaquer avec esperance de succez, comme on verra dans la suite.

CHAPITRE XII.

Des guerres ordinaires des Australiens.

C'est vn ordre inviolable en ce monde, que l'homme ne peut avoir vn bien sans peine, ny le conserver sans difficulté. Les Australiens qui seroient heureux dans leurs possessions remplies de tous les avantages dont la nature est capable, ne manquent pas d'ennemis qui les exercent, ny de guerres pour se deffendre. Les plus ordinaires sont 1. contre les Fondins, 2. contre les monstres

tres marins. 3. contre les oyseaux sauvages & carnaciers. La premiere, & la seconde les oblige de conserver plusieurs mille hommes continuellement en gardes aux pieds des monts de Juads, & beaucoup plus sur les côtes de la mer, à sçavoir 20. mille en soixante lieues de pays. La troisieme les contraint de ne pas s'éloigner en certains tems les uns des autres, & d'être en des precautions tres grandes & fort incommodes.

Le choix qu'on fait pour l'envoy des gardes ne souffre aucune difficulté. Il est si bien ordonné de tout tems, tant pour aller que pour sejourner & pour l'entretien: que tout se fait sans qu'on en parle en façon quelconque. On tire environ six millions de personnes de tout le pays pour la garde de toutes les avenues: & ils sont tellement disposés, qu'il peut y avoir environ trois cens trente hommes en l'espace de chaque lieu; & plus de cent mille en trois cents lieues.

Ceux qui remarquent quelque appro-

202 TERRE AVSTRALE

che de l'ennemy élevent vn signe, qui éclatte comme vne flamme brillante, & qui à même tems fait vn bruit comme d'une cheute d'eau impetueuse, qui s'entend facilement de deux lieues. Aussi tôt les autres à droite & à gauche dressent le même signal, & toute la côte en 24. heures est âvertie. La moitié des gardes courent vers le lieu de l'alarme avec cette promptitude, qu'en six heures les trois & quatre mille sont sur la place. Quand on connoit qu'on est assez de mode pour s'opposer & pour ruiner l'ennemy, on ôte le premier signal, & à même tems tous les autres cessent, & les renforts ne s'augmentent plus.

Ce qui surpasse tous les sujets d'admiration, c'est de voir que sans aucun conducteur, sans âvertissement, & même sans se parler, il savent se poster avec tant d'exactitude & d'adresse: que jamais soldat pour bien commandé & conduit qu'il soit, n'a été plus ponctuel ny mieux dressé qu'ils le sont. Ceux qui sont les premiers avancent faisant face, selon le besoin qu'ils connoissent. Vn
cha-

chacun a la raison pour guidé, à laquelle ils s'vnissent tous, avec vn tel soin qu'on diroit, ou qu'ils ne sont qu'vn même, ou qu'ils sont tous autant d'admirables conducteurs, qui n'ont qu'vn même dessein, & vn même moyen pour l'exécution.

J'ay assisté à deux irruptions que les Fondins ont fait dans le pays : la première fût environ 17. ans apres mon arrivée, & l'autre se fit l'année passée. Les Fondins s'étoient amassez environ cent mille pour frayer vn passage, duquel on ne s'étoit point douté. Ils s'étoient postez plus de trente mille en vn endroit, d'où il n'y avoit qu'à descendre cinquante pas pour être dans le pays. Ils défiloiert en faveur de la nuit : & n'eût été le bruit de quelques inconsiderez, ils seroient entrez plus de dix mille devant que le signal eut été posé. Comme on vid vn danger extraordinaire, on doubla le signal, marque infallible que tous les seizains doivent courir.

Au commencement les Fondins qui entroient en foule, ne trouverent que

trois cens Australiens qui faisoient ferme avec tant de vigueur, qu'ils arrêterent l'entrée. Mais comme ceux qui étoient déjà dans le pays les environerent, il n'en resta pas vn. Cependant comme ils vendirent leur vie tres cherement, & qu'ils combattirent plus de deux heures; les deux sezains voisins eurent le tems de s'approcher: de sorte que pendant que ceux cy succomboient, vn autre gros se forma d'environ quinze cents personnes. Les Fondins ayant passez sur le ventre aux premiers se jetterent plus de soiffante mille dans le pays, criant *ham, ham, victoire, victoire*. Les quinze cents s'opposoient comme vn rocher quarré faisant front de toute part. Mais les Fondins les environerent facilement & en firent vne grande boucherie.

Le jour commença, & vne partie des Fondins s'étant opiniâtres au combat contre les quinze cens, firent vn grand feu de tous les côtez: ou pour les bruler, ou du moins pour les empecher de fuir. Les Australiens formerent environ vingt
cinq

cing mille hommes entre lesquels j'étois : & ayant fait trois corps , le plus petit qui étoit de cinq à six mille tâcha de gagner le passage par où les Fondins étoient entrez. Les Fondins tres bien âvertis de leur procedé , avoient laissé vingt mille hommes en embuscade sur les avenues pour les deffendre : & ils donnerent si rudement contre les Australiens pendant cinq heures entieres , qu'ils les auroient tous deffais , sans vn renfort de trois mille qui survint & soutint le combat cinq autres heures , avec vn carnage de part & d'autre qu'on ne sauroit expliquer. Les deux autres corps combattoient avec la même vigueur & occupoient entierement les Fondins. La boucherie fut si grande , que le lieu du combat faisoit vn mortier du sang des corps morts , où on enfonçoit jusqu'aux genoux. Les Fondins commençoient à se lasser lors qu'un autre secours de vingt mille Australiens arriva : qui ayant percé les Fondins sans grande difficulté , vinrent à nous pour nous donner de la nourriture. Cela fait , on detacha dix mille

hommes pour aller secourir les freres du passage qui souffroient beaucoup ; parce que les Fondins les affommoient de leurs embuscades sans pouvoir se defendre. On redoubla le combat contre ceux qui étoient dans le pays, mais comme ils étoient fort fatiguez, ils quitterent bien tôt la place, & se disposerent à fuir. Comme ils trouverent les chemins feimez, & qu'ils virent que la perte leur étoit inevitable ; ils retournerent contre les Australiens qui les poursuivoient en queue, & se deffendant en desesperéz, ils firent plus de vingt mille Australiens qui se laissoient de les tuer. Ayant gagné la liberté de fuir dans le pays, ils se disperferent qui ça qui là. Le combat dura jusqu'au milieu de la nuit suivante, que les Australiens ne cessent d'accourir de toute part au secours ; & comme ils rencontroient les Fondins fuyards, ils n'en laissoient échapper aucun. On courut promptement au passage, où les Fondins se deffendoient encore avec beaucoup de vigueur. Mais voyant ce grand secours, ils

ils lacherent pied & tacherent de se retirer. Le combat étant finy, les Australiens qui avoient combattu, ayant mis bas les signes, se rafraîchirent, & se reposerent: pendant que les nouveaux venus chercherent tous les freres qui étoient morts dans cette deffaitte. On trouva plus de dix-neuf mille Australiens tuez sur la place: & les blesez faisoient nombre de douze mille, du nombre desquels je dois me mettre: puis que j'y eus vn bras cassé & vne cuisse percée. Vn chacun reconnut ses morts: & des combatants des deux se-zains plus proches du combat, il n'en resta que 27. On mit les ordres necessaires pour transporter tous les tuez dans leurs departements, & pour amasser tous les corps des Fondins au lieu de leur irruption. On en cōta près de quatre vingt & dix mille, qu'on mit les vns sur les autres, presque l'espace d'une lieuë & demie de chemin.

Voila le premier combat des Australiens contre les Fondins que je décris comme témoin oculaire, & comme combatant: je n'y remarquay nulle regula-

rité de nôtre côté, que de tenir ferme, & d'être inébranlables jusqu'à la mort. Ceux qui font haye, s'occupent à parer les coups qu'on decharge: & les autres de derrière en dechargent contre les assail-lants avec tant de vitesse & tant d'impe-tuosité: que cinquante Australiens sont capables d'embarasser dix mille hom-mes. Ils ont tous dans le combat vne espece de petite cuirasse legere & delica-te comme nôtre papier; mais si dure & si difficile à penetrer: qu'il faut vn coup extraordinaire pour les percer. Pour leur nourriture, elle se tire pour vn chacun en particulier, de l'appartemēt d'où il est: avec vne adresse d'autant plus grande, qu'on s'en apperçoit moins. Les freres la portent en leur Hab le matin; les fre-res du Hab voisin la transportent dans le leur: & ainsi des autres jusqu'à l'en-droit où sont les gardes auxquels les fruits sont destinez. S'il arrive que la di-stance des lieux cause quelque alteration aux fruits, on les change dans vn Hab, & on en met des frais.

Le second combat arriva seze ans a-pres

pres celuy cy. Les Fondins s'étoient emparez d'une Isle fort considerable à dix lieuës du sezain de Pufs. Elle avoit neuf heures de largeur, & comme c'étoit vne tres-bonne terre, ils s'y étoient fortifiez & multipliez. La douceur de l'air jointe à l'abondance, y attiroit tous les jours de nouvelles colonies. Ils avoient même trouvé le secret de faire des courses dans le continent des Australiens.

Comme on fut resolu de les chasser de là, on ne trouva pas à propos de mettre aucun signal. On en écrivit seulement aux cinq cents sezains voisins, qui détacherent chacun quatre cents personnes, & ainsi on eut vne armée de deux cents mille hommes. On fit aussi tôt vne espece de plate forme qui contenoit 300. hommes de front & quatre cents de côté: & ainsi elle portoit six vingt mille hommes rangez en batailles, qui marcherent dans l'eau, autant de tems que la platte forme ne les pût porter. De plus ils équiperent six cents petits vaisseaux pour contenir chacun cent

210 TERRE AVSTRALE

hommes, avec toutes les provisions nécessaires pour vivre huit jours: & quatre cents autre vaisseaux qui portoient les vivres de l'armée de la plate forme: & deux cents autres qui alloient & venoient selon les diverses necessitez de toute l'armée. Davantage il y avoit trois machines conduites par deux cents vaisseaux des six cents susdits. La premiere contenoit vne espece d'orgues de mille tuyaux, pour tirer mille coups differents tout de suite. La seconde étoit toute d'échelles artificielles: & la troisiéme étoit de plusieurs rouës artificielles qui pousoient certaines pointes dans les murailles: où étant ellés s'élargissoient en crochet, & puis en tournant les rouës, elles tiroient les murs & les renversoient. L'étois placé sur la plate forme, quād tout ce prodigieux attirail commença à marcher contre les Fondins, qui se prepa-roient depuis trois mois à se deffendre tres courageusement. C'étoit la premiere fois de toute memoire que les Australiens attaquoient les Fondins, qui ne les croyoient pas capables de sortir de leurs

erres, ny même de se deffendre hors de leur pays. Ils étoient garnis de toute sorte de provision : ils s'étoient remparés tout à l'entour de l'Isle de bons fossés, & d'une double muraille. Enfin ils faisoient plus de trois cents mille combattans sans les femmes & les filles qui doubloient le nombre : & tous étoient resolu, ou de vaincre ou de mourir. Les Australiens étant arrivez à la portée des machines des Fondins, s'arrêtèrent assez long-tems pour delibérer de quelle façon on les pourroit forcer. Après vne serieuse deliberation, la conclusion fut qu'on déchargeroit la nuit vingt mille hommes de la plate forme dans les petits vaisseaux, pour environner l'Isle & provoquer les Fondins, pendant que dix mille se jetteroient à la nage avec les instrumens necessaires pour creuser les murailles. Cela fut executé avec une diligence extreme, sans que les Fondins eussent le tems d'y apporter aucun remede : ny même de le connétre. Les dix mille s'attachèrent sans delais à la premiere muraille, & l'ayant percé,

deux mille passerent le fossé à la nage, & s'attachèrent au second mur : comme il commençoit à être troué, les sentinelles ouïrent le bruit, & firent tout ce qui étoit possible en cette rencontre. Mais comme la nuit étoit des plus obscures, & que les Australiens nageoient entre deux eaux avec autā de facilité que nous marchons : ils disparurent sans perte.

Ils étoient entré plus de vingt cinq mille dans les fossez, & ils firent vn silence extreme pendant que les Fondins boncherent les deux trous. D'ailleurs les Australiens pressoient terriblement par dix ou douze autres endroits : plusieurs montoient même sur les murailles, & s'alloient sacrifier à la mercy des Fondins : qui connurent enfin, mais trop tard, que leurs ennemis étoient autant & plus puissants dans les attaques que dans la deffense. Les Australiens qui étoient dans les fossez, ayant respiré quelque tems, commencerent à monter les secondes murailles, & cinq cens s'étant jettez de l'autre côté, s'allierent pour tenir ferme & soutenir les autres, qui

mon

montoient avec tant d'ardeur , qu'en
 ne heure, vingt mille les joignirent
 malgré tous les efforts des Fondins. Le
 Roy étant averty que c'étoit tout de bon
 que les Australiens entroient dans l'Isle,
 prit soixante mille hommes d'un corps
 de reserve , & vint à la tête pour les re-
 connoître & les assommer.

Les Australiens commencerent à crier
 de leur voix accoustumées pour asseurer
 les autres qu'ils étoient dedans : & il se
 fit vne bataille si opiniâtrée de part &
 d'autre que les morts & les blesez tom-
 boient comme les fruits d'un arbre for-
 tement secoué. Les Freres sachant le
 courage & le danger inevitable des au-
 tres, grimpoient de tous les côtez , &
 nonobstant la resistance des Fondins, qui
 étoit autant genereuse qu'on la puisse
 dépeindre : ils monterent plus de cin-
 quante mille, party pour secourir les au-
 tres, party pour se saisir de l'Isle. Aussi-
 tôt que le jour commençât, ils degage-
 rent leurs Freres qui commençoient à
 succomber. Ils redoublerent leurs cris,
 & s'étant rendus maîtres d'un côté des

214 TERRE AVSTRALE

murailles , les vaisseaux y aborderent promptement , il y monta à la faveur de leurs échelles en deux heures , plus de vingt mille hommes. Les Fondins firent vn autre corps d'armée de cent mille soldats à dessein de hazarder le tout pour le tout ; & ils donnerent avec tant d'ardeur contre cinquante mille qui faisoient ferme , qu'ils auroient été perdus si vn autre corps d'Australiés qui avoient tiré bas plus de deux cents toises de murailles ne fut venu à leurs secours. C'étoit vn détachement de 60. mille hommes de la plate forme, tous frais , & en bon ordre, qui prirent les Fondins en queue, & qui en firent vn tel carnage : qu'à peine en resta-t-il deux mille qui furent dans vne petite forteresse voisine. Enfin l'Isle fut gagnée vers les trois heures après midy : & avant que de faire aucune violence à tous les forts , qui étoient dix-huit dans toute l'Isle , ils s'emparerent de tous les dehors , & de tous les vaisseaux qui étoient à l'entour. Leur dessein étoit d'ôter tous les moyens aux Fondins de fuir & de pouvoir échapper.

On

On mit deux jours à cette execution, & deux autres à reconnoître les corps des autres morts, qu'on compta jusqu'à quarante deux mille & plus. On les charrea sur la plate forme, & on les conduisit dans l'Australie pour leur donner la sépulture. On fit aussi le conte des Fossés morts qu'on trouva en nombre de dix vingt mille. On receut ensuite vn renfort de cinquante mille hommes qui allèrent aux Australiens.

Cela fait, on alla par toutes les villes & bourgades, on en força cinq assez promptement qui contenoient plus de quarante mille feus, avec vn carnage effroyable de tous ceux qu'on rencontra. Il est difficile de s'imaginer d'aussi belles creatures que celles que ie vis lors: & je ne pouvois les voir égorger, sans vne compassion qui ne fut que trop diminuë de plusieurs Australiens. L'ennuy dans vne maison qui paroissoit plus considerable que les autres, ou je trouuai vne venerable matronne avec deux filles de ving cinq à vingt six ans, qui se jetterent à mes pieds. Ce fut alors

que l'amour me transporta, & que les charmes de leurs visages & de leurs seins nuds, me firent perdre & raison & connoissances. Je les relevay, & les ayâ embrassées j'en pris vne qui me donna la liberté. Mais à peine avois je commencé, que deux Australiens entrèrent & me trouverent sur le fait. Je vis bien par les traits de visage qu'ils firent paroître, que j'étois perdu. Ils se contentèrent cependant alors d'égorger ces Dames en ma présence. Je ne savois ny ce que je devois devenir, ny à quoy me résoudre, & je ne pouvois plus envisager vn Australien sans honte. Aussitôt qu'ils s'approchoient de moy, la confusion me contraignoit de baisser la tête. Je retournay dans vn vaisseau, où je fis semblant d'être blessé & hors de combat: & en effet j'avois l'esprit si abbatu d'ennuy & de tristesse, que j'avois peine à me soutenir.

Le plat pays & toutes les villes étant saccagées, on se resolut d'attaquer les places fortes. On en environna trois d'un coup. Le siege qu'ils formerent fu

de remuer la terre d'une façon particulière. Trente mille furent occupez à creuser à l'entour d'une place, pendant que le reste les soutenoient. Ils arrivèrent aux murailles en trois jours : & nonobstant toutes les contremines des sondins, & les diverses sorties qu'ils faisoient tant dessous terre que par dessus, ils saperent toutes les murailles, & démantelerent les villes au grand étonnement, & à la grande consternation de tous les habitants. Ils firent aussitôt un saut general, & toute l'ardeur des Français qui se défendirent tres-generousement, n'empêcha pas que les trois forts fussent pris en quatre jours. Le massacre qui se fit, feroit fremir les plus rebelles, si on le pouvoit dépeindre. On voyoit le pere, la mere & cinq ou six enfants egorgez les uns sur les autres : on voyoit des ruisseaux de sang qui courent au milieu des rues, Enfin on ne donnoit à personne de quelle âge & de quelle condition qu'il fut.

Les autres forts prevenirent le siege des Australiens, & vuiderent la nuit du

jour qu'on alloit les investir ; On vit sur le bord de la mer plus de cinquante mille personnes de toute sorte, dont les uns se precipitoient dans l'eau : les autres se jettoient à la mercy de leurs ennemis, & les autres attendoient en levant les mains au Ciel, la mort qu'ils voyoient inevitable.

Voila comme cette belle Isle fut dépeuplée, & le côté étant fait des tuez, on en trouva trois-cens quatre vingt & dix huit mille neuf cens cinquante six de toute sorte, que les Australiens amasserent en quatre monceaux sur les bords de la mer, à la mercy des oyseaux carnassiers. Outre les Australiens morts, dont nous avons parlé à l'assaut de l'Isle, on en trouva plus de dix huit mille qu'on transporta dans plusieurs vaisseaux au pays: & les blesez des deux attaques faisoient plus de trente mille, qu'on remena de même.

Il est à remarquer que les Australiens observent les Assemblées du Hab & du Heb, aussi bien hors du pays que dedans, avec cette seule difference que le temps n'est

est pas si réglé que chez eux. Ils s'assemblerent donc aussi tôt que l'Isle fut visiblement en leur possession pour louer Dieu : & pour deliberer sur quantité d'affaires survenueës, dont les principales étoient, comme on devoit disposer de ma personne & comme on devoit travailler à la destruction de l'Isle. Je fus accusé de cinq chefs, dont chacun méritoit la mort, & ayant été oüy, je fus renvoyé en mon sezain. On delibera de ravaler l'Isle par deux troupes, chacune de cinquante mille hommes; & toute cette prodigieuse masse de terre fut détruite & couverte d'eau en dix de leurs mois : ouvrage non seulement impossible en dix ans aux Europeens : mais même inconcevable & épouvantable. Voila ce que j'ay veu des combats des Australiens.

Les seconds ennemis que les Australiens ont à combattre sont les monstres marins : & à ce que j'ay pû connoître, ce sont des Europeens, qu'ils distinguent des Fondins en ce qu'ils savent la demeure de ceux cy : mais ils ne savent d'où viennent les autres, & ils en parlent a-

vec des connoissances toutes confuses. Ilr ne peuvent nier qu'ils ne soient de demi-hommes : mais comme leurs façons de parler & de se couvrir sont toutes différentes, & qu'ils ne peuvent distinguer, d'où ils viennent, ils les nomment communément monstres marins, monstres inconnus, demi-hommes marins. Auparavant que mon bon Amy fût retiré de ce monde, il m'entretint plusieurs fois de nos pays : & bien qu'il n'ajoutât pas toute la foy que j'aurois souhaité aux veritez que je lui proposois, je voyois bien qu'il y prenoit vne satisfaction fort particuliere. Il me décrit qu'il avoit veu des personnes semblables à celles que je marquois, qu'il avoit admiré la fabrique de leurs vaisseaux, & la gentillesse de certains ouvrages dont il m'en montra quelque échantillon. Il âjouta qu'il avoit toujours souhaité quelque éclaircissement du pays de ces demi-hommes, & qu'il trouvoit beaucoup de cōformité à ce que je disois avec ses raisonnemens. Il me fit entendre qu'il en avoit veu de bien plus
coura.

ourageux les vns que les autres. Il
expliqua qu'une fois entre autres, les
Australiens eurent à faire à de puissants
guerriers qui étoient dans sept grands
vaisseaux qui se deffendirent trois jours
entiers. J'ay veu leurs vaisseaux, & plus
de cinq cens autres qui sont sur le sable
de tems immemorial : parce qu'ils n'en
ont trouvé aucun. Il n'y avoit pas six
mois qu'ils avoient deffait une flotte
quand j'arrivay : & même, il y restoit
encore vingt huit corps pendus aux mats
des vaisseaux. Je distinguay facilement
ce c'étoit une, où plustot deux flottes
jointes ensemble de François & de Por-
tugais. Le chef des vaisseaux François a-
voient pour devise *uni*, avec les armes de
Bragance chargées d'un lambel. Le plus
considérable de Portugal avoient les ar-
mes de la maison du Portugal écartelées
avec celles de Bragance. Mon viellard
qui fut spectateur du combat qui se fit a-
pres, m'assura qu'apres ce que j'avois
dit contre les oyseaux, il n'avoit rien
de pareil. L'adresse du maître pi-
ce fit, qu'ayant reconnu les veines de

222 TERRE AVSTRALE

la terre, il enfonça à demi heure de côtes : & comme il n'y restoit pas demi pied d'eau, on commanda mille hommes de mettre pié à terre & d'aller reconnoître le pays. Ils aborderent d'un hardiesse extraordinaire, & forcerent facilement les gardes de la mer. On se dépêcha d'arborer le signal, & comme ces nouveaux venus foncerent dans le premier quartier d'un sezain du pays de Pul avec beaucoup de violence, on le doublé de telle sorte, qu'au paravânt que les Européens eussent achevé le butin qu'ils vouloient ramasser, plus de huit mille Australiens parurent sur le bord de la mer. Le Canon des vaisseaux ronfloient terriblement : mais la distance étoit trop grande pour porter des coups asseurez. On environna les mille qui forcerent une maison, d'où ils se deffendirent quelque tems ; mais enfin il fallut succomber à la quantité qui les assailloient de toute part, & pas un ne peut rapporter aucune nouvelle à la flotte. Les Australiens firent ensuite un détour assez long pour aller boucher l'entrée de
vai

vaisseaux; ce qu'ils savent faire, si adroitement par certains monceaux de terre dont ils couvrent les âvenuës, qu'il n'est nul moyen de se dégager. Cela fait, on entreprit de les aborder : mais le carnage qui se fit surprit effectivement ces gens qui veulent passer pour incapables de crainte. De huit mille qui approchoient, six mille furent renversez d'une décharge de tous les vaisseaux ensemble: & mon viellard m'avoïa qu'ils n'avoïent jamais rien veu ny cru de pareil. Mais les secours de toute part fournissant à la perte avec beaucoup de surcroit, on recommença vne seconde attaque avec douze mille hommes qui furent traitez fort rudement : non pas toutefois avec tant de perte que les premiers. Ils arriverent jusqu'aux vaisseaux d'un courage, ou plustôt d'une cõduite de desespéré: & comme ils montoient, nonobstant vne boucherie effroyable que les Europeens en faisoient, on les tira à brûle pourpoint, comme on dit, & on en tua plus de sept mille. Cette attaque dura près de deux heures : & aussi tôt vingt mille

Australiens survinrent qui trouvant les ennemis recrus d'une fatigue incroyable : & même sans munition , autant que je l'ay pû comprendre, ils les obligerent de succomber. Il y avoit trois mille foldats dans les navires , & autant de mariniers , qu'ils égorgerent & pendirent tous à leurs vaisseaux. Ayant fait le conte des Australiens tuez , on en trouva dix mille six cents & quinze , & six mille de blesez.

Les combats ordinaires qu'ils ont contre les oyseaux desquels nous avons parlé , les embarrassent bien davantage , parce que venant & retournant par l'air , il n'est aucun moyen , ny de les détruire ny de les empêcher.

On combat de trois façons contre ces effroyables bêtes : elles attaquent aux deux premiers combats : & on va les attaquer au troisiéme. Le premier combat est tout de surprise ; tantôt ces oyseaux se couvrent à la faveur des arbres ; tantôt ils s'élevent dans l'air à perte de veüe , pour fondre sur leur proye en vn instant. Les petits oyseaux dont j'ay parlé , les
sen-

sentent de tres loin , & ils crient d'une façon triste & empessée , jusqu'à donner plusieurs coups de bec pour obliger les Australiens à se mettre sur leur garde. Cependant nonobstant toutes leurs precautions , ces ennemis sont si subtils & si adroits : qu'à peine peut-on les éviter. J'allois vn jour au Hab en la compagnie de mon Philosophe & de trois autres : nous étions avec nos armes ordinaires , je veux dire , avec nos hallebardes , nos façons de casques & nos cuirasses. A peine eûmes nous fait la moitié du chemin , que nos petits oyseaux crièrent extraordinairement , & voltigerent d'une façon effarée , pour nous obliger à connétre le danger où nous étions. Aussi tôt voicy six de ces bêtes qui nous attaquèrent tres furieusement. Nous nous pressames l'un contre l'autre , nous nous couvrimes de nos armes , & nous disposames à parer les coups. L'une se jetta sur le bois de ma hallebarde , & l'enleva de mes mains d'une façon étonnante. Les autres embarrassoient si fort mes compagnons :

226 TERRE AVSTRALE

qu'ils avoient vne peine incroyable à se deffendre. A peine eus-je tourné la tête pour voir comme je pourrois les secourir, que je fus enlevé : & j'aurois été assurement perdu, si je n'eusse été secouru de cinq autres freres qui accoururent & me dégagerent. Leur adresse est si grande : que c'est rarement, qu'on leur porte vn coup étant en moindre nombre, qu'elles n'enlevent celuy qui les a voulu frapper. Aussi les mieux censez ne font aucun semblant de les attaquer en ces rencontres : & certes c'est s'exposer en vn grand danger sans aucune vtilité; parce que leur estomach étant comme vne cuirasse à l'épreuve, ce n'est que rarement qu'on peut les blesser.

Outre ces surprises, elles paroissent quelques fois les quatre & cinq cents ensemble avec vn bruit qui cause de la frayeur aux plus resolus. On jugeroit facilement qu'il y a de la conduite particuliere entre elles, & qu'elles forment vne espeece de corps d'armée pour assaillir les Australiens. Elles campent indifferemment par tout où elles trouvent
mieux

mieux à se repaître: & elles perdent pour deux ou trois mois les parterres où elles se placent. Les Australiens des quartiers se cantonnent alors dans leurs maisons, & personne n'ose sortir. On plante le signal pour faire connoître l'ennemy: & les seizains voisins font les quatre & cinq mille hommes, afin de secourir les freres. La regularité qu'ils observent alors pour les combattre, est beaucoup plus exacte, que celle qu'ils gardent contre les Fondins. Ils se présentent les vns contre les autres, ils font un quarré fort exact, qui fait front de tous les côtez, ils ont leurs orgues ou canons dont j'ay parlé: enfin ils ont des hallebardes & plusieurs courelats. D'abord que les oyseaux apperçoivent l'armée qui vient contre eux, ils se separent d'une dextérité qui peut passer pour un stratageme tres spirituel; les vns tirent de ça, les autres de là, & la plus part s'élevent à perte de veüe. Mais ce n'est que pour se réunir bien tôt, & fondre tous ensemble sur les Australiens: qui nonobstant toutes leurs gardes & toutes leurs def-

fenfes, perdent toujours quelques vn
de leur compagnie. Je me suis trouvé
trois fois en ce combat. Nous perdîmes
au premier six hommes, au second huit,
& au dernier trois; & aux trois combats ensemble, nous ne tuâmes que 7.
de ces oyseaux. Il est impossible d'ex-
pliquer l'impetuosité dont ils se jettent
à la mercy des coups: la violence dont
ils frappent, & l'activité dont ils se dé-
tournent. Je vîs vne action au dernier
combat où j'assistay, qui merite d'être ra-
contée. Vn Vrg enleva la hallebarde
de mon compagnon; vn autre Vrg à
même tems se saisit de sa personne; je
voulus le deffendre avec ma hallebarde:
mais vn troisième Vrg me l'arracha:
mon voisin s'attacha à celuy qu'on en-
levoit: & le même oyseau les soulevoit
l'vn & l'autre: vn troisième embrassa
ce second; mais vn autre Vrg se lança
terriblement sur lui. Comme il l'enle-
voit, je m'attachay à luy pour le retenir:
mais nous étions infailliblement perdus
tous quatre, si à force de coups, on n'en
eut enfin assommé vn. Le premier en-
levé

levé se trouva mort & étranglé quand il fut lâché.

Ce combat dure toujourns jusqu'à la nuit, avec tant de violence qu'on ne peut respirer avec liberté: ny même détourner les yeux, sous peine d'être frappé. S'écarter pour peu que ce soit; & être enlevé c'est le même. Je ne fais si c'est la faim, où l'amour, ou bien la rage qui les transportent: mais ils sont comme des desesperez en ces rencontres; & si cette humeur continuoit long-tems, le pays seroit malheureux & inhabitable. On remarque que la mer continuant à être orageuse les cinq & six jours de suite, ils entrent dans cette mauvaise constitution, soit parce qu'ils ne peuvent prendre les poissons necessaires à leur nourriture, soit parce que ce trouble de la mer altere leurs cerveaux.

J'ay déjà dit que les Australiens ont fait & font encore tous les ans de tres-grands efforts pour détruire ces effroyables ennemis. Ils ont rasé trois isles tres-considerables de deux lieues de longueur en trente ans; & ils travaillent

maintenant à la destruction d'une autre, qui est à six heures de leur pays. Ils sont alors attaquant, & l'ordre qu'ils observent à cet effet, est de choisir le tems propre, & de s'y transporter avec trente mille hommes, qu'on change par quatre mille de mois en mois. Le tems le plus commode à cet effet est le tropique du Capricorne, parce que ces oyseaux ont alors je ne fais quelle timidité, qui fait qu'ils se retirent sans beaucoup de résistance, apres trois ou quatre tours aux environs de l'Isle. Aussi tôt que les Australiens sont entrez dans l'Isle, ils ont certaines machines pour faire un grand bruit, qui donne l'alarme aux ennemis. Ils mettent ensuite le feu par tout, ce qui donne beaucoup de frayeur à ces animaux. Ils travaillent en après fort paisiblement à la demolition de l'Isle, jusques à l'equinoxe de Mars, auquel tems ces oyseaux commençant à entrer en chaleur font plusieurs menaces: mais sans effet jusqu'à ce que le Soleil entre au signe de Taurus. C'est alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Australiens

avec

avec tant de rage & tant d'impetuosité : que quoy qu'on fasse & qu'on resiste , il faut se résoudre à perdre plusieurs hommes & quantité d'vtils. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois les dix heures entieres , sans aucune relache durant trente jours. Apres ce tems, ils quittent peu à peu jusqu'au mois d'Octobre , où le combat recommence avec la même ardeur qu'en Avril.

CHAPITRE XIII.

*Du retour de Sadeur jusqu'à l'Isle
de Madagascar.*

I'Ecris ce qui suit de l'Isle de Madagascar : & je commence à me flater que cette histoire pourra donner de l'edification à mon pays.

Il est aisé de juger de tout ce que j'ay avancé que la difference de mon naturel & la contraire education que j'avois receuë me rendoit incompatible au Australiens. Il est aussi asseuré que je ne

devois la cōservatiō de ma vie parmy ce
peuple, qu'à l'action de desesperé que je
fis parêtre par cas fortuit en y arrivant
& à la violence continuelle que je fai-
sois sur mon esprit pour me conformer
à leurs façons de faire, apres les âvertif-
sements du viellard qui me servit de pro-
tecteur. Cependant comme la nature ne
se peut détruire : j'étois toujours forcé,
malgré toutes mes diligences, de donner
quelque marque de ce que j'étois. Tout
le tems que mon vieux philosophe vé-
cut, il fit cent harangues pour arrêter les
deffains que les freres formoient de se
deffaire de moy; il depeignoit mon com-
bat comme vn prodige inouïy, qui seul
devoit me conserver en leurs bonnes
graces, nonobstant tous mes deffauts. Il
disoit que puis qu'on m'avoit accordé la
vie, bien qu'on connût que je n'étois pas
naturel, on ne pouvoit me l'ôter avec
justice à cause des deffauts qui prove-
noient de ma nature. Il ajoutoit qu'a-
pres tout, étant étranger, on ne pouvoit
me condamner sans m'avoit âverty, &
sans pouvoir être assuré de mon incor-
rigit

rigibilité. Quand il voulut se retirer de cette vie, il redoubla ses prieres & ses raisons pour les obliger à me conserver: il me nomma pour tenir sa place, apres vne exhortation vraiment paternel qu'il me fit; & tous les freres m'accepterent d'un commun consentement. Enfin on me supporta jusqu'à la guerre des Fondins dont j'ay parlé, ou ma perte fut arrestée.

Les chefs d'accusatiō qu'on forma contre moy se peuvent reduire à cinq principaux, 1. que je n'avois point combattu, en preuve dequoy je n'avois produit aucune oreille des Fondins, 2. que j'avois temoigné de la douleur en la destruction de leurs ennemis, 3. que je m'étois joint avec vne Fondine, 4. que i'avois mangé des viandes des Fondins, 5. que i'avois fait des questions malicieuses. Pour entendre toutes ces plaintes: Il faut savoir que c'est la coûtume des Australiens de couper toutes les oreilles de ceux qu'ils tuent au combat, & d'en faire vne ceinture. Celuy qui en apporte davantage est estimé plus genereux, & tel étoit en

la prise de l'Isle, qui en avoit apporté jusques à deux cents. Bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné vn extrême regret de voir la sanglante boucherie de ces pauvres malheureux. J'ay parlé de ma concupiscence au Chap. 4. Pour la conjonction charnelle avec les Fondines, ils la considerent, comme nous considerons le crime de bestialité en Europe. Aussi tôt que cette action fut connue, ils ne daignerent plus me regarder ny me parler. Ils detestent aussi les appetits que font les Fondins pour vivre, & ils croient que c'est trop abaisser leur condition, que de se servir de leurs viandes. Les questions dont ils m'accusoient sont entr'autres, que j'avois dit, qu'on pourroit garder au moins quelques Fondines, & s'en servir comme d'Esclaves: que je prefererois de vivre avec vne à tout le reste.

Aussi tôt qu'on eut oüy ces plaintes, on me proposa le fruit du repos avec des paroles fort desobligeantes: & je l'acceptay fort librement. Comme on gardoit vn grand silence, attendant que
is.

CONNVE.

235

Je vinffe à la table pour le manger à la
façon ordinaire, je dis que je me recon-
noiffois si obligé aux freres ; que j'avois
peine à les quitter, sans leur communi-
quer vn grand secret que je savois pour
détruire facilement les Vrgs. On ne ré-
pondit rien : j'ajoutay qu'effectivement
j'étois criminel de ce dont on m'avoit
accusé : mais que comme l'origine de
tous ces crimes étoit ma propre nature,
que tout le monde connoiffoit Fondine,
j'attestois leur raison, si m'ayant suppor-
té bien que Fondin : on ne devoit pas
aussi supporter les deffauts qui étoient
inseparablement attachez à ma nature.
Il est vray, disois-je, que j'ay témoigné
de la tendresse pour ma nature, il est vray
que je n'ay pû égorger mes semblables ;
il est vray que j'ay fait parêtre de la com-
passion pour des autres moy mêmes. Si
je ne l'avois pas fait, je devrois passer
pour dénaturé, & vôtre raison si claire
oyante m'estimeroit justement cruel.
Si le malheur reduisoit vn Australien à
être entre les Fondins, je fais bien qu'on
sçait qu'il se détruiroit aussi tôt : mais si

nous pouvions supposer qu'il ne se détruisit pas : ne seroit-il pas excusable, si dans vne guerre contre sa propre nation, il paroïssoit humain & avec de l'inclination pour ses freres. Ce n'est pas que je prie pour prolonger ma vie : je suis ravvy de me retirer ; mais pour vous laisser vne bonne odeur de ce pauvre Etranger que vous avez voulu supporter, je vous supplie d'un petit delay.

On sortit du Hab à la façon accoustumée, sans m'avoir donné aucune réponse : & aussi tôt toutes mes pensées furent de chercher vn moyen propre à hazarder mon retour. Toutes les aventures de ma venue occupoient continuellement mon esprit, & le chemin de la mer me paroïssoit plustôt facile que dangereux. J'avois sans cesse ma planche devant les yeux : je disois cent fois que la main de Dieu n'étoit point racourcie, & que celui qui m'avoit conduit, pouvoit me reconduire de la même façon. Je priois je suppliois, je demandois des lumieres du plus profond de mon ame pour pouvoir échapper. Il me sembloit que si je

pouvois me dégager de la veüe des Au-
 raliens, mon retour seroit assuré. En-
 n apres plusieurs pensées & vne infini-
 é de desseins, qui ne seruoient qu'à me
 tourmenter: voicy la dernière resolution
 que je formay & que j'exécutay. Je fis
 une corde de l'écorce de l'arbre de
 chueb, je la frottay du jus du fruit du
 epos, mêlé de quelque peu d'eau de la
 mer, & elle dureit comme le fer: je la
 frottay d'un autre jus, & elle devint flexi-
 ble; je l'ajustay en façon d'un gros lās,
 & l'étendis sur un arbre voisin, ou les
 Vrgs avoient accoustumé de se percher.
 Je ne cessois d'aller & de venir dans l'im-
 patience de l'effet que j'esperois, lors
 que mes petits oyseaux m'ayant âverty
 de me retirer, deux Vrgs se placerent sur
 cet arbre, dont l'une se prit par le haut
 de la patte.

Les freres qui virent ce secret, couru-
 rent pour assommer le captif; mais je les
 priay d'avoir un peu de patience, les as-
 surant qu'ils verroient bien tôt des ef-
 fets dignes de leur approbation. Ma bé-
 nédiction fit deux jours fort la mauvaise,

quand on vouloit s'en approcher. Mais enfin voyant qu'il n'y avoit nulle apparence d'échapper, & la faim la contraignant, elle commença à s'adoucir & à souffrir que j'en approchasse pour luy presenter à manger. Comme j'étois le seul qui la servoit, elle ne tarda pas à me témoigner plusieurs marques de reconnaissance. Je la maniois par tout; je montois sur son dos; ie levois ses grosses pattes; ie considerois ses griffes; i'ourois même son bec. Enfin i'étois libre & sans crainte en sa compagnie. Je repetois cent fois en la maniant, *ne se pourroit-il pas faire que comme je ne suis arrivé en ce pays que par la cruauté de ces bêtes, j'en puisse sortir par leur amitié? J'espérois tout, & mon esperance se fortifioit à mesure que les douceurs de cet animal s'augmentoient.*

On parla au Hab de ma conduite, & je répondis que je commençois déjà à me regarder comme vne personne qui cessoit d'être; que c'étoit la coutume de ceux de nôtre nation étant sur le point de mourir, de vivre dans vne grande rete-

quë ; que mon esprit ne me permettoit
pas d'être le même dans la pensée où je
me voyois ne n'être plus dans peu de
jours ; que j'occupois les moments qui
me restoiẽt , à mediter vne dernière a-
ction qui devoit les edifier beaucoup
plus que la première. Ces raisons satis-
faisoient aucunement l'Assemblée , & on
me permit de me laisser finir comme ie vou-
lois, sans parler davantage de moy, ni
de mes actions : puis que ie devois déja
être estimé du nombre des morts. On
me donna même de mon Lieutenant , &
il ne me regarda plus que comme vn
mourant libre d'achever de mourir de la
manière qu'il le souhaitoit. Cette ordon-
nance me donna tant de consolation,
que ie croyois assurément qu'elle étoit
la porte de ma délivrance. Je passois
presque tout le tems aupres de mon oy-
seau , & ie n'omettois rien pour lui té-
moigner toutes les marques possibles de
solicitude. Je vis vn jour qu'il avoit
difficulté à se soutenir , & ie trouvay que
le corde qui l'arrêtoit , le tenoit si ser-
ré : qu'elle avoit coupé la peau & étoit

entrée bien avant dans la chair. La playe étoit tres considerable, & ie travaillay long-tems pour trouver les moyens de le soulager. L'ayant oint, ie la banday proprement, & ie fis tant, qu'en huit jours elle fut parfaitement guerie. Son inclination s'augmenta tellement pour moy : qu'il ne pouvoit plus souffrir que ie m'éloignasse sans plainte, & moy reciproquement ie n'étois content que lors que j'étois auprès de lui. Je lui laisay peu à peu la liberté d'aller seul, mais au lieu de penser à fuir, il faisoit de continuelles violences pour me suivre partout. Je voulus faire vn essay pour connaître s'il pourroit me porter en volant, & ie connus qu'il le faisoit avec plaisir & avec vne legereté que j'admirois. Je fis ensuite vne ceinture de plusieurs feuilles que ie frotray du jus du fruit du repou pour la rendre impenetrable aux eaux, je fis par apres vne forme d'écharpe creuse, & ayant emply l'vne & l'autre des fruits plus substantiels du pays, & des petites bouteilles de leur liqueur, comme aussi de ce manuscrit, ie bouchay

bout tres proprement & le ceignis. J'avois aussi fait vne petite valise, que ie remplis pour la nourriture de ma bête: L'ayant proprement lié sur son dos, ie me resolus de partir la nuit suivante qui estoit le quinzième du Solstice du Capricorne, trente cinq ans & quelques mois apres mon arrivée, & le cinquante-troisième de mon âge. Tous les effroyables dangers auxquels j'avois été exposé: mon premier voyage, bien loin de m'espouvanter, augmentoient mon espérance.

Afin que ma monture peut plus aisément prendre son vol, ie la fis monter sur vn arbre, où étant & m'étant aiusté au défaut de ses ailes, ie commençay le grand voyage de mon retour, plein de desir & d'esperance. La crainte que i'avois d'être apperceu des gardes de la mer, fit que ie l'elevay fort haut en l'air: Mais le grand froid de la moyenne région me contraignit bien tôt de descendre. Il y avoit environ six heures que nous étions en chemin: & ie ne fais si ma bête se sentoit encore de sa blessure,

ou si le long repos qu'elle avoit eu l'avoit appesanty : mais ie m'apperceuv bien qu'elle se lassoit extremement, & qu'elle n'en pouvoit plus. Je fis donc effort qu'elle se posât sur l'eau: & comme elle enfonçoit trop, ie descendis pour la soulager me confiant que ma ceinture me supporteroit sans danger. Cet an mal craignant du commencement que ie ne perisse, ou que ie ne le voulusse quitter, crioit, se contournoit, & s'approchoit de moy pour me soulager. J'appuyay ma tête contre ses plumes, & lui ayant donné des fruits du bissac à repaître, le sommeil m'abbatit, & le jour parut beau & clair à mon reveil. Je fis encore manger & ayant aussi pris ma refection, ie remontay assez legèrement à dessein d'avancer chemin. Le malheur fut qu'elle ne peut iamais prendre son vol, parée que la pesanteur estrangere de mon corps l'enfonçoit trop dans l'eau, & quoy que ie fisse & qu'elle s'efforçât, il fallut malgré bongré rester au même lieu, ce qui me mit fort en peine. Apres quelque tems comme ie con

s que ma bête marchoit tres-bien & se vîte dans l'eau, ie m'attachay à sa queue, & elle me tira assez loin pour découvrir vne isle qui me paroissoit quasi à portée de veüe. Comme la nuit approchoit, & que mon oyseau étoit fort fatigué: j'arrêtay pour le repaître, & ie me couchay avec lui. Cela fait, soit qu'il recommencât le repos qu'il avoit quitté, soit qu'il perdît l'air de son climat, ou qu'il eût peine de me voir en cet état: il ne voulut iamais passer outre; oüy bien retourner à toute force, & me pousser iusqu'à me tirer de son bec pour m'obliger de le suivre. Comme il voyoit que ie n'acquiesçois pas à son inclination, il faisoit parétre des marques de colere, & il se s'adoucissoit qu'à mesure que ie faisois semblant de retourner. Enfin la nuit étant venue, il s'arrêta & s'endormit en un profond sommeil: & m'étant persuadé que Dieu sans doute vouloit que ie ne dependisse que de sa providence, & non si bien pour mon retour que pour ma venue; ie detachay doucement mon sac de dessus son dos & m'éloignay de lui à

dessein de le quitter entierement, bien
 qu'avec d'extremes regrets. Seigneur
 dis je, du plus profond de mon ame
 Vous le voulez que je ne depende que
 de vous, & que je sois entierement soumis à
 la conduite de vôtre providence. Je le veux
 mon Dieu, & j'embrasse vos volontez com
 me l'unique guide de ma vie. Je suis hon
 teux & confus de tant de soin que vous a
 vez daigné faire paroître pour un si chet
 sujet. C'est trop, Pere de misericorde, c'est
 trop faire pour un miserable avorton. J'au
 rois souhaité de pouvoir repasser, pour an
 noncer vos merveilles & vos magnificence
 au peuple que vous avez choisi privative
 ment à tant d'autres pour vous connoître
 vous benir & jouyr de vôtre gloire : mais
 de peur d'en demander trop, ie m'abandon
 ne & me soumetts à tout ce qu'il vous plait
 Je mourray au moins avec la satisfaction de
 n'avoir pas été homicide de moy-même con
 tre vôtre commandement. Voila à peu
 pres les termes dont je me servis, & que
 j'arrousay de mes larmes. Cela fait, com
 me je vis que ma ceinture & mon echar
 pe servoit fort à me soutenir, & moi
 biffa

iffac à m'appuyer pour pousser & avan-
ter chemin, je commençay à m'éloigner
out de bon de ma bête, à la faveur d'un
vent austral qui m'aidoit sans aucune in-
commodité. J'arrivay enfin à la pointe
un jour à l'isle que j'avois apperceuë, &
montay sur la terre avec beaucoup de
facilité. Je mangeay là quelques vns de
les fruits avec vne joye interieure, qui
m'obligeoit à mille soupirs d'action de
grace vers vn si bon Dieu pour moy.
Le sommeil m'abbatit ensuite, & je dor-
mis environ six heures: étant éveillé, je
me resolus d'avancer chemin, tirant plu-
tôt du côté du Nordest qu'au Nord,
par peur de me mettre en danger de de-
meurer toujourns dans la grande mer, qui
separe le vieux monde du nouveau.
Comme je me jettois dans l'eau, j'en-
tendis le bruit du vol des gros oyseaux,
dont j'ay parlé, qui d'abord boulever-
sèrent mes entrailles, & je crus être perdu:
mais ma crainte se changea bien tôt en
joye, lors que ie reconnus que c'étoit
la bête qui me cherchoit, & qui vint se
jetter à mes pieds avec tant de caresses

& rât de marques de douleurs de ce que
 ie l'avois quitté, que i'en avois pitié. Ay-
 vant connu qu'elle étoit extraordinaire-
 ment fatiguée, & qu'il falloit qu'elle eut
 fait vn grand voyage pour me chercher
 ie passay le iour & la nuit dans l'isle, pour
 la faire reposer & pour la nourrir. Il y a-
 voit environ vne heure & demie que
 nous étions ensemble, lors que tout à
 coup dix bêtes de la grosseur & presque
 de la couleur de nos loups de l'Europe
 s'approcherent de nous. Elle les apper-
 ceut devant moy, & se ietta dessus avec
 tant de promptitude & d'impetuosités,
 qu'elle leur donna la fuite. Elle en attra-
 pa vne : & l'ayant élevé mediocrement
 haut, elle la ietta sur vne autre qu'elle as-
 somma. Comme toutes les autres fuy-
 oient dans leurs trous, elle vola & en-
 prit vne troisiéme, qu'elle mangea en
 partie devant que de retourner à moy. La
 nuit étant arrivée elle fut touiours in-
 quiete, iusqu'à ce que ie fusse proche
 d'elle, & en état que ie ne peusse me re-
 tirer sans l'éveiller. Je dormis donc en sa
 compagnie environ six ou sept heures.

Comm

Comme elle me vit éveillé, elle se ietta sur l'une de bêtes qu'elle avoit tuées & en fit son déjeuner. Je mangeay aussi quelques vns de mes fruits, & aussi tôt apres je la conduisis sur vn petit rocher: où ie montay sur son dos comme auparavant, & elle prit son vol selon ma conduite. Elle avançoit d'un train fort considerable, & nous avions déjà fait vn grand chemin, lors que deux oyseaux de la grosseur nous vinrent à la rencontre, & se lancerent contre nous à grands coups de bec & de griffes. C'étoit vne nécessité que cette pauvre bête succombât, tant à raison de sa charge qui la mettoit hors de deffense, que parce qu'elle estoit attaquée de deux ensemble. J'avois déjà receu quelque coups, qui me mettoient tout en sang, lors que ie me jettay bas de dessus elle, & passay quelque temps à voir leur combat. Ma bête étoit sans autre mouvement, que de presenter toujours ses griffes & le bec pour darder autant de coups que l'occasion se presentoit. Enfin vn brouillard survint, qui ne dérobbâ ce spectacle avec bien du rez

248 TERRE AVSTRALE

gret. Ce fut alors que ie ne pûs me contenir de donner lieu à vne profonde tristesse, qui m'obligea de repasser par ma memoire la misere, où j'étois reduit par ma faute. La terre Australe se representoit à mon esprit avec tous ses avantages : l'isle que je venois de quitter avec mon oyleau me paroissoit infiniment commode : j'y pouvois demeurer, disois-je, sans danger, sans crainte, & même avec plaisir le reste de mes jours : mon oyleau auroit été ma garde assurée ; je ne puis sans abuser de la bonté de Dieu, & sans le tenter me precipiter de la sorte. Je tombe dans le même inconvenient que je craignois tant, de me faire mourir ; & même ma faute est plus grande, puis que ie pouvois m'excuser sur la necessité d'observer les loix du pays : au lieu qu'il s'èble que ie ne sois conduit presentemēt que par le desespoir. Le comble de mon malheur étoit que je ne savois de quel côté tourner, d'autant que ie ne voyois pas à trente pas de moy : & comme ie n'avois rien pour m'appuyer, je ne pouvois avancer qu'avec beaucoup de peine. Pendant que ces pensées agitoient

toient mon esprit, j'entendis vn grand bruit comme d'vn vaisseau qui voguoit. J'avois peine à me resoudre, si ie devois crier ou non: lors que ie fus apperceu des nautonniers qui déchargerent quantité de coups contre moy, qui me blessèrent en plusieurs endroits. Le vaisseau s'étant approché, & ayant reconnu à ma voix & à mes gestes, que ie ressemblois à vn homme, ils m'aborderent & me tirèrent avec des marques de compassion. Ils avoient vne certaine sorte d'habit dont j'avois veu quelque marque sur deux vaisseaux échouez aux côtes de la terre Australe, qui cachoit les cuisses & la poitrine: mais qui laissoit les parties que nous appellons honteuses à découvert. Ils eurent la bonté d'oindre mes playes, de me presenter à manger & de me faire prendre vne liqueur qui donne de la force & du courage. M'ayant bien considéré, & examiné, ils conclurent, nonobstant toutes les marques contraires que ie m'efforçois de leur donner, que j'étois Australien. Je leur presentay de mes fruits, &

250 TERRE AVSTRALE

bien qu'ils eussent perdu de leur douceur naturelle, ils n'en mangerent qu'avec admiration : & ils ne me laisserent nul repos que toute ma bandouillere ne fut vuide. Mes petites bouteilles les charmoient de telle sorte, qu'ils ne pouvoient les goûter assez, ny se contenter de donner des loüanges à la terre qui les avoit portées. Nous arrivâmes en huit iour en leur Isle : où le bruit s'étendit aussi tôt qu'on avoit pris vn Australien. On fit de grandes assemblées pour me voir : & les deux & trois mille m'abordoiet tous les iours. Apres avoir deliberé de ce qu'on feroit de moy, on conclut qu'il falloit me traiter ainsi que les Australiens traitoient les autres. Comme on n'avoit iamais ouï parler qu'on eût surpris ou attrapé vn Australien, on publia vne feste publique au iour destiné à mon sacrifice. Je n'avois plus rien que ma ceinture large d'un pied & épaisse d'un demipied, & on fit plusieurs efforts pour l'ôter ; mais comme on vid qu'elle tenoit trop & qu'on avoit peur de la briser, on resolut d'attendre que ie fusse executé pour
l'avoir

L'avoit entiere. Le peuple qui s'assembla pour cette solennité étoit tel, & en si grand nombre : qu'il remplissoit vne grande place, au milieu de la quelle j'étois attaché sur vne espece d'echaffaut de trente pieds de hauteur. Je n'entendois que des voix confuses d'allegresse & d'acclamation ; lors que quatre des principaux s'approcherent avec de certaines pointes, & me picquerent assez legerement. Ayant tiré de mon sang dans de petits gobelets, ils se tournerent vers le peuple, où ayant fait certains gestes entremélez de quelques parolles, ils beurent avec marque de joye, jusqu'à la derniere goutte tout ce qu'ils avoient tiré. Deux des plus puissants me chargerent ensuite sur leurs épaules, vne cuisse sur l'un & vne cuisse sur l'autre, & deux ieunes hommes les precedoiét avec quatre pointes, & les quatre gobelets dont les premiers s'étoient servis. Ma pensée est qu'ils avoient dessein de me faire picquer de tous les particuliers, & de leur faire gouter, ou de mon sang ou de ma chair tant qu'elle auroit duré. Mais ils

furent interrompus par le bruit d'une volée de canons qui fut déchargée contre les gardes du port qui donna l'alarme au quartier. Tout ce grand monde disparut presque comme un éclair, & mes porteurs se déchargèrent de moy, & m'abandonnerent. Je ne dis rien des sentiments que j'avois alors, parce que je tenois plutôt de l'insensible que de l'animal. J'étois dans un certain étourdissement qui ne m'empêchoit ny de voir ny d'entendre, mais qui me réduisoit en l'état d'une tristesse noire, qui m'accablant de différentes pensées me mettoit comme hors de moy même. Cette catastrophe imprevue me fit respirer & revivre aucunement. Aussi tôt que je fus seul, je voulus essayer de me lever, mais je me trouvay si foible, qu'il me fut impossible de demeurer sur mes jambes. Cependant l'extrême passion que j'avois de ne pas mourir encor, faisoit que je trouvois des forces pour me trainer à quatre, sans savoir où j'allois: si ce n'est que je m'éloignois du côté, où mes ennemis estoient fuïs. Je pris quelque peu de ma salive, & en
ayant

ayant frotté vn endroit de ma ceinture, j'y fis vn trou, pris trois de mes fruits, & vuiday deux de mes petites bouteilles, qui bien que changées eurent assez de force pour me sustenter & me donner courage d'avancer. A peine avois je fait cent pas, que ie vis des hommes couverts à la façon Europeene qui couvroient à moy. Je me jettay à genoux, & les priay les mains jointes en langue latine d'avoir pitié de leur propre frere, que plusieurs malheurs avoient porté en ces quartiers depuis quelques années, & qui estoit destiné à vne horrible fin sans le bonheur de leur arrivée. Deux de douze qu'ils étoient m'entendirent, & ayant connu qui j'étois, me conduisirent aux vaisseaux. Je connus d'abord que c'étoit trois navires françois partis de Madagascar pour butiner & chercher fortune. Ils ne trouverent rien dans l'isle, parce que le peuple s'étoit refugié dans la caverne d'un roc inaccessible. Apres quelques efforts pour attraper quelque chose : ils retournerent à leurs vaisseaux. Alors le premier

capitaine qui étoit de condition & de probité, m'aborda avec beaucoup d'humanité : & ayant connu que j'étois Européen, me fit couvrir d'un de ses habits, me prit en sa compagnie, & voulut que je mangeasse à sa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures. Je luy fis le recit de ma naissance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la terre Australe. Il m'écoutoit avec beaucoup de compassion, & s'étonnoit comme vne personne avoit pû tant souffrir & être dans tant de dangers sans perir. Je voyois bien qu'il racontoit en françois à la compagnie ce que je disois en latin : & que tout le monde haussait les épaules, admirant comment je pouvois rester en vie. Il eut ensuite la discretion de me laisser manger sans m'interroger davantage : mais comme j'avois perdu l'usage des viandes & des apprets de l'Europe, je n'y trouvay nul goût, & mon estomach ne peut que tres difficilement les souffrir. Je pris de mes fruits qui commençoient à vieillir & à perdre leur goût

goût & de mes petites bouteilles qui se dessechoient. J'en offris vne au capitaine qui la goûta & protesta qu'il n'avoit jamais rien bû de plus délicieux. Il m'en demanda vne seconde, qu'il fit boire au maître pilote: il en voulut vne troisième & puis vne quatrième; & ne cessa de demander, que ma ceinture ne fut vuide. Il n'y avoit personne qui n'admirât & la couleur & la délicatesse de ces fruits: & on ne pouvoit se persuader qu'ils fussent naturels. Le repas étant achevé, je fus obligé de recommencer mon histoire, & de raconter le mieux qu'il me fut possible les particularitez du pays Austral, de ses habitans, & de leurs façons de faire. Je donnois tant de particularitez au capitaine de ce que j'avançois, qu'il n'en pouvoit douter, & se repetoit plusieurs fois qu'il voudroit au peril de sa vie, & de tout ce qu'il pouvoit avoir en ce monde, avoir iouï du même bonheur. Il tiroit aussi quantité de conclusions de ce que ie décrivois de la terre Australe, & il jugeoit de la perte inévitable de ses amis en ces quartiers.

par le recit que ie luy faisois de la difficulté de l'aborder.

Nous arrivâmes apres huit jours de navigation quelquefois heureuse & quelquefois indifferente, au port de Tonbolo qui est aucunement Austral à Madagascar, c'est à dire, Sudouest. Le capitaine continua sa bienveillance en mon endroit : & ne me quitta que parce que le Gouverneur de Tonbolo me voulut avoir. Je seus que le lieu ou j'avois été pris, étoit vne Isle de celles qu'on nomme Australes : & que les naturels l'appeloient *Auscant* ou *Oscant*. Les François ont vne grande passion de s'en saisir : parce que le passage seroit plus commode & moins dangereux que le Cap de bonne esperance. Mais c'est vne entreprisede qui demande plus de tems & plus de monde que le Gouverneur n'en pouvoit fournir alors.

CHAPITRE XIV.

*Du séjour de Sadeur en l'Isle de
Madagascar.*

TOnbolo où nous arrivâmes est vn port suivy d'une petite ville medio-crement forte, habitée de cinq à six cents ménagers, dont la pluspart sont françois, quelques vns portugais, d'autres Anglois & fort peu de Hollandois. Il y reste quelques naturels du pays, qu'on a bien de la peine à apprivoiser. Elle est sous le tropique du Capricorne. au 65. meridien selon la geographie de Ptolomée.

La terre de cette contrée est non seulement ingrate mais encore tres-mal saine, autant que j'en ay pû juger. On ne vit en ce lieu que de vivres apportez d'ailleurs: & les naturels, qui ne sont pas assuiettis, n'y ont nulle demeure ar-rêtée. Ils sont sans provision & sans autre ordre que celuy de leur passion. A

258 TERRE AVSTRALE

pres plusieurs conferences avec le Gouverneur, je le suppliy de m'accorder quelques hommes pour monter par vn fleuve qu'ils appellent Sildem, afin de découvrir le pays. Ce qui m'excitoit ce desir, étoit la majesté dont le fleuve se dégorge dans la mer, qui semble montrer tacitement que le pays d'où il vient est digne d'être recherché. Il m'assura qu'il auoit eu la même volonté: mais que les habitans sont tellement sauvages qu'ils n'épargnent personne. Il ajouta qu'ils auoient attrapé deux de ses soldars, il y avoit environ trois mois: & qu'il avoit appris par vn Sauvage qu'il avoit amené de ces quartiers, que les ayant liez tout vifs par les pieds, & pendu à des arbres à cinq ou six pas l'un de l'autre: ils les avoient jetté l'un contre l'autre, & fait entrechoquer, iusqu'à ce qu'à force de meurtrissures, ils eussent expiré. Qu'il se trouve là vn grand nombre d'enfans qui attendoient que le sang & la cervelle de ces miserables coulissent, pour les recueillir & les manger. Que leurs corps étant meurtris & noirs de coups,

ups, ils les détachèrent & les man-
rent sans nul apprêt, comme les chiens
vorent vne charogne. Il dit de plus que
grettant la perte de ces deux hommes,
choisit trente cavaliers, & vint fon-
e avec impetuosité sur la compagnie
i déchiroient ces corps, de laquelle
t vne boucherie très considerable, au-
travant qu'ils peussent se reconnaître:
is que comme il se retiroit, il se vit
vironné d'un grand nombre de ces
vages, qui l'épouuntoient davantage
leurs horribles cris, que par leurs
ups, bien que drus & menus. Tous ses
ns furent alors de fendre la presse, &
our cas de vendre sa vie autant cher
il lui fut possible. Il en tua vn assez
nd nombre: & enfin ayant rompu la
e qui l'enfermoit, il échappa avec la
ce de quinze cavaliers. Voila ce que
pû apprendre des François touchant
aturel des habitants de ce pays, & je
ait nul doute qu'ils ne soient descen-
s des caffes de l'Affrique. Leur con-
tion jointe à leur façon de vivre &
aire en est vne preuve, que je crois
ntestable.

Je ne pouvois m'étonner assez de voir
 qu'une si grande terre, d'ailleurs si bien
 située, fut si mal habitée & si peu culti-
 vée. Plus j'y pensois, plus j'étois sur-
 pris, & moins ie me pouvois résoudre
 iusqu'à ce qu'un vaisseau françois ame-
 na au port une espeece de chaloupe tres-
 bien faite, d'une figure plus ronde qu'on
 vait avec deux becs d'oyseau aux deux
 extremités. Il s'en étoit saisy dans un
 trajet qu'elle faisoit en une Isle Australe,
 & elle n'étoit chargée que d'un ve-
 nérable viellard, qui n'avoit autre com-
 pagnie que six rameurs qui luy servoient
 de valets en toutes les occasions. Ce
 homme approchoit fort de la taille des
 Australiens, son front & son menton
 étoient plus quarrez que longs, ses che-
 veux & tout son poil noir, son corps de
 couleur brune, tout nud, à la reserve de
 parties honteuses qui étoient couvertes
 d'une écharpe assez delicate d'un
 pied de large. L'avoué qu'aussi-tôt
 que ie le vis, ie fus touché de compas-
 sion & porté d'un extreme desir de le
 converser. Le Gouverneur qui ne fut
 point

de difficulté de m'accorder la li-
cé de le voir, souhaitoit que je peusse
de lui quelque particularité du pays:
s'il ne croyoit pas que j'en peusse ve-
à bout. Je l'aborday, & lui ayant tē-
igné par plusieurs signes que j'étois re-
t à la même misere que luy, il fit parē-
quelque marque de consolatiō. Apres
is ou quatre entreveuës, ie trouway le
yen de m'expliquer cōme il suit. Nous
vinmes par signes de prendre cer-
s mots pous expliquer nos pensées,
en formay près de deux cens en vne
t, qu'il comprit facilement: & nous
mames vne façon de parler en deux
is assez exacte pour nous entendre &
mprendre nos conceptions, Je luy fis
nêtre mes accidens, ma demeure en
erre Australe & mon retour. Apres
oir eu plusieurs preuves de ma sinceri-
il ne fit plus de difficulté de me décou-
r plusieurs circonstances fort cōfide-
bles de son pays. Il me fit entendre qu'il
mprenoit le milieu de l'Isle, qu'il étoit
ne temperature tres saine, d'une ter-
res fertile, & plein d'un peuple fort

262 TERRE AVSTRALE

ciuilisé. Il m'expliqua qu'ils auoient deux puissants boulleuards qui les separoient à l'Occident & à l'Orient de deux peuples barbares & sauuages : ce sont deux prodigieuses montagnes, celle de l'occident s'appelle Canor & celle de l'orient Harnor. Pour les deux côtes il m'assura que la nature les auoit munis de tant de bancs de sables dans la mer qu'on n'y pouuoit aborder sans vne experience de plusieurs années. Il me fit connoître que leur terre auoit environ cent lieues de diametre, & que le gouuernement y étoit Aristocratique, qu'on y choissoit de trois en trois ans six puissants gouuerneurs : le 1. pour la mer du Nort, le 2. pour l'Australe, le 3. pour le mont Canor, le 4. pour le Harnor, le 5. & le 6. pour le reste du pays. Ces Gouuerneurs diuisent toute leur terre en six parties, & il faut leur obeir sous peine de perdre la vie d'une façon honteuse. A ce que je pûs connoître, ils cultiuent la terre presque à la façon Europeenne : ils sement & moissonnent, bien que leur recolte soit differente. Les animaux dont ils

se seruent pour labourer la terre, sont
la grosseur de nos élephants. Ils souf-
ent beaucoup de certains gros oyseaux
ils appellent Ruch, & ils enleuent fa-
ement vn Oribus, c'est à dire, vne bête
asse comme vn bœuf. Il m'avoüa bien
avec quelque repugnance, que son
uple aymoît plus sa liberté que sa vie,
il étoit l'un des gouverneurs dont il a-
t parlé : & que le malheur de sa perte
uenoit d'une tēpête, qui s'étoit élevée
tre toute coûtume : lors qu'il étoit
reconnoître certains bancs de sable
grossoient trop, & qui pouvoient
tenir du monde. La tempête l'ayant
rté fort loin de son pays : & la foi-
te, ou la curiosité l'ayant obligé de
erer de se faire mourir, il étoit tom-
entre les mains des Etrangers. Il me
qu'à la verité ma connoissance lui a-
causé du contentement, & qu'il é-
bien aise d'auoir survécu à son mal-
r.

Enfin apres quatre mois d'un entretien
familier avec lui, deux vaisseaux Ita-
s arriuerent du Mogol qui vouloient

partir dans deux jours pour Licourge. J'auois peine à me separer d'une si douce conuersation. Cependant de crainte de perdre vne si fauorable occasion, lui expliquay mes desseins & mon despart. Il supplia le gouverneur de luy permettre de faire ce voyage en ma compagnie: mais en vain, parce qu'il en demandoit vne rançon considerable. Je l'allois trouuer pour prendre congé de luy pour m'en separer. Mais m'ayant répondu assez froidement qu'il me quitteroit le premier, il me pria de prendre le soin qu'on jettât son corps mort dans la mer, parce que c'étoit le propre des corps de leur pays de retourner vers leur terre. Au-tôt apres, il se ietta à mes pieds pour me témoigner l'estime qu'il faisoit de moi, & s'étant écrié cinq ou six fois en sa langue, deux valets accoururent qui lui tordirent le cou; & ensuite s'entrechoquerent si fortement de leurs testes qu'ils se briserent & tomberent morts sur la place. Les quatre autres, bien qu'éloigniez, firent le même au même tems que les autres: de sorte qu'o

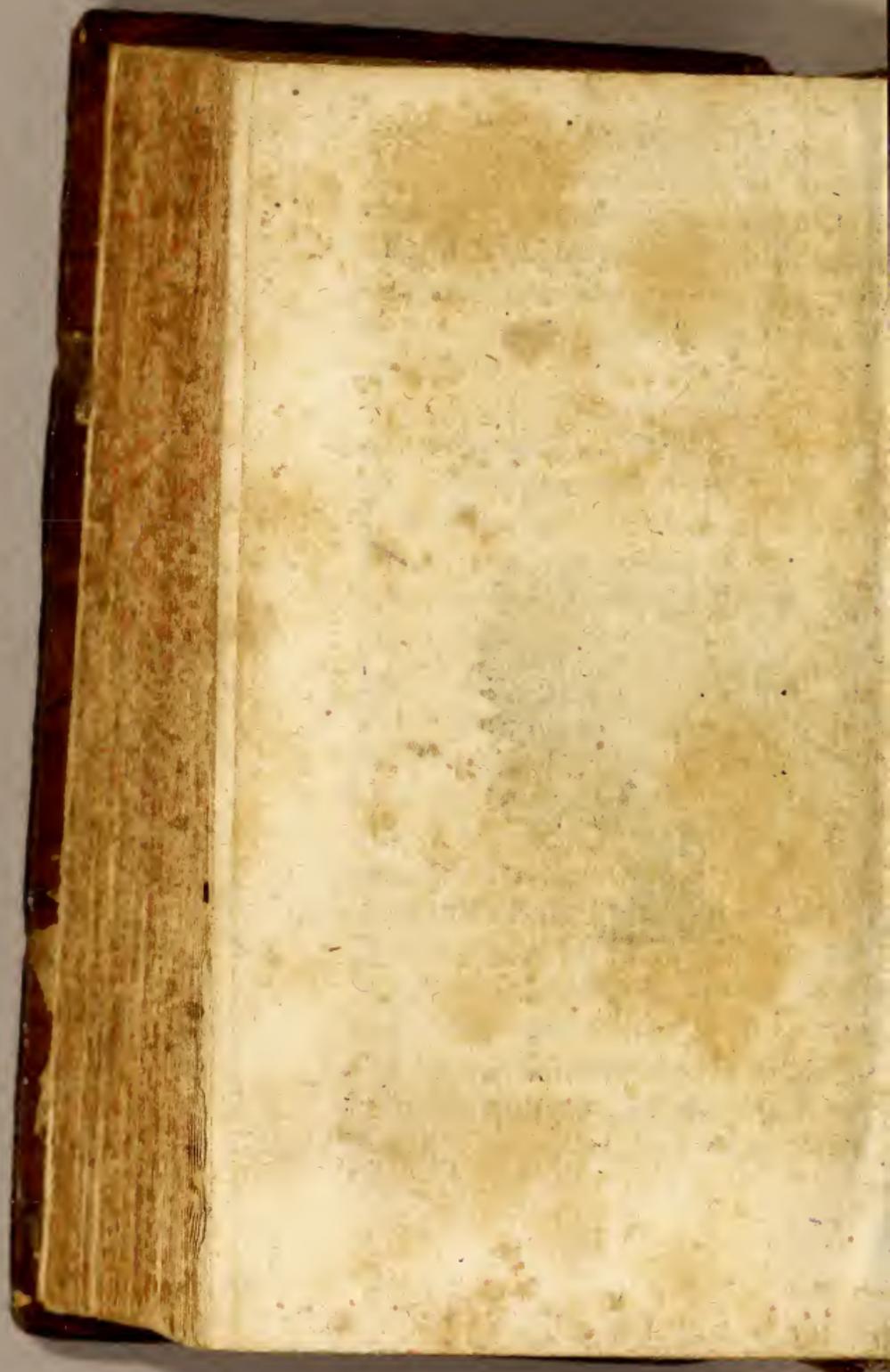
trouva morts tous ensemble, non
s vn tres grand étonnement du gou-
neur, & de sa compagnie. Le racon-
l'histoire de la mort du principal, &
dernieres prieres qu'il m'avoit faites
ant que de mourir. Le gouverneur
lant faire preuve de ce discours, fit
er les sept corps ensemble dans la
. Elle étoit alors fort calme & sans
ation; cependant tout le monde vid
sans admiration, qu'ils s'arrangerent
elle sorte: que celuy du Seignr alloit le
nier vers l'Orient, côme on marche-
au petit pas: les autres six le suivant
ours éloignez de 2. pas. Apres qu'ils
nt avancé environ vne lieue, le gou-
neur commanda qu'on les retirât, &
n les separât fort loin l'vn de l'autre.
corps du Seigneur fut ietté au Nord-
& les autres au Sudouest, d'vne
ne lieue de distance. Mais celuy-là
ça toujourns son train ordinaire, les
s paroissant immobiles iusques à ce
e premier fût envne certaine distâce,
tira les autres, & qui lui ayant don-
de vant, le suivirent comme aupara-

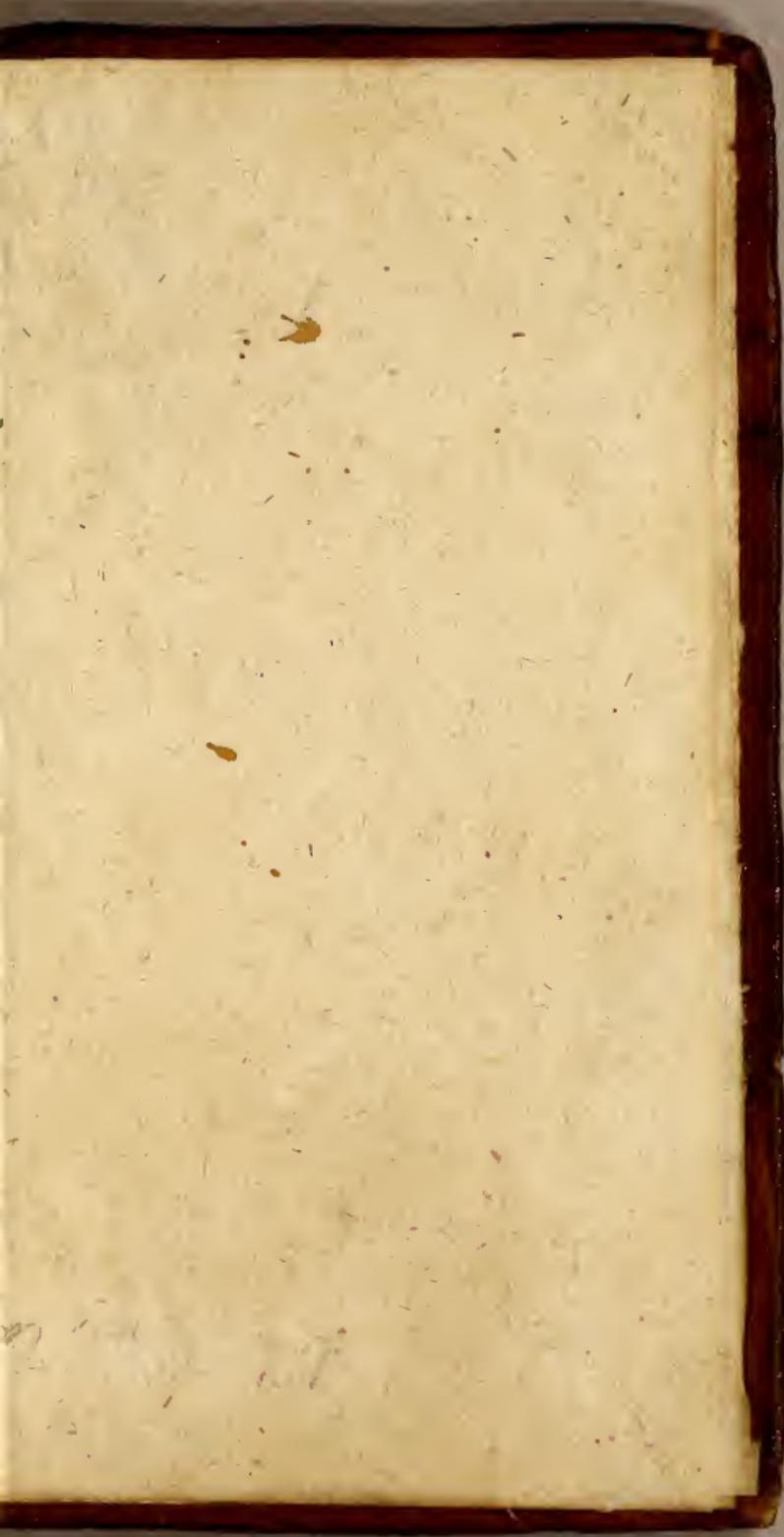
266 TERRE AVSTRALE
vant. Nous étions plus de cent à
spectacle, & vn chacun en parloit
différemment: lors que ie dis que
doute, il étoit de ces corps com
de plusieurs pieces ayantées qui
cherchent étant en vne certaine dist
ce, & la plus aimantée attire p
puissamment les autres. J'aioutay
le corps au premier étoit sans do
plus aimanté, tant à raison d'une
ferente & d'une plus delicate nou
ture, qu'à cause d'une naissance de
rents plus considerables. Je dis en
que ce qui attiroit tous ces corps v
l'Oriét, étoit que leur pays étoit com
vn veritable ayant au regard de
ce qui en sortoit, cause asseurée de
attraction qui paroissoit si miraculeuse
y avoit vn cap qui avançoit plus
deux mille dans la mer à trois lieuës
là: le Gouverneur ayant comman
à trois barquiers de les suivre iusqu
ce lieu, ils rapportèrent, qu'ils avoie
fait le détour avec autant de cond
te qu'un expert patron le pourro
faire.

ci finit l'histoire de Monsieur Sa-
r. On peut penser avec beaucoup
de probabilité, que s'étant embarqué
tôt après, il n'eut plus le loisir d'é-
crire les aventures de son retour.

F I N.







69-544

Worms

Mar. '69

~~E 695~~

~~S 125 v~~

E 695

F 658 v

